LA VIE EN ROSE

MARS AVRIL MAI 1981 • $2.00

P.R.N.
Pour «Runner les Nurses»

Blackjack tango
à Atlantic City



Gagner son ciel ou gagner sa vie ?

Le salaire au travail ménager Dossier

il faut lire...

Les enfants de Jocaste

de Christiane Olivier

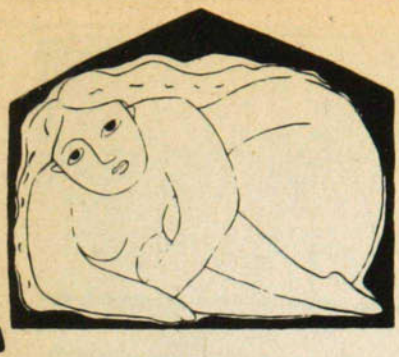


Le complexe de Jocaste décrit la relation de désir ou de non-désir entre la mère et ses enfants. La tendresse nourricière qui s'établit, durant les premières années, entre la mère et le garçon, fait défaut à la fille: si elle est aimée comme une enfant, son corps de fille ne fait l'objet d'aucun désir. Devenue femme, alors que tout — et notamment son conjoint — la pousse à *être la Mère*, elle gardera au fond d'elle-même l'envie d'*avoir une Mère*, le besoin que l'on s'occupe d'elle: de là une grande part de l'insatisfaction de la vie du couple.

« Un ouvrage de psychanalyse et de féminisme?
Allons donc! Plutôt la chronique terriblement fidèle et percutante de notre vécu le plus quotidien. » (Catherine Lord, *Châtelaine*)

Collection Femme
Denoël/Gonthier — $14.95

En vente dans toutes les librairies



Gagner son ciel ou gagner sa vie ? Un dossier sur le salaire au travail ménager : « Ils appellent ça de l'amour, nous appelons ça du travail non payé »/ Sylvie Dupont, Nicole Lacelle, Francine Tremblay 13



Quand les femmes du OUI disent non. Extraits d'un manifeste refusé et entrevue avec son auteure, Gisèle Tremblay/ Propos recueillis par Françoise Guénette 28



Le Centerfold de LA VIE EN ROSE. Pour subvertir une vieille tradition, des femmes artistes proposent leurs images. Dans ce numéro : Madeleine Morin, peintre, dessinatrice et graveuse 32-33



La presse d'en face. Après 10 ans de lutte, où est passée la presse féministe en France ? Reportage de Françoise Guénette 34

SOMMAIRE

En guise d'éditorial 3
Lettres à LA VIE EN ROSE 5
Communiqués 6

La Bolduc, alias Mary Travers : esquisses pour un portrait. Robert Lévesque raconte une grande chanteuse des années 30 ..... **10**

Quand le photo-roman est platte. Un récit tragico-comique de Marie Décary **38**

Le P.R.N. : Pour runner les nurses. Quand on veut rentabiliser les infirmières : un reportage de Lise Moisan **43**

ÉVÉNEMENTS :

— **Une femme, deux femmes... beaucoup de voyeurs.** Aperçu impressionniste du « colloque sur le vécu érotique des femmes homosexuelles »/ Francine Pelletier **58**

— **Des femmes de longue patience.** Dans le cadre des lundis de l'histoire des femmes du T.E.F., rencontre avec Françoise Berd et Marthe Blackburn/ Francine Pelletier **56**

— **French, d'Eaubonne, Cardinal, Jong :** ***des écrivaines qu'on s'arrache/*** Francine Pelletier **54**

CHRONIQUES :

— **les us qui s'usent** : Monique Dumont **8**
— **les entrefilets au poivre** : Sylvie Dupont **9**
— **journal intime et « exotique »** : Françoise Guénette **26**
— **santé** : Donna Cherniak **48**
— **livres** : Monique Dumont, Bernard Tanguay **46**
— **disques** : Marie-Louise Doré **50**
— **cinéma** : Chantal Sauriol **52**
— **théâtre** : Louise Nantel **51**
— **longue distance** : Claudine Vivier, Lise Moisan .. **31**
— **petites annonces de LA VIE EN ROSE** **62**
— **B.D.** : Françoise Guénette, Andrée Brochu **60**



1327 Ste-Catherine, Ouest
Montréal, H3G 1P7
tél. : 844-1721

Rez-de-chaussée
1 Plaza Alexis Nihon
Westmount, H32 1X5
tél. : 933-1806

Centre d'achat Laurier
Ste-Foy, Québec, GIV 2L8
tél. : 653-8683

Le Carrefour Laval
3035 Boul. Le Carrefour
Laval, H7T IC7
tél. : 681-7700

Promenade Place Ville-Marie
Montréal, H3B 3Y1
Tél. : 866-1323

Librairies Classic

1430 Ste-Catherine, Ouest
Montréal, H3G IR4
tél. : 866-9107 - 866-8276

La Promenade
1 Carré Westmount
Westmount, H32 2P9
tél. : 931-4656

Les Galeries D'Anjou
Ville d'Anjou, Québec
tél. : 353-6950

Annexe *Soldes*
1432 Ste-Catherine, Ouest
Montréal, H8G 1R3
tél. : 861-5022

Centre d'Achat Fleur de Lys
550 Boul. Hamel, Québec
tél.: 529-9609

Et mi-avril: ouverture d'une nouvelle librairie Place Longueuil

LA VIE EN ROSE

Équipe de rédaction :
Sylvie Dupont, Ariane Émond, Françoise Guénette, Lise Moisan, Francine Pelletier, Claudine Vivier.

Collaborations :
Line Chamberland, Donna Cherniak, Marie Décary, Monique Dumont, Marie-Louise Doré, Nicole Lacelle, Robert Lévesque, Chantal Sauriol, Bernard Tanguay, Francine Tremblay.

Illustrations :
Andrée Brochu, Madeleine Morin, Lise Nantel, Suzanne Paquet, Claudine Vivier.

Photographie :
Anne de Guise

Conception graphique et mise en page :
Arabelle, Suzanne Paquet, Diane Petit, Andrée Brochu, Lise Nantel.

Correction d'épreuves :
Marie-Noël Pichelin, Lorraine Leclerc.

Composition :
Composition Solidaire Inc.

Impression :
Imprimerie Arthabaska.

Distribution :
Diffusion Parallèle Inc., 1667, Amherst, Montréal.

Couverture :
Nicole Morisset.

Permanence :
Francine Pelletier.

Finances :
Suzanne Ducas, Claude Krinski, Louise Legault, Yolande Léonard, Lise Moisan.

Publicité :
Claude Krinski.

Promotion :
Pauline Boivin, Georgette Duchaine, Hélène Grimard, Louise Legault, Yolande Léonard, Denise Noël, Suzanne Paquet.

LA VIE EN ROSE est éditée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre pendant les heures normales de bureau au 4073, Saint-Hubert, H2L 4A7, ou en téléphonant au (514) 526-7055. Tout texte ou illustration soumis à LA VIE EN ROSE passe devant un Comité de lecture. Date de tombée : un mois et demi avant la prochaine parution.

Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Canada :
ISSN-0228-5479.
Courrier de deuxième classe : demande de permis en cours.

ÉDITORIAL

POUR L'AUTONOMIE

8 mars : notre premier anniversaire.

Derrière nous, quatre numéros insérés dans la revue *Le Temps Fou*, 112 pages au total, échelonnées entre mars et décembre 1980. De quoi nous donner envie d'une revue plus consistante. Alors on quitte *Le Temps Fou*, on prend un volume de plus, on double nos pages et le nombre de nos collaboratrices.

8 mars : journée internationale des femmes — Cette année, le thème choisi c'est la nécessité de l'organisation politique des femmes. Se donner de plus en plus les moyens de prendre la parole, d'agir, de prendre du pouvoir. À **La vie en rose**, comme dans d'autres groupes de femmes, c'est en nous organisant sur la base de l'autonomie que nous avons développé ces moyens de lutte et que nous continuons à le faire.

La vie en rose est une revue autonome non pas parce qu'elle n'est pas financée par l'État, par Power Corporation, ou par Péladeau, mais parce que partout où il y a des décisions à prendre, qu'il s'agisse d'argent, de publicité, de promotion, de graphisme ou de politique éditoriale, les décisions sont prises par des femmes.

L'autonomie n'est pas un principe nouveau en politique. Dans l'Antiquité, les esclaves ont déclenché de nombreuses révoltes autonomes. Marx prônait l'autonomie de la classe ouvrière, même si certains préfèrent l'oublier par les temps qui courent. Les noir-e-s américain-e-s ont choisi l'autonomie comme stratégie politique. Et plus près de nous, l'idée d'indépendance avait des airs de ressemblance avec l'autonomie.

L'autonomie, cela signifie que nous travaillons d'abord pour nous-mêmes, à partir de notre réalité, sans avoir à justifier nos intérêts, nos priorités, nos choix. Liberté d'esprit. Nous ignorons le spectre des intérêts supérieurs, nous n'avons pas à nous taire pour rester dans le parti ou pour garder notre emploi. Liberté de parole. Nous n'avons pas à attendre après le référendum, après les élections, après les négociations ou après la révolution pour faire ce que nous voulons. Liberté d'action.

Et finalement, pour **La vie en rose**, l'autonomie cela veut aussi dire liberté de presse : « Parce qu'avec **La vie en rose**, nous tâcherons justement de faire, à contre-courant dans un monde où les communications sont de plus en plus centralisées et uniformisées, une presse féministe, une presse subjective, une presse d'opinion. Nous ne prétendons pas cerner la réalité ou lui faire suivre une ligne ; nous nous contenterons de regarder et de commenter le monde qui nous entoure sans chercher refuge derrière les paravents sacrés de l'objectivité et de la représentativité. Nous ne chercherons pas à véhiculer des certitudes ; simplement nous indiquerons les pistes qui se présentent à nous[1]. »

Nous le disions il y a un an. Nous le redisons aujourd'hui.

L'équipe de production

[1] La vie en rose, éditorial, mars 1980, Vol I n° 1.

CINEMA LIBRE inc.

présente

Gagnant du prix Jean Delmas
à Perspective du cinéma français
Cannes 1980

Agnès Château Didier Sauvegrain
Émilio Sanchez-ortiz Francisco Curto

dans

VACANCES ROYALES
un film de Gabriel Auer

À l'occasion de la visite du roi Juan Carlos
à Paris en 1976,
la police française impose des
«Vacances royales» dorées mais forcées,
à quatre jeunes gens d'origine espagnole
qu'elle déporte momentanément à Belle-Ile.

AU TRITORIUM
255 est, rue Ontario

DU 10 au 16 AVRIL
à 19h30 et 21h30

Un film sur l'agression et le viol

CHAPERONS ROUGES
de Hélène Bourgeault et Hélène Doyle

et

AVORTER,
ON NE LE FAIT PAS COMME ÇA
de Hillie Molenaar

Un film sur l'avortement à travers
l'expérience vécue par 4 femmes
issues de milieux sociaux différents.

AU CINÉMA PARALLÈLE
3682, rue Saint-Laurent
Les 4, 5 et 6 mai
à 19h30

NOUS ACHETONS VOS LIVRES
842-4989

librairie
opuscule
LIVRES D'OCCASION

4690 ST-DENIS (angle Gilford, métro Laurier)

DISQUES — USAGÉS — LIVRES

VISA **B.D. Neuves et usagées**

769 Bellechasse Métro: Beaubien

L'OCCAZE Tél.: 272-7600

ACHAT — VENTE — ECHANGE

LIBRAIRIE

L'ANDROGYNE



HOMOSEXUELS
livres non-sexistes pour enfants
FR. / ANG.

livres pour
FEMMES
LESBIENNES

1217 crescent 866-2131



cheap thrills
1433 BISHOP ST. TEL. 844-7604

lettres à la Vie en Rose







Du pays, de la jouissance et de la vie en rose

Le Québec est un pays en voie de structuration et d'organisation. C'est très bien mais en même temps je m'inquiète ce soir et je languis de l'allure que prennent les choses. On a beaucoup parlé des années 60 et de la Révolution tranquille. D'un certain enthousiasme, d'une vitalité québécoise qui a rattrapé en quelques années seulement des siècles d'histoire. Et qui, il faut bien le dire, s'est soldé au référendum par une déconvenue qui n'est pas si surprenante que ça, si on tient compte que les changements survenus se sont faits par la « force des choses ». Comme si la courroie d'entraînement nous surprenait nous-mêmes. Et comme si on avait été d'autant surprises que tout s'arrête d'un coup. J'avais en tout cas moi le sentiment de n'y être pour pas grand-chose dans tous ces événements et d'une certaine manière la culpabilité qu'on pouvait ressentir au lendemain du référendum (notre peu d'engagement) exprime bien que ça ne collait pas. Ceci dit, je ne crois pas que la culpabilisation soit de mise. Le malaise est plus profond. C'est comme le désir — impératif — c'est ou ce n'est pas. (...)

Comme je le disais, le Québec est en voie d'institutionnalisation. J'ai l'impression d'ailleurs qu'il ne produit que des institutions depuis quelque temps dans l'urgence qu'il est depuis toujours de s'organiser et de se rééduquer. Je me demande : mais quand va-t-il faire quelque chose qui émane du désir, de la jouissance, du goût, du courage et du risque, et non pas du savoir, du devoir et de la morale ? (...) J'ai toujours l'impression que tout ce qui se fait ici se fait au nom de la norme et à cause de cela du colonialisme (et non pas l'inverse). Et la cause de la norme c'est la pudibonderie.(...)

Non, le Québec manque de souffle, de désir. Et c'est ce qui meurt petit à petit, un peu partout dans le monde au fur et à mesure que se développent la bureaucratisation, l'uniformisation et l'institutionnalisation des masses. Il n'y a pas de coupables, de malheureux et de dégénérés ; il y a une pléthore organisationnelle. (...)

Sortir de la pudibonderie, au fond, c'est agir la grande physiologie de l'amour. On parle beaucoup d'Éros dans la Vie en Rose et les « centerfolds érotiques » sont à mon avis une très heureuse entreprise.(...)

Je souhaite à la Vie en Rose de réaliser toute sa couleur (et particulièrement dans la présentation et les pages couvertures) et d'être génératrice du futur. Je souhaiterais encore deux choses : 1) qu'elle inclue davantage dans ses pages de vagues de fond, en regard du souffle libérateur de l'amour et de la générosité, au sens noble, gratuit et social du terme ; plus d'articles à contenu au milieu de l'actualité particulière ; 2) un courrier sans discrimination sexuelle ouvert à toute personne, homme ou femme.

29 janvier 81
Montréal
Louise Daigle

Une image toute faite

Dans votre dernier numéro (n° 4) vous présentez une image à colorier pour les enfants. Ça me surprend de trouver une pareille chose dans une revue féministe remettant en question les valeurs d'éducation.

Il m'apparaît évident que l'imposition d'une image toute faite contraint l'enfant à ne pas utiliser son potentiel créateur.

Je cite une récente publication où est dénoncé d'une façon pertinente le phénomène du cahier à colorier. *Analyse formelle et idéologique des cahiers à colorier*, par Lise Landry et Jacques Albert Wallot, p. 219, tiré de : L'enseignement des arts au Québec, Université du Québec, à Montréal, juin 1980.

« ...l'usage des cahiers à colorier contrevient au développement intellectuel en diminuant chez l'enfant l'imagination, c'est-à-dire la capacité de créer des images. »

« Alors que par son dessin direct et spontané, l'enfant met de l'ordre dans son monde qu'il apprend à connaître de plus en plus... »

Voilà. En espérant que cela vous plaise,
Alternativement vôtre,

Montréal
Claude Contant

« Le temps du 'lift' est terminé »

I. réaction matérialiste :
— Crisse, ça va me faire 2 abonnements à payer !

II. réaction compréhensive :
— Cé normal que LA VIE EN ROSE vole de ses propres ailes !

III. réaction inquiète :
— Est-ce que les mâles-abonnés feront l'effort de s'abonner ?

Montréal
Claude Hamel

Pour les élections provinciales : contre la politique du moindre mal...

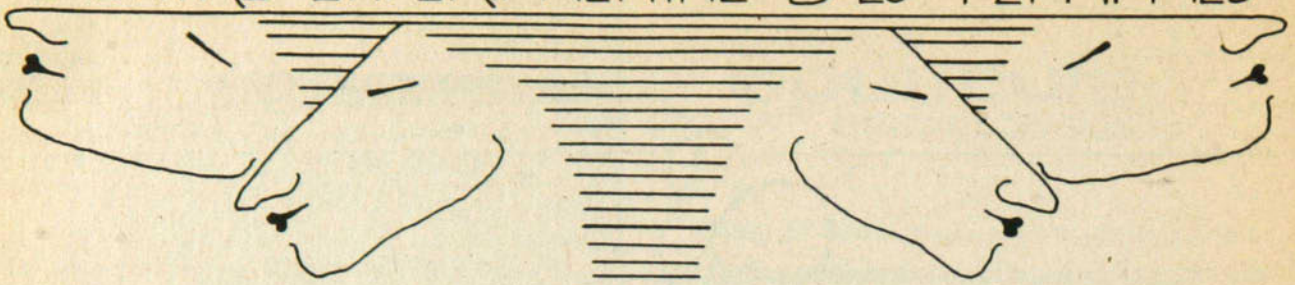
Je dois dire, à propos de votre éditorial de septembre sur les élections, que je ne suis pas du tout d'accord... Vous dites que voter PQ, c'est empêcher Ryan de rentrer, ce qui serait une catastrophe.

Bon, d'abord, l'on peut voir dans la prise du pouvoir de Reagan aux É.-U., dans la montée de mouvements racistes et contre l'avortement, une organisation accrue de la droite. Il faut évidemment riposter à cela, et justement donner nos votes à un parti comme le PQ lors des prochaines élections c'est passer à côté du problème. Face à cette « offensive organisée » de la droite, il faut répondre nous aussi en nous organisant. Pour cela il faut bien sûr chercher à créer une alternative, une organisation politique qui soit à nous. Pour moi, si on réussit à créer ne serait-ce qu'un embryon de cette organisation pour les élections, ce sera une victoire concrète, ce qui serait mieux « qu'une défaite partielle » comme vous semblez dire que signifierait la réélection du PQ.

Ouf ! Je m'excuse si c'est plutôt lourd comme style... Évidemment, c'est une question qui reste à discuter. Donc, en conclusion, pour moi la politique du moindre mal, c'est pas un pas en avant...

Montréal
Louise Archambault

THEATRE EXPERIMENTAL DES FEMMES



LES LUNDIS DE L'HISTOIRE DES FEMMES

Lundi 9 mars :

Françoise Berd, fondatrice de l'Égrégore, comédienne, productrice à l'ONF..., présente **Marthe Blackburn**, « écrivaine-résistante québécoise contemporaine », auteur d'un monologue dans **La Nef des sorcières**, et de plusieurs scénarios, dont **Les Filles du Roy, Le Temps de l'Avant, Mourir à tue-tête**. « Par l'interprétation du monologue de « La Ménopausée » dans **La Nef des sorcières**, Marthe m'a permis d'exprimer « le vécu » des femmes de ma génération, prenant ma part de responsabilité, remettant les choses en place, par rapport à un **essentiel**, ce oui à créer chez moi, un changement dans ma vie, et aidera, au moins, je l'espère, à : « mes filles à porter la lumière » (Marthe Blackburn, la Nef) ».

Lundi 13 avril :

Michelle Jean, historienne, présente **Idola St-Jean** qu'on décrivait en 1929 comme « la féministe la plus en vue de l'heure, au Canada, de réputation même internationale ». Lutteuse pour le droit de vote des femmes, première femme à briguer les suffrages dans une élection fédérale, organisatrice d'une bibliothèque circulante et de réunions mensuelles gratuites parce qu'elle considérait que les tentatives de libération de la femme ne rejoignaient pas les classes populaires. « C'est une femme étonnante dont on sait trop peu de choses. Sa ténacité, sa combativité face à tant de mépris et de sarcasmes sont remarquables. »

Lundi 11 mai :

Jovette Marchessault, écrivain, peintre, sculpteur, présente **Alice Guy**, la première femme cinéaste du monde. Elle a réalisé son premier film au XIXe siècle et son dernier vers 1920. Environ 500 films en tout que les historiens du cinéma attribuent généreusement à d'autres cinéastes. Elle est morte complètement oubliée en 1968. « Quant j'étais une enfant, ma grand-mère qui fut pianiste au temps du cinéma muet me parlait souvent d'Alice Guy. Elle la trouvait géniale... »

Lundi 8 juin :

Nicole Brossard, écrivain, présente **Djuna Barnes**, journaliste, poète, écrivain, auteur de théâtre. Elle a publié **The book of repulsive women, Ladies Almanach, Nightwood** (Le bois de la nuit), etc. C'est aujourd'hui une très vieille dame qui habite New York. « Son livre **Nightwood** a été pour moi une très grande révélation. Depuis deux ans, il ne cesse de m'inspirer. » Le nom de Djuna Barnes n'est pas dans le dictionnaire des noms propres.

Pour toutes celles et ceux qui voudraient meubler leur mémoire d'autre chose que Jésus-Christ, Confucius, Alexandre le Grand, Socrate, Jules César, Corneille, Napoléon, Jacques Cartier, Mozart, Benjamin Franklin, Charles de Gaulle, Lindbergh, John Wayne, Guy Lafleur, Pierre Trudeau...

P.S. Avez-vous une héroïne?

Théâtre expérimental des femmes
320 est, rue Notre-Dame (Métro Champ-de-mars)
à 20 heures Prix d'entrée : $ 3.00

Renseignements : 879-1306 Il n'y a pas de réservation
Guichet ouvert à partir de 19h00, le soir de l'événement.

ERRATA
oublis impardonnables :

Jovette Marchessault, l'auteure de la pièce « La saga des poules mouillées » dont nous avons publié un extrait dans notre dernier numéro (décembre 80), n'était pas mentionnée dans notre présentation et sa photo n'était pas identifiée. Nous nous en excusons.



Manquait également l'information suivante :

La « Saga des poules mouillées » de Jovette Marchessault paraîtra en avril 81 aux éditions de la Pleine Lune.

***

Cette pièce sera créée également en avril 81 au Théâtre du Nouveau Monde.
Mise en scène : Michèle Rossignol
Éclairages, décors, costumes : Louise Lemieux et Mérédith Caron
Interprètes : Monique Mercure, Amulette Garneau, Andrée Lachapelle et Charlotte Boisjoli.

Festival Films et Vidéos de Femmes

Malgré la crise endémique de l'agonisant mais increvable cinéma québécois, des femmes, cette année, ont encore produit des images. Ces images seront bientôt diffusées à Québec, lors du Festival de films et vidéos de femmes organisé pour la cinquième année consécutive par le groupe féministe de production et de diffusion Vidéo-Femmes.

À Québec, donc, dans les locaux de l'Office national du film, 2 Place Québec, boul. St-Cyrille, du mercredi 11 au dimanche 15 mars. On y verra, entre autres, et en première :**C'est pas le pays des merveilles**, un film documentaire-fiction sur la folie des femmes, de Hélène Doyle et Nicole Giguère et **Le plus beau jour de ma vie** — sur le mariage, bien sûr ! — de Diane Létourneau. On y reverra : **Les voleurs de job** — ou la situation des immigrants à Montréal — de Tahani Rached, **Une histoire de femmes** de Sophie Bissonnette, Joyce Rock et Martin Duckworth, sur le rôle des femmes dans la grève des mineurs de l'Inco, à Sudbury, et puis **Strass Café** de Léa Pool.

Pas que des films, aussi des vidéos, dont **La perle rare** où Diane Poitras raconte les secrétaires, et deux productions du collectif Vidéo-Femmes lui-même : une histoire du droit de vote au Québec, et un document sur l'accouchement.

Et, pour plus de renseignements, l'adresse de Vidéo-Femmes : 10 rue MacMahon, Québec. Téléphone : (418) 692-3090.

Québec, 11-15 mars

8 mars 81

Cette première fin de semaine de mars est vraiment débordante d'activités. Le 10, qui nous écoeure et en sort vainqueur depuis 20 ans, en profite pour faire tirer une douzaine de petits écrans, six en couleurs et six fours micro-ondes. De source sûre, nous apprenons que René Lévesque, profitant des heures creuses que présente habituellement Henri Bergeron le dimanche soir, annoncera la tenue des prochaines élections.

Le calendrier liturgique souligne, le 8 mars, la fête de Saint-Jean-de-Dieu (sic !), bien connu pour avoir laissé son nom à une institution où, à défaut de sa peau on laissait son âme. Alcide Ouellet annoncera peut-être du crachin...

Et **la vie en rose** lance sa question-concours : Que commémore la fête du 8 mars, journée internationale des femmes ?

Si vous n'en avez aucune idée, répondez au moins en grand nombre à l'invitation des comités de condition féminine des centrales syndicales CSN-CEQ auxquels se joignent cette année la FQII (Fédération québécoise des infirmières et infirmiers) et le SPGQ (Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec). Les militantes de ces syndicats ainsi que les représentantes de nombreux groupes autonomes vous convient aux activités suivantes :

Sous le thème « S'organiser de plus en plus », ces fêtes quasi-nationales — ne sommes-nous pas la seule moitié du ciel à mener un train d'enfer ? — débuteront par une manifestation d'après-midi, samedi le 7 mars dans les rues de Montréal. Le lendemain, dimanche 8 mars et toujours à Montréal, le pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM se transforme, comme l'an dernier, en pavillon thématique : kiosques d'information, foire du livre, débats, films, expositions d'arts visuels...

À souligner : deux pièces de théâtre, la première de la troupe PARMINOU sur le harcèlement sexuel en milieu de travail, la seconde du THÉÂTRE DES CUISINES intitulée : *As-tu vu les maisons s'emporter ?* Sur place : une garderie et des activités spéciales pour enfants.

Du nouveau : une brochure multilingue !

La journée s'achèvera en beauté, sans concours ni trompettes, par un party et une soirée dansante.

Le programme détaillé des activités montréalaises sera disponible dès la dernière semaine de février dans toutes les bonnes centrales syndicales et il est possible d'obtenir plus d'informations en téléphonant au 286-2109.

Le Conseil du statut de la femme dévoilera, par ailleurs, le calendrier des manifestations qui se dérouleront dans toutes les régions du Québec. Il sera distribué, fin février, à tous les groupes de femmes répertoriés dans le bottin CSF et sera également disponible aux locaux du Conseil, 1255, Carré Philipps, Montréal.

****

En plein samedi après-midi, poussée par une irrésistible fièvre, l'Escouade de la couleur sortira de nouveau dans la rue et vous invite à vous joindre au cortège des groupes autonomes de femmes. L'an dernier, nous y avions vu les « Chevalières des temps modernes », « L'Oiseau de la paix » et les grandes « poupées-stéréotypes ». Cette année, nous souhaitons y voir apparaître de nouveaux personnages, de nouvelles couleurs, de nouvelles images et pourquoi pas des sorcières chevauchant leur balai...

STOP. Avons un besoin pressant de musique, de couleurs, d'idées pour ponctuer nos marches revendicatrices d'une parenthèse heureuse.

LA LUMIÈRE BLANCHE

Du 9 avril au 10 mai, un nouveau spectacle au Théâtre expérimental des femmes (320 est, Notre-Dame, Montréal, 879-1306). Écrit et mis en scène par Pol Pelletier, avec Louise Laprade, Nicole Lecavalier et Pol Pelletier. Assistance à la mise en scène : Anne-Marie Provencher. Décors et costumes : Marie-Christiane Lemieux.

À MONTRÉAL : UNE EXPOSITION DE B.D. FÉMINISTE

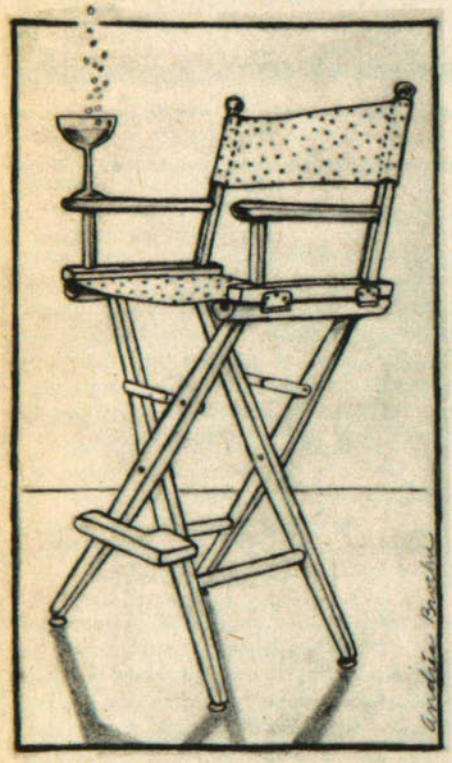
À ne pas rater à la galerie Powerhouse (3738, Saint-Dominique, Montréal, 844-3489), PORK ROASTS, une exposition de bandes dessinées féministes à laquelle participeront une centaine d'artistes de plusieurs pays.

LE CENTRE DE SANTÉ DES FEMMES DU QUARTIER DÉMÉNAGE

Le Centre de santé des femmes du quartier a maintenant pignon sur rue au 16 est, boul. Saint-Joseph, Montréal, 524-3381. Heures de bureau : lundi au vendredi entre 9 h et 5 h.

les us qui s'usent

assis-toi Arthur



« Et les sièges leur ont des bontés »[1] ...mais pas seulement les sièges, qu'ils ont aux meilleures places d'ailleurs, toujours loin des courants d'air, au centre du bar ou un peu en retrait dans un coin stratégique d'où on peut voir venir, mais aussi le patron qui leur offre des tournées, qui leur fait crédit, qui leur pardonne leurs excès comme on pardonne à un fils, et les serveurs qu'ils appellent de leur prénom, à qui ils racontent leurs intimités les soirs de grand vide, fraternels et complices, dans cette grande famille où se célèbre chaque soir le rituel de la communion aux multiples petits goulots du Grand Téton de feu.

Ce sont donc les «habitués ». Qui furent un jour des pionniers. Les détecteurs, ceux qui ont le pif sociable, qui flairent l'air du temps comme d'autres des truffes et qui, lorsqu'ils trouvent le bon endroit sous le bon toit, s'asseoient. Bon pied bon oeil d'abord, bon cul plus tard. Car de pionniers qu'ils étaient, ils sont vite devenus des piliers ; assis un peu avant que la réputation de l'endroit le soit, ils le demeurent tout le temps qu'elle demeure et un peu plus longtemps quelquefois, surpris un jour de constater que l'air du temps se flaire ailleurs, désarçonnés, comme un cavalier que sa monture aurait quitté brusquement, sans crier gare. Et paf, faudra à nouveau battre le pavé, à la recherche des nouveaux sièges. Dernière tournée du patron, pour services rendus... Mais en attendant ils sont chez eux, à demeure, et ils reçoivent.

— « Salut Arthur ! »

— « Comment ça va toi ? » « Ah moi ça va. Pis toi ? » « Ah oui, ça va, ça va. » « Rien de neuf ? » « Non, non, toujours pareil. »

Ah ! Bonheur. L'ordinaire des choses suit son cours. Et la conversation s'arrête là. Les piliers parlent peu. Ils écoutent, acquiescent, guettent, filtrent, approuvent. Ils animent quoi. Le plaisir d'ailleurs c'est d'être là, au chaud, bien au chaud, entre soi, en sécurité, encoconnés, dans l'coton.

Et ça grouille dans ce cocon là. « Aie Arthur, as-tu vu qui cé qui est là ? » « Oh, Oh ! » Y a pas de doute, on est à la bonne place. C'est ici que ça se passe. Voilà qu'arrive le monde, le beau monde, le bon monde, ceux qui ont des faces connues, qui sont au courant, dans le courant, qui ont les nouvelles fraîches, qui font le vent dans l'air du temps et font du même coup la réputation de l'endroit où ils s'asseoient. Ce sont les « affairés ». Ils arrivent toujours vers onze heures, après le travail, le dernier show, la dernière réunion ou le dernier téléjournal, ils viennent se délasser certains soirs, pas tous les soirs et surtout pas la fin de semaine, ils viennent échanger les dernières nouvelles... « Es-tu au courant que... ça fait que... un tel... tiens, tiens... intéressant... y m'a dit... y paraît que... ça fait que... », ils viennent voir des nouvelles faces peut-être ? Habituellement, ils repartent avant le last call, en compagnie de... ou pas... mais entre eux.

— « Es-tu ben sûr que c'est lui ? »

— « Ben oui voyons. » « C'est drôle y se r'semble pas. Y a l'air ben plus vieux en vie qu'à tévé. »

Ceux qui parlent là, ce sont les « circulants ». Ceux qui sortent. Une ou deux fois par semaine pour avoir du fun, s'lâcher lousse un peu, voir des nouvelles faces, se brancher sur le courant, sentir ce qui se passe. Ils font deux ou trois endroits dans la soirée en se demandant où est-ce que ça se passe à soir, s'échouent fatalement à un endroit parce que circuler ça fatigue pis ça donne soif, finissent toujours par rencontrer du monde qu'ils connaissent en s'écriant comme étonnés : « Maudit que l'monde est petit ! », et en poussant un grand soupir de satisfaction car c'est heureux que le monde soit si petit. Entre soi, entre nous. Et le vin de messe circule et avec les libations viennent les effusions, c'est la grande communion, maudit qu'on s'aime donc, et le last call résonne comme un « *ite missa est* » mais sans la libération que ce dernier apportait. Et après le last call c'est la nuit, la fête est finie, câline qu'on se sent seul des fois.

Puis il y a les nouvelles faces. Les vraies nouvelles faces. Ceux qui sont si nouveaux qu'on les appelle les touristes et qui, lorsqu'ils sont en trop grand nombre, font dire aux autres, les habitués, les affairés, les circulants : « Ouain, y a personne ici, changeons de place » ou « C'est plus comme c'était. Ça se détériore. » Les nouvelles faces donc, en trop grand nombre, ça te dépare un salon dans le temps de le dire, mais en petit nombre c'est très utile pour faire le décor, la galerie, le bruit de fond, le murmure et le brouhaha d'un commerce qui réussit. Voilà.

Et tant mieux si le monde a peur de se sentir seul. Je pense tout à coup à la publicité de Cottonnelle, avec son jingle « c'est doux comme du vrai coton », et ses images de figures féminines si souriantes et je me dis qu'un commerce réussit d'autant mieux qu'il réussit à nous faire oublier l'usage réel des choses qu'il vend.

Monique Dumont

[1] *Les assis*, Arthur Rimbaud.

entrefilets au poivre

« Pour la première fois, dix-sept hommes osent parler sans détours de leurs plaisirs » annonce la couverture de *L'orgasme au masculin*.

« Il était temps que les hétérosexuels prennent la parole » affirme l'introduction de *La certitude d'être mâle?*

Les hommes sont tellement discrets. Il paraît qu'ils se taisent depuis dix ans et je ne l'avais même pas remarqué. Que le temps passe vite... Pour me faire pardonner ma distraction, je leur laisse ma chronique. Et pour leur faire plaisir, j'ai même invité leurs aînés [1].

Comme la Nouvelle Philosophie, la Nouvelle Cuisine et la Nouvelle Droite, les Nouveaux Hommes se sont baptisés tous seuls et en vitesse. Ils ont bien fait. Jugez-en vous mêmes.

la certitude des vieilles idées



« C'est à cause de l'impossibilité d'imploser en vous que nous risquons de tout faire exploser dehors. »
Yang Kee, *L'orgasme au masculin*, 1980

« *Femme, tu es la porte du diable. C'est à cause de toi que le fils de Dieu a dû mourir.* »
Tertullien

« Nous sommes des drogués de femmes. »
Jacques Broué, *La certitude d'être mâle?*, 1980

« *Pour les femmes, le meilleur argument qu'on puisse invoquer en leur faveur, c'est qu'on ne peut pas s'en passer.* »
Pierre Reverdy

« Il n'en reste pas moins que l'homme a développé une musculature telle qu'aucune femme ne pourra prétendre accéder à cette efficacité de la force masculine. (...) Aucune femme ne pourra atteindre cette magie du Verbe, ni l'ivresse de l'activité et de la dépense d'énergie masculines. » (...)
Il (le corps de l'homme) n'est pas un corps receptacle, mais qui imprime, qui écrit avec le doigt et le pénis sur un corps de femme. Il jouit de cette écriture comme la femme jouit de la sensation de l'écrit. »
Réginald Richard, *La certitude d'être mâle?*, 1981

« J'ai dit que la jouissance de ma partenaire était essentielle à mon plaisir amoureux. Je devrais ajouter plutôt la jouissance pendant la pénétration (...) »
Don Juan Valentino Zorry y Tarzan, alias Bruno Boutot, *L'orgasme au masculin*, 1980

« *Avant tout, que ton esprit soit bien persuadé que toutes les femmes peuvent être prises; tends seulement tes filets.* »
Ovide, *L'art d'aimer*

« Je ne veux plus entendre de récriminations, de lamentation judéo-féministes. La littérature féministe me tape sur les nerfs. Les shows également. Sauf le strip-tease de Diane la Pécheresse. »
Xyphos, *L'orgasme au masculin*, 1980

« *C'est un don de Dieu qu'une femme silencieuse.* »
La Bible

« L'égalité est un mythe. »
Xyphos, *L'orgasme au masculin*, 1980

« *Je conviendrais volontiers que les femmes sont supérieures, si ça pouvait les dissuader de se prétendre nos égales.* »
Sacha Guitry, 1885, 1957

« Plutôt que de gaspiller tant d'énergie à y voir une quelconque guerre des sexes, il serait plus efficace et plus agréable que les hommes et les femmes s'entraident à passer cette transition. Comme ils et elles le font d'ailleurs depuis la nuit des temps. »
Don Juan Valentino Zorry y Tarzan, alias Bruno Boutot, *L'orgasme au masculin*, 1980

« *Eh quoi! Pour quelques misérables droits sociaux dont l'institution universelle vous a privées, vous vous exposeriez, Mesdames, à perdre notre protection et notre amour?* »
Charles Nodier, XIXe siècle

« Je rencontre de plus en plus une nouvelle génération d'hommes qui arrivent à se manifester leur complicité ou leur tendresse. »
Don Juan Valentino Zorro y Tarzan, alias Bruno Boutot, *L'orgasme au masculin*, 1980

« Mes testicules sont la banque de la Race. »
Yand Kee, *L'orgasme au masculin*, 1980

« Les femmes ont peu d'humour. »
Réginald Richard, *La certitude d'être mâle?*, 1980

Sylvie Dupont



[1] Cités hors-contexte? Croyez-vous? Alors amusez-vous à imaginer un contexte qui les innocente...

LA LA LA LA BOLDUC,



alias Mary Travers

Esquisses pour un portrait

La Bolduc. La. Mary Travers, née en Gaspésie en 1894, arrivée à Montréal en 1907, mariée en 1914, mère de famille dans les années vingt et chanteuse dans les années trente, a eu droit à cet étrange « la », ce pronom personnel qui peut marquer à la fois l'admiration qu'une génération porte à quelqu'un d'unique en son genre ou ce rien de mépris qui dépasse lorsqu'on tient à prendre ses distances avec quelqu'une. La Duse ou la Callas ont eu droit aux « la » admiratifs ; mais on pouvait aussi y avoir droit pour des motifs découlant d'un ségrégationnisme qui isole la femme différente des normes en vigueur. La une telle.

Madame Bolduc, ce qui est assez rare, a eu droit à ce « la » reconnaissant et à ce « la » méprisant. La masse prolétarienne québécoise s'est automatiquement identifiée avec passion à cette femme ordinaire qui sortait du rang et transformait la dure vie des années trente avec ses airs entraînants et des mots de tous les jours. L'élite en place par contre, levait le nez sur elle.

Étranges slaloms du temps : longtemps après la mort de la Bolduc, la couche bourgeoise de générations suivantes s'est emparée du souvenir de cette chanteuse populaire, de cette auteure québécoise, et l'a perprétré en repiquant ses vieux enregistrements 78 tours sur les microsillons, en remplaçant cette femme-là ou elle doit être, à la source de la chanson québécoise. Et ceux à qui elle a parlé directement il y a longtemps, ceux qu'elle a déridé des rigueurs de la crise, ceux qu'elle aimait se sont mis à l'oublier. Ce sont nos grands-parents qui ont basculé d'époque.

* * * * *

Dans la forêt derrière Newport elle était, à onze ans, aux chantiers. Inséparable de son père Lawrence, pour qui elle était autant qu'un fils et qu'il appelait affectueusement Frank, Mary Travers prenait plaisir aux durs travaux d'hiver, construisait habilement des traîneaux pour ses frères et soeurs, pesant déjà 130 livres à treize ans, sciant du bois sur la galerie et n'ayant jamais eu sa propre poupée.

Le dimanche, on est obligé de se refiler à tour de rôle bottines ou souliers pour aller aux différentes messes. Ce sera en bonne partie pour pouvoir s'acheter des chaussures que Mary Travers, débrouillarde, prendra en 1907 le train de l'Atlantic Quebec and Western Railway pour aller travailler dans la grande ville. Montréal, pour elle, c'était ce que lui en disait sa demi-soeur dans des lettres invitantes, c'était un autre monde.

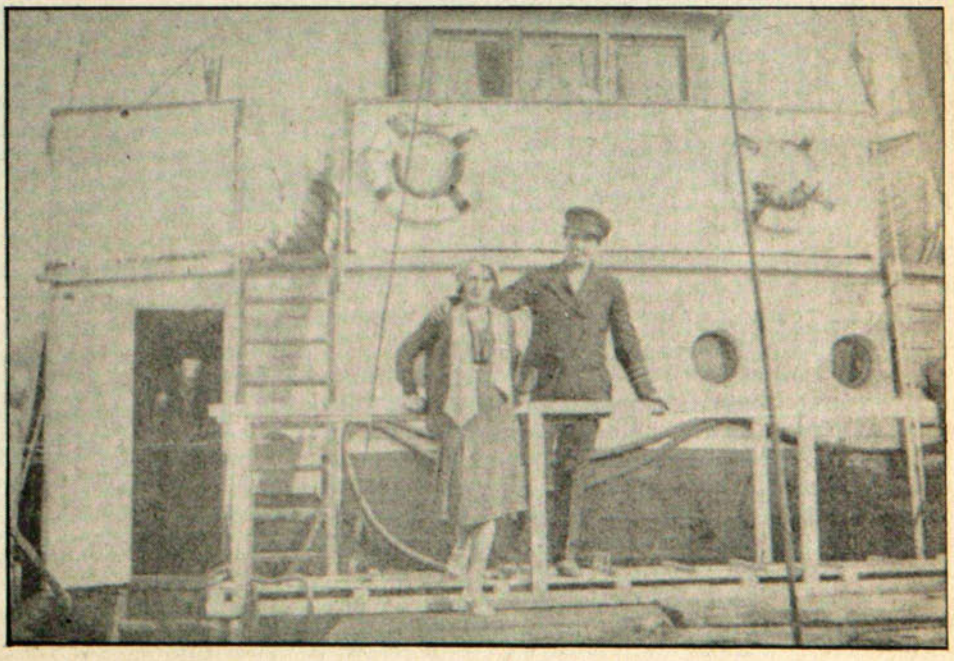
Ce fut le travail de bonne, évidemment. Mais à la maison cossue d'un médecin du Carré Saint-Louis où sa demi-soeur l'avait placée, Mary Travers préférera vite la manufacture où elle-même, sans avoir tenu une aiguille de sa vie, elle ira effrontément s'engager. Vie de facterie de coton, vie de pension rue Panet, vie de ville où l'on commence à aller aux vues animées, à sortir le samedi soir, à regarder les voitures à moteur, mais dont est terriblement absente, pour une fille de campagne, cette musique qu'on faisait dans les veillées gaspésiennes, dans les grandes cuisines en tapant du pied, en forçant le violon, en se passant la ruine-babine. Mary Travers apprend à coudre en cadence.

* * * * *

Le pont Victoria est bien loin pour les gens de la ville qui désirent aller à Longueuil. On embarque souvent à bord d'un bateau traversier qui va toucher l'île Sainte-Hélène puis continue vers la rive Sud. Les samedis et dimanches, ce trajet devient ballade. Il y a sur ce steamer un petit orchestre qui reprend les airs à la mode, qui fait fredonner « Ramona » et « Le rêve passe » aux amoureux et aux mélancoliques des années vingt. Dans le sextuor, il y a une belle grande femme de six pieds en retrait, mais que l'on remarque. Ce n'est plus Mary Travers. C'est maintenant madame Édouard Bolduc. Son mari, plombier la semaine, est musicien. C'est lui qui dirige cet orchestre avec son frère Edmund, deux de leurs cousins à la guitare et au banjo, et monsieur Turcotte au piano. Madame Bolduc joue du violon à l'oreille ; Édouard et Edmund ont suivi des cours.

Aux répétitions, dans le salon du 1718 Dufresne, c'est Mary parfois, pour s'amuser, qui pousse un vieux reel. On l'écoute parce que c'est beau, c'est autre chose. Et elle chante aussi, des paroles qui lui reviennent du fond de sa Gaspésie, du loin de ses oncles. Quelques fois, sur le bateau des week-ends, l'orchestre Bolduc lui permet de « leader » une gigue. C'est à chaque fois le succès. Le soir, on revient en tramway ; Édouard qui porte Denise et Lucienne dans ses bras, et Mary qui serre Réal, ces chers enfants rescapés d'une série tragique de treize accouchements et neuf drames.

* * * * *



Attardez-vous devant cette photographie défraîchie. C'est le Marco Polo, un bâtiment qui descendait le fleuve Saint-Laurent dans les années trente. On s'embarquait à Québec et l'on pouvait faire toute la Côte-Nord.

Madame Bolduc, qui a pris le costume du capitaine pour la pose, y fait sa première tournée ; on est en mai 1931. Simone de Varennes, à ses côtés, amène un acte de mélodrame. C'est l'après-midi, on fait des photos. Regardez, dans l'ombre, il y a son mari. En retrait dans la porte, il croit que le photographe ne le voit pas.

Son mari flanchait. Il n'était plus possible pour lui d'aller travailler. On disait qu'il était malade, pudiquement. Édouard Bolduc, mouton noir d'une famille bourgeoise qui fréquentait les salons de la colonie française de la rue Saint-Denis, avait choisi le métier exigeant de plombier. Chiffre de jour pour un entrepreneur de la rue Papineau, chiffre de nuit pour arrondir les fins de mois. Nous étions en 1928, à deux pas de la Crise, et il avait claqué. Pleurs nocturnes. Portes fermées. Le soir, Mary savait qu'il aimait bien entendre les rires et les chansons des Gaspésiens qui se donnaient toujours rendez-vous chez les Bolduc. Pour quelques travaux de couture, elle avait acquis sa première harmonica, une Attaboy.

Que faire ? Elle cherche. Un soir, on lui dit qu'elle peut gagner deux dollars si elle va jouer du violon aux fameuses « Veillées du bon vieux temps » qui ont lieu au Monument national toutes les semaines d'hiver. Ça ferait toujours bien ça pour acheter du manger. Quelqu'un la persuade d'amener avec elle cette chanson qu'elle a déjà composé un avant-midi en faisant ses tartes, « La cuisinière ». Quand elle prendra le dernier tramway ce soir-là d'hiver 28 pour revenir de la rue Saint-Laurent à la rue Dufresne, sa vie viendra de prendre un grand tournant. Elle ne sait pas encore que moins d'un mois plus tard la police de Montréal devra intervenir pour disperser la foule qui s'arrache les 12 000 copies de cette Cuisinière qui sort comme un courant d'air des hauts-parleurs de chez Archambault.

Tout ce qu'elle sait, c'est que Conrad Gauthier, l'animateur des Veillées, a aimé sa chanson, lui a dit qu'il n'avait jamais entendu « un genre de chanson comme ça », et lui a arrangé un rendez-vous avec monsieur Beaudry de la compagnie de disque Starr-Gennett. Elle n'est pas sûre d'y aller. Au bout de douze jours, Édouard l'ayant encouragée, elle ira rue Amherst, vers la gloire.

* * * * *

Aussi instantané que ce krach qui a défenestré certains financiers pour en enrichir d'autres, alors que les populations des villes entraient dans la misère, le succès de madame Bolduc éclate dès 1929. Au moment où le bateau coule, c'est la bouée de sauvetage. L'avez-vous entendue ? Elle vous fait rire quand tout va mal ; elle parle de vous quand vous vous croyiez seul.

Elle saisit son inspiration dans ce quotidien comme elle le vit à trente-cinq puis quarante ans dans un logement du Montréal francophone de l'Est où elle a élevé sa famille entre fourneau, machine à coudre, époussettage et rigodons.

Elle se moque de l'agent d'assurances qui est venu à la maison quand Réal était malade ; elle imite comme pas un le marchand de légumes qui passe dans la rue ; elle fait soudain une chanson sur les maringouins quand Édouard se sera fait piquer partout ; elle chante le fameux R-100 qu'on court voir à Saint-Hubert ; elle tourne en ridicule le propriétaire qui vient toujours écornifler ; elle avertit les chauffeurs d'automobile contre les dangers qui les guettent ; elle se plaint d'un bouton sur le bout de la langue qui l'empêche de turluter ; elle rime sur les jumelles Dionnes ; commente la visite royale de 39, dénonce le méchant Hitler et recommande à tout le monde de ne pas se décourager.

Ses soirées de chanson, suivant généralement un acte de comédie dans lequel se retrouvèrent les Olivier Guimond père et fils, Manda, Simone de Varennes, Juliette Pétrie, pouvaient durer jusqu'à deux heures et plus et c'est elle qui devait décider quand y mettre fin. Tout était prétexte à chansons, rapidement écrites, corrigées par la petite Lucienne qui était bonne en classe. On retient de ces textes écrits à la sauvette alors qu'elle parcourait sans arrêt le Québec, le Nouveau-Brunswick, l'Ontario et la Nouvelle-Angleterre une chronique populaire, humoristique, franche de ces années noires. Chronique exceptionnelle, écrite dans le langage de la rue. Cette fille de bûcheron, femme de plombier, mère de quatre enfants, aura incarné, au creux de la crise, la voix du Québec prolétaire et écrasé. Elle a tenu maison.

* * * * *

Juin 1937. C'est toujours la vie épuisante de tournée ; on a ses habitudes, même dans la vieille Dodge noire qui transporte la troupe depuis six ans. Le toit est bosselé parce qu'on y monte à tous les jours pour clouer les affiches sur les poteaux. C'est dans cette caravane que madame Bolduc essaie de nouvelles chansons. M. Rollin, qu'elle a engagé comme gérant, est au volant. On roule vers Rimouski et soudain c'est le choc, la collision. « Accident d'auto stop rien de grave stop vois aux assurances Mary. » Ce « rien de grave » devait être le début des malheurs de madame Bolduc qui en moins de quatre ans allait mourir d'un cancer.

À Noël 1940, après avoir chanté pour la dernière fois à Saint-Henri le 23 décembre, elle prendra le chemin de l'Institut du Radium, rue Ontario, pour y mourir le 21 février 1941. Dans *La Presse*, il n'y eut qu'un entrefilet. On annonçait le décès de « madade Édouard Bolduc, cantatrice ». On n'avait pas trouvé mieux.

* * * * *

Son succès phénoménal était sans précédent * et n'aura pas d'équivalent par la suite. Sans le soutien de la presse ou de la radio, elle a réussi à rejoindre des milliers d'admiratrices-teurs qui lui ont toujours fait un triomphe. Le curé en chaire annonçait le venue de la Bolduc.

Vingt ans plus tard, au moment de la réimpression de ses disques, le monde intellectuel s'emparera de l'oeuvre de madame Bolduc. De son vivant, le seul adjectif que le monde d'esprit daigna lui accorder était ce mot sec, tranchant, hégémonique : vulgaire. Elle savait bien que ce monde-là ne l'accueillerait pas encore. Elle chanta une fois ceci :

Y en a qui sont jaloux
Y veulent mettre des bois dans les roues
J'vous dis, tant que j'vivrai
J'dirai toé et moé
J'parle comme dans l'ancien temps
J'ai pas honte de mes vieux parents
Pourvu qu'j'mette pas d'anglais
J'nuis pas au bon parler français.

* * * * *

Robert Lévesque

* Plus d'une quanrantaine de disques, chacun vendu à plus de 100 000 exemplaires durant les années 30 !...

En 1970, la Chase Manhattan Bank évaluait à 99 heures la semaine de travail d'une ménagère, évaluait qu'il faudrait débourser $ 257,53 (1970) s'il fallait le rémunérer en fonction des salaires en cours pour les mêmes travaux sur le marché du travail salarié.

En 1971, Statistique-Canada calculait que la valeur du travail ménager fait par les femmes équivalait à 28 % du PNB (Produit national brut).

De façon générale, les économistes s'entendent pour dire que le travail ménager représente environ le tiers du PNB. Des études suédoises, américaines, européennes et canadiennes l'évaluent au minimum à 20 % du PNB et au maximum à 42 % [1].

Selon les études de Statistique-Canada donc, la valeur du travail au foyer pour l'ensemble des foyers canadiens (hommes et femmes) se situait entre **32 et 38 milliards en 1971**. Cette somme répartie entre les 6,5 millions de foyers — ce qui inclut les personnes seules — donne une valeur moyenne de $ 6000 par famille par année [2].

En 1978, le Conseil du statut de la femme remettant ces chiffres à jour, évaluait le travail ménager à $ 80 milliards pour le Canada.

Line Chamberland

[1] Monique Proulx, *5 millions de femmes*, Conseil consultatif de la situation de la femme, 1978.

[2] Hans J. Adleret Oli Hawrylyshyn, *Estimate of the Value of Household Work*, 1971, pour Statistique-Canada.



Grève générale des femmes en Islande - 24 octobre 1975

GAGNER SON CIEL OU GAGNER SA VIE?

Plus qu'une question de mots

Lorsqu'on parle de ***tâches domestiques***, on présume, on prend pour acquis que le travail en cause peut se diviser en activités précises, qu'il ne reste qu'à partager. Mais on ne se demande pas *qui* en aura la responsabilité, *qui* assurera le travail de continuité, de coordination, *qui* pensera tous les jours, plusieurs fois par jour à tout ce qu'il y a à faire, et *qui* fera tout ce qui est imprévu.

L'allocation est une somme d'argent allouée pour pallier à un manque. L'allocation, contrairement au ***salaire***, n'est pas une reconnaissance financière du travail, une somme *due* en échange du travail. Ainsi l'expression « allocation au foyer » se présente comme une sorte d'assistance sociale à la famille.

L'expression ***salaire au conjoint au foyer*** signifie que l'on paie quelqu'un/e *pour rester à la maison* et non pour un travail précis.

Dans le cas de ***salaire à la femme au foyer***, c'est obligatoirement *quelqu'une*. Quand on dit ***salaire à la ménagère*** on reconnaît qu'il s'agit d'un métier, mais on en fait un métier *exclusivement féminin*, et probablement, un emploi qui exclut l'exercice d'un autre métier (ménagère s'entend surtout comme ménagère à plein temps).

Par contre l'expression ***salaire au travail ménager*** reconnaît qu'il s'agit de donner *un salaire en échange d'un travail précis, qui que ce soit qui le fasse, et même si cette personne occupe un autre emploi.*

S.D.

POSITIONS

Le Parti libéral du Québec semble ne s'être jamais penché sur la question du salaire au travail ménager. Il n'a pas de position officielle sur la question et son dernier projet de programme n'en fait pas mention [1].

L'Union nationale ne se prononce pas sur le salaire au travail ménager mais réclame « des mesures sociales qui pourraient favoriser la femme au foyer » comme le droit de cotiser au Régime des rentes du Québec [2].

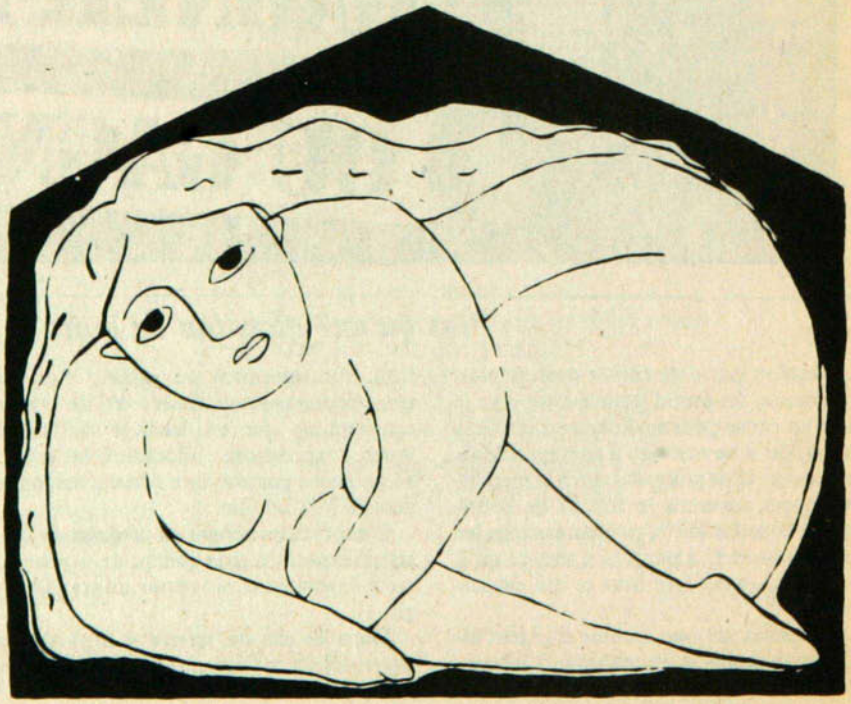
Les Démocrates-créditistes sont pour le salaire à la ménagère par le biais du revenu annuel garanti. Cette position est fondamentale dans la théorie créditiste : « Elle vise à ne pas obliger les femmes à sortir du foyer pour arriver à boucler le budget ». Camil Samson [3].

Le NPD-Québec est contre le salaire au travail ménager. Il « reconnaît la contribution de la femme à la société et à l'économie en tant que mère de famille et femme au foyer et l'importance qu'il y a à sauvegarder le foyer ». « Nous pensons par ailleurs que les mères ou les pères qui consacrent toute leur journée à l'éducation de leurs enfants jouent un rôle très utile dans la société et qu'ils ont droit à une pension complète, à des crédits d'impôts raisonnables pour les frais de garde d'enfants ainsi qu'à la moitié des biens familiaux [4]. »

Le Parti québécois proposait donc avant de prendre le pouvoir, de « compenser les charges familiales, a) en établissant un régime d'allocations familiales suffisamment élevé (...) ; b) en rémunérant celui des deux conjoints qui assume le travail au foyer [5] ». Le programme de 1980 modifie cette proposition : entre-temps, le Parti québécois s'est déclaré contre le salaire au travail ménager et ne parle plus de rémunérer le conjoint au foyer mais plutôt de « compenser les charges familiales en les intégrant à long terme à l'intérieur d'un programme québécois du revenu annuel garanti, a) en établissant un ensemble de mesures permettant au conjoint qui demeure au foyer d'accéder à une plus grande autonomie ; b) en assurant un revenu à domicile au conjoint séparé ou veuf ou à la veuve qui a la garde des enfants ainsi qu'à la famille monoparentale ; c) en accordant à la famille des allocations similaires à celles qui seraient versées au foyer nourricier si un enfant devait être placé dans des familles d'accueil pour une simple question de revenu (...) ; et d) reconnaître l'apport de la mère à la société lorsqu'elle met au monde des enfants en lui accordant à cette occasion une prestation indépendante du revenu au foyer [6] ». Sous le gouvernement du Parti québécois, seul ce dernier article du programme a été appliqué par le biais d'une prestation de $ 240 accordée à la mère à la naissance de chaque nouvel enfant mais à condition qu'elle soit sur le marché du travail salarié. Cette allocation supplée au délais de carence. Pour ce qui est de l'allocation de disponibilité réclamée par le Conseil du statut de la femme (voir un peu plus loin) le gouvernement s'est penché sur le dossier pour en arriver à la conclusion que cette

Un salaire pour le travail ménager ? Mais le travail ménager est-il vraiment un travail ? A-t-il une valeur financière ? Peut-il être comptabilisé ? Pour les économistes et pour l'État, la réponse est claire et nette.

Tout travail mérite salaire. Mais alors pourquoi les femmes travaillent-elles gratuitement ? Est-ce aussi normal qu'on le dit ? Depuis une dizaine d'années, le Réseau internationnal pour le salaire au travail ménager, regroupant des femmes d'Italie, de Suisse, d'Angleterre, des USA, et du Canada anglais, remettent en question la gratuité du travail ménager. Nous reproduisons ici de larges extraits d'un texte de Silvia Federici, publié pour la première fois en avril 1975 sous le titre **Wages against Housework.** ***Pour Federici et pour les femmes du réseau, « le salaire au travail ménager est la seule perspective révolutionnaire d'un point de vue féministe et, ultimement, pour toute la classe ouvrière ».***



« Ils disent que c'est de l'amour, nous disons que c'est du travail non payé.

Ils appellent ça de la frigidité,
nous appelons ça de l'absentéisme.
Chaque fausse-couche est un accident de travail. »

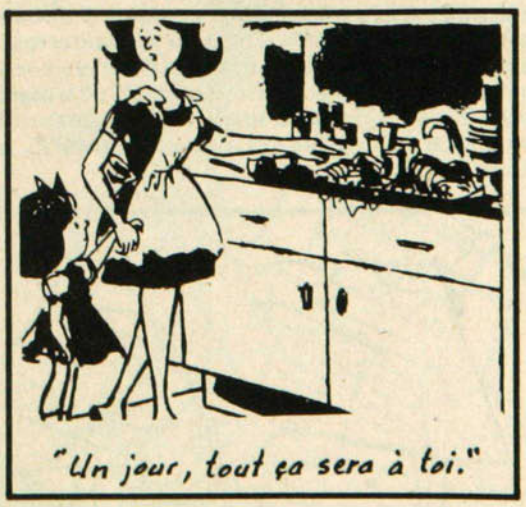
(...)

Il est important de comprendre que, quand nous parlons de travail ménager, nous ne parlons pas d'un travail comme un autre, mais nous parlons de la manipulation la plus perverse, de la violence la plus subtile et la plus mystifiante que le capitalisme ait jamais perpétrée contre n'importe quelle autre partie de la classe ouvrière. C'est vrai que sous le capitalisme, tout travailleur est manipulé et exploité, et que son rapport au capital est complètement mystifié. Le salaire donne l'impression d'un marché honnête : tu travailles, on te paye pour ce travail, donc toi et ton patron, vous êtes sur un pied d'égalité.

Alors que le salaire, au lieu de payer le travail que tu fais, n'en paye en réalité qu'une partie et évacue tout le travail non payé qui part en profit dans les poches du patron. Mais au moins, si on reçoit un salaire, on est reconnu comme un travailleur, on peut marchander et lutter autour de ce salaire, on peut se battre contre la quantité de salaire (toujours trop basse) qu'on détient, et contre la quantité de travail (toujours trop grande) qu'on fournit. Le salaire rend le travailleur partie prenante d'un contrat social, ce qui est très important. Car il n'y a plus de mystification possible : toi tu travailles, non pas parce que tu aimes ça ou parce que ça fait partie de ta nature, mais parce que c'est la seule façon pour toi de pouvoir vivre. Et que tu sois très exploité ou non, au moins, *tu n'es pas le travail que tu fais.*

(...)

Dans le cas du travail ménager, la situation est qualitativement différente. Et la différence est dans le fait que non seulement le travail ménager a été imposé aux femmes, mais qu'il a été transformé en une attribution naturelle de notre corps et de notre personnalité de femme, en un besoin interne, en une aspiration de notre caractère féminin. Si le travail ménager a dû être transformé en un attribut naturel, plutôt qu'être reconnu comme un contrat social, c'est que dès le début du capitalisme, ce travail devait être non payé. Et, afin de nous faire accepter notre travail non payé, le capital a dû nous convaincre que c'était une activité naturelle, inévitable et même enrichissante. De plus, la condition matérielle du travail non payé de la ménagère a été l'arme la plus puissante pour renforcer l'idée généralement répandue que le *travail ménager n'est pas un travail*, ce qui empêche les femmes de lutter contre ce travail, sinon dans le cadre privé de la cuisine-chambre à coucher. Et tout le monde s'accorde à ridiculiser cette lutte, en neutralisant ses protagonistes. Nous sommes considérées comme des mégères hystériques et non comme des travailleuses en lutte.



C'est tellement *naturel* d'être ménagère... qu'il faut au moins vingt ans de conditionnement-entraînement quotidien prodigué par une mère non payée pour préparer une femme à son rôle, pour la convaincre que des enfants et un mari, c'est ce

POSITIONS

mesure coûterait trop cher. Le dossier est donc bloqué à l'heure actuelle. Selon madame Louse Harel[7], vice-présidente du PQ, dans la pratique, ces allocations seraient ridiculement basses. Elle donne en exemple une étude effectuée par le Secrétaire d'État à la condition féminine (Québec) indiquant que si l'on répartissait $ 22 millions entre les femmes du Québec qui ont un enfant de moins de 7 ans, chaque femme recevrait $ 4,50 par semaine! Au cabinet de madame Lise Payette, ministre à la Condition féminine, on confirme le blocage de ce dossier. Il nous a toutefois été impossible d'obtenir plus d'informations sur cette étude qui est considérée comme un document interne. À l'heure actuelle, le gouvernement péquiste préférait songer à une augmentation des allocations familiales ou à une révision fiscale permettant de verser directement aux femmes l'argent que leurs maris récupèrent en exemptions d'impôts quand ils les déclarent comme « personne à charge » Mais, toujours selon le cabinet de madame Payette, les sommes récupérées seront si minimes que les femmes n'en tireront que peu de profit.

Le Comité d'action politique des femmes du PQ (nouveau nom du comité de condition féminine des femmes du PQ) endosse la position du parti. Pour le comité, le dossier du salaire au travail ménager n'est pas prioritaire. Le comité discute cependant des possibilités offertes par une éventuelle réforme fiscale.

* * *

Le Conseil du statut de la femme. Le CSF rejette l'idée d'un salaire au travail ménager, considérant que cette mesure serait très coûteuse, entretiendrait la dépendance, amènerait les femmes à assumer seules la plupart des responsabilités familiales, les inciterait à se tenir à l'écart du marché du travail, bref serait « préjudiciable à l'amélioration de la situation des femmes dans la société ». Le CSF considère que les « services personnels » et l'échange de services « entre conjoints » relèvent du domaine privé et ne doivent pas être rémunérés par l'État. Cependant, l'État doit reconnaître et rétribuer de façon adéquate les services collectifs qui profitent en partie ou en totalité à la collectivité (soin et éducation des enfants, soin et garde d'enfants handicapés et de personnes âgées). Le CSF recommande donc que le ministère des Affaires sociales verse des « allocations de disponibilité » aux familles ayant des enfants de 0 à 12 ans (jusqu'à la fin du cours primaire). De plus le CSF souhaite que le MAS verse une allocation à toutes les familles qui s'occupent de leurs enfants handicapés (selon les besoins), à celles qui gardent des personnes âgées ou invalides et qui autrement, devraient être prises en charge par l'État, ce qui coûterait encore plus cher. Selon le CSF, toutes les femmes qui recevraient des allocations comme celles que nous venons de décrire devraient être protégées par la loi des accidents de travail, et l'État devrait payer leur cotisation à la CAT. L'accessibilité au Régime des rentes du Québec ne fait pas partie des recommandations du CSF[8].

* * *

POSITIONS

Le Réseau d'action et d'information pour les femmes. Le RAIF ne préconise pas un salaire au foyer mais vise à redonner aux femmes à la maison leurs droits d'individues. Le RAIF recommande donc qu'en attendant que soit établie une politique de revenu minimum garanti, l'argent de l'exemption d'impôt récupéré actuellement par les maris qui déclarent leur conjointe comme « personne à charge » soit donné à celles qui en sont la justification, (un montant égal pour toutes basé sur un calcul de moyenne) quelque soit le revenu familial. Que dans un deuxième temps, ce minimum vital devienne un revenu garanti égal à celui qui sera versé à tout/e citoyen/ne, et soit soumis aux « tests de disponibilité à travailler »[9] prévus par le système; le parentage et le recyclage-formation constituant des raisons suffisantes pour ne pas travailler ainsi que l'âge et la maladie. Le RAIF recommande également que, les revenus des conjoints soient partagés également entre eux, incluant salaire, revenus indépendants ou autres formes de revenus ainsi que les rentes privées ou publiques : que le Régime des rentes du Québec soit amendé pour y intégrer les femmes qui travaillent au foyer même si elles ne reçoivent aucun salaire et que la loi des accidents du travail les couvrent comme tout autre travailleur[10].

Le RAIF préconise pour les femmes le travail à temps partiel qui éviterait que l'État ait à supporter des charges trop lourdes.

L'AFÉAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale) n'a pas de position sur le salaire au travail ménager. Rappelons cependant le travail de l'AFÉAS pour faire reconnaître les droits des femmes collaboratrices de leurs maris, qui ont maintenant fondé leur propre association.

L'Association des femmes collaboratrices de leur mari n'a pas de position sur le salaire au travail ménager mais la question les intéresse puisque leur priorité est de faire reconnaître leurs droits de travailleuses dans l'entreprise « familiale », leur travail étant traditionnellement considéré comme faisant partie du rôle normal d'une bonne épouse : « aider » son mari.

Le YWCA (Young Women's Christian Association) n'a pas de position. En 1978, les femmes de l'organisme ont eu une série de rencontres sur ce thème à partir d'études préparées par le Conseil consultatif de la situation de la femme (Ottawa)[11]. L'idée d'un salaire au travail ménager fut si mal accueillie qu'elles abandonnèrent ce dossier.

La Ligue des femmes a toujours rejeté la revendication d'un salaire au travail ménager. Selon Mme Laurette Chrétien Sloan, présidente, cela confinerait les femmes au foyer, la rémunération ne serait jamais adéquate. il s'agirait d'une sorte d'assistance sociale qui pénaliserait les femmes de carrière cumulant travail à l'extérieur et travail ménager. La Ligue des femmes qu'elle peut attendre de mieux de la vie. Et même ainsi, cela marche rarement. Malgré tout cet entraînement, rares sont les femmes qui ne se sentent pas « roulées » quand la lune de miel est terminée et qu'elles se retrouvent devant leur évier sale. Beaucoup d'entre nous ont encore l'illusion que nous nous marions par amour. Mais de plus en plus, les femmes reconnaissent aussi qu'elles se marient pour de l'argent et pour avoir plus de sécurité. Nous pensons que c'est le moment d'affirmer très haut que ce qui nous attend en fait, après le mariage, c'est beaucoup moins l'argent et la sécurité qu'une quantité de travail incroyable. C'est pour cela que les femmes plus âgées nous disent : « Profitez de votre liberté pendant que vous n'êtes pas mariées, achetez-vous ce qui vous fait envie. » Mais, malheureusement, il est difficile de « profiter de notre liberté », alors que depuis les premiers jours de notre enfance, on nous a entraînées à *nous sacrifier*, à être dociles, serviles et dépendantes, alors qu'on nous a toujours dit : si tu n'aimes pas ça, c'est ton problème, c'est de ta faute, tu n'es pas normale.

En n'accordant pas de salaire pour ce travail et en le transformant en un acte d'amour, le capitalisme a fait d'une pierre deux coups. Tout d'abord, il empoche une quantité incroyable de travail gratuit. (...) Il a embrigadé également le travailleur mâle, en lui donnant « sa » femme qui vit de « son » travail et de « son » salaire, quelqu'un à asservir, après qu'il ait dû lui-même tant servir à l'usine et au bureau.

En fait, notre rôle en tant que femmes, c'est d'être les servantes non payées, heureuses, et surtout aimantes de la « classe ouvrière », c'est-à-dire de cette couche du prolétariat à laquelle le capital a été forcé de donner plus de pouvoir social.

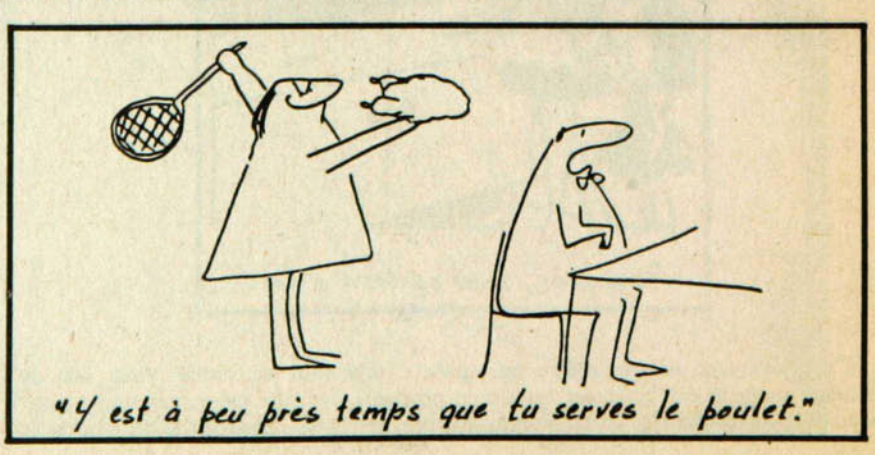
(...)

Et c'est cette combinaison de services physiques, émotionnels et sexuels que la femme doit accomplir pour le capital qui caractérise le rôle de ces servantes que sont les ménagères. C'est cette même combinaison qui rend leur travail tellement ennuyeux en même temps « qu'invisible ». Ce n'est pas par hasard que les hommes commencent à penser au mariage dès qu'ils ont leur premier travail. Ce n'est pas seulement parce que dès ce moment-là ils peuvent se le permettre, mais c'est aussi parce qu'ils ont besoin de quelqu'un qui s'occupe d'eux quand ils rentrent le soir après une journée à l'usine ou au bureau, et que c'est le seul moyen pour eux de ne pas devenir fous. Toutes les femmes savent que c'est le rôle qu'elles sont supposées jouer pour être de bonnes épouses et avoir un mariage « heureux ». Dans ce cas aussi, plus la famille est pauvre, plus l'esclavage est fort, et pas seulement à cause de la situation financière.

(...)

Le foyer du travailleur, c'est son château... et sa femme doit apprendre à attendre en silence quand il fait la gueule, à le réconforter quand il est déprimé, à patienter quand il dit « je suis trop crevé cette nuit », ou quand il fait l'amour tellement vite qu'elle se demande si un pot de mayonnaise ne ferait pas tout aussi bien l'affaire. Les femmes ont toujours trouvé des moyens pour se défendre, mais toujours de manière isolée et privée. Le problème c'est, en fait, de faire sortir dans la rue cette lutte cantonnée dans la cuisine et dans la chambre à coucher. Cette escroquerie camouflée sous le nom d'amour et de mariage nous affecte toutes, même celles d'entre nous qui ne sont pas mariées. Parce que, *une fois que le travail ménager est devenu un attribut féminin*, nous sommes toutes déterminées par ce travail.

Comme c'est « naturel » de faire certaines choses, toutes les femmes sont censées les faire, et avec plaisir; et même les femmes qui, par leur position sociale, ont pu échapper à une partie ou à presque tout ce travail (leurs maris peuvent se payer des servantes, des psychiatres, et d'autres formes de relaxation et de distraction), même ces femmes vivent sous cette loi de la « nature ». Même si nous ne servons pas un homme précis, nous sommes toutes placées dans une relation de « servante-servi » par rapport à la totalité du monde masculin. C'est pour cette raison qu'il est si dégradant de se faire dire qu'on est « féminine ». « Voyons donc, souris, qu'est-ce qui t'arrive ? » N'importe quel homme se sent le droit de nous dire cela, qu'il soit notre mari, le contrôleur du tram ou notre patron.



LA PERSPECTIVE RÉVOLUTIONNAIRE

En nous fondant sur cette analyse, nous pouvons voir les implications révolutionnaires de la perspective du salaire pour le travail ménager. *C'est précisément en demandant un salaire pour notre travail que notre « nature » féminine cessera et que notre lutte pourra commencer, car exiger un salaire pour le travail ménager signifie refuser ce travail comme l'expression de notre nature*, et par conséquent, refuser le rôle féminin que le capital a inventé pour nous.

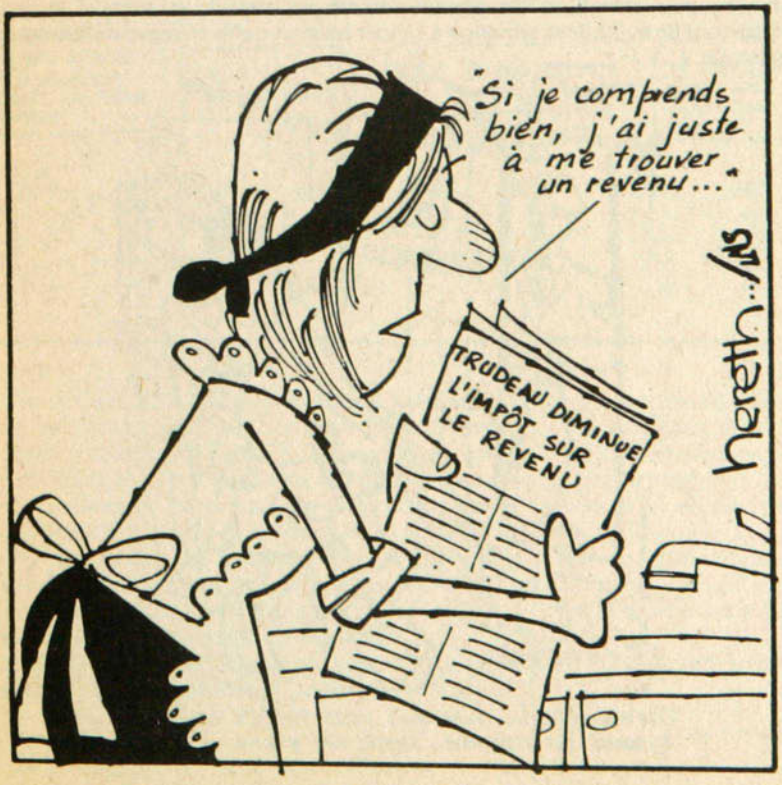
Demander un salaire pour le travail ménager, c'est miner en soi l'attente de la société envers nous, parce que cette attente est liée à notre condition de non-salariées au foyer. En ce sens, il est absurde de comparer la lutte des femmes pour un salaire à la lutte des ouvriers dans les usines pour plus de salaire. L'ouvrier salarié qui se bat pour plus d'argent marchande pour améliorer son rôle social, mais il reste à « l'intérieur » de ce rôle. Quand nous nous battons pour avoir un salaire, *nous nous battons au contraire clairement et directement contre notre rôle social.* De la même manière, il y a une différence qualitative entre les luttes d'un ouvrier salarié et les luttes d'une esclave qui demande *un salaire pour sortir de l'esclavage.* Il devrait être clair, cependant, que quand nous luttons pour obtenir un salaire, nous ne le faisons pas pour entrer dans des rapports de production capitalistes : nous n'avons jamais été en dehors de ces rapports. Nous luttons pour briser les visées du capital sur nous, visées qui représentent un moment essentiel dans l'ensemble de la division planifiée du travail et du pouvoir social au sein de la classe ouvrière, à travers laquelle le capital a été capable de maintenir son pouvoir. Le salaire pour le travail ménager est donc une perspective révolutionnaire, parce qu'elle attaque le capital et qu'elle l'oblige à restructurer les relations sociales en des termes qui nous sont plus favorables, et par conséquent, qui sont *plus favorables à l'unité de la classe ouvrière.*

En fait, demander un salaire pour le travail ménager ne veut pas dire que, quand nous serons payées, nous continuerons à le faire. Cela signifie précisément le contraire. Dire que nous voulons de l'argent pour le travail ménager est un premier pas vers le refus de ce travail, parce que demander un salaire rend notre travail visible, et ceci est la seule condition indispensable pour que nous puissions commencer à lutter contre lui, en tant que travail ménager et en tant que définition de la féminité.

À ceux qui nous accusent d'« économisme », nous voulons rappeler que *l'argent, c'est le capital, c'est-à-dire le pouvoir de commander du travail.* (...)

Exiger un salaire pour le travail ménager revient à montrer que le travail ménager est déjà de l'argent pour le capital, que le capital a fait et fait toujours de l'argent sur notre dos, quand nous cuisinons, quand nous sourions, quand nous baisons. En même temps, cela montre que nous avons cuisiné, souri et baisé non pas parce que c'était plus facile pour nous que pour d'autres, mais parce que n'avions pas d'autre choix. Nos visages ont été déformés par trop de sourires, nos sentiments se sont estompés par trop d'amour donné, notre « sur-sexualisation » nous a laissées asexuées.

(...)



POSITIONS

préconise la lutte pour le droit au travail, pour de meilleures pensions alimentaires et pour des augmentations d'allocations familiales.

Le Cercle des fermières est contre le salaire au travail ménager. Ses membres seraient favorables à un dégrèvement d'impôt pour la personne qui reste à domicile, pour une intégration au Régime des rentes du Québec moyennant une cotisation personnelle et la majorité d'entre elles seraient favorables à une augmentation des allocations familiales.

La Fédération des femmes du Québec n'a pas de position officielle sur le salaire au travail ménager. La question a été discutée lors de leur dernier congrès (juillet 1980), mais n'a donné lieu à aucune résolution.

* * *

La Fédération des travailleurs du Québec (FTQ) est contre le salaire au travail ménager parce qu'une telle mesure « rendrait encore plus difficile la reconnaissance du droit au travail pour les femmes (...). Un salaire à la femme au foyer ne réussirait pas à donner l'indépendance financière aux femmes ; il réussirait surtout à enchaîner davantage la femme à ses responsabilités domestiques et familiales et briserait toute possibilité de partage équitable des tâches ménagères [12] ».

Le Comité de condition féminine de la FTQ endosse la position de la Centrale.

La Confédération des syndicats nationaux (CSN). La CSN est contre le salaire au travail ménager. « Payer aux femmes une somme minime pour qu'elles continuent à faire isolément, dans chaque foyer, les tâches domestiques, ne contribue d'aucune manière à leur émancipation et maintient l'obstacle majeur à leur participation à la vie sociale et politique [13]. » L'émancipation des femmes ne peut reposer que sur la possibilité qu'elles participent au travail social.

Le Comité de condition féminine de la CSN ne se prononce pas sur la question.

La Centrale des enseignants du Québec (CEQ) est contre le salaire au travail ménager et cette position est appuyées par le Comité Laure-Gaudreault : « La revendication du salaire à la ménagère est le type même de la mesure-piège qui consacrerait l'oppression des femmes. En effet, l'oppression vécue par les femmes se manifeste premièrement par le fait qu'elles sont exclues de la participation au travail social et qu'elles sont reléguées aux tâches domestiques. Le fait qu'elles soient rémunérées ou pas ne pourra rien changer [14]. »

POSITIONS

Les Éditions du remue-ménage. Bien qu'elles n'aient pas de position officielle sur le salaire au travail ménager, les Éditions du remue-ménage considèrent que le travail ménager est la base matérielle de l'exploitation des femmes [15]. « Notre problème ce n'est pas d'abord qu'on ait fait de nous des poupées, mais des servantes. Notre lutte n'est pas dirigée contre la coquetterie ou contre tous les hommes, mais contre l'exploitation de notre travail, 24 heures sur 24 [16]. »Elles ont diffusé plusieurs textes défendant la perspective du salaire au travail ménager.



les éditions du remue-ménage

Le théâtre des cuisines. Sans avoir de position officielle pour le salaire au travail ménager, le théâtre des cuisines a joué partout au Québec la pièce « Môman travaille pas, a trop d'ouvrage » [17]. Dans sa première version, la pièce revendiquait un salaire pour le travail ménager « tant que le travail ménager ne sera pas socialisé ». Confrontées à la difficulté de défendre cette position, elles refirent une deuxième version de cette scène en insistant davantage sur la socialisation mais sans exclure la revendication du salaire comme moyen de l'obtenir.

* * *

Le Parti communiste ouvrier (marxiste-léniniste) **(PCO)** est contre le salaire au travail ménager. « Enfermées dans les 4 murs de leur cuisine par les capitalistes, les ménagères ne sont pas dans le feu de la lutte des classes [18]. » Le PCO exige le droit au travail pour les femmes exclues de la production sociale par les capitalistes et prévoient que le socialisme instaurera la socialisation des tâches domestiques.

En Lutte est contre le salaire au travail ménager : « Les travaux domestiques sont des travaux privés exécutés dans l'immense majorité des cas par les femmes. C'est le caractère privé qui a coupé les ménagères du reste de la société en les excluant de la production sociale. La voie à suivre ce n'est pas de redorer la prison en rémunérant ce travail, mais de socialiser ce travail et de faire pénétrer les femmes en masse dans la production sociale [19]. »

LA LUTTE POUR LES SERVICES SOCIAUX

La perspective du salaire pour le travail ménager est la plus radicale que nous puissions adopter. En effet, nous pouvons demander des crèches, des salaires égaux, des machines à laver gratuites, mais nous n'obtiendrons jamais rien si nous n'attaquons pas notre rôle de femme à la base. Notre lutte pour les services sociaux — c'est-à-dire pour de meilleures conditions de travail — échouera à coup sûr tant que nous n'aurons pas imposé le fait que notre travail est du travail. (...)

Nous échouerons dans une lutte pour des machines à laver gratuites, si nous ne luttons pas d'abord contre le fait que nous ne pouvons pas aimer, sinon au prix d'un travail san fin, qui, jour après jour, mutile notre corps, notre sexualité, nos rapports sociaux ; si nous ne parvenons pas à échapper au chantage par lequel notre besoin de donner et de recevoir de l'affection devient un devoir envers nos maris, nos enfants, nos amis à qui nous finissons par en vouloir, ce qui nous culpabilise à nouveau.

D'après nous, trouver du travail à l'extérieur ne change pas ce rôle. Il ne fait qu'augmenter notre exploitation, et de plus, il reproduit ce rôle de différentes manières. Où que nous allions, nous pouvons constater que les emplois féminins ne sont en général que des extensions de nos travaux ménagers. Non seulement nous devenons toutes des serveuses, des institutrices, des secrétaires, des infirmières — toutes les fonctions pour lesquelles nous avons été formées au foyer ! — mais encore nous nous retrouvons dans la même situation que celle qui bloque notre lutte dans la maison : l'isolement, le fait que la vie d'autres personnes dépende de nous, l'impossibilité de voir quand commence et quand finit notre travail, où il s'arrête et où commence notre désir. (...) Quant à la proposition de socialisation et de collectivisation du travail ménager, quelques exemples seront suffisants pour montrer la différence entre ce type d'alternative et notre perspective.

C'est une chose de mettre sur pied une crèche comme nous la voulons, en demandant de l'argent à l'État. C'est autre chose de laisser nos enfants entre les mains de l'État pour qu'il les contrôle, les discipline, les intoxique à honorer le drapeau américian quatorze heures par jour. C'est une chose d'organiser collectivement les repas que nous voulons (en groupe, etc.), et de demander de l'argent à l'État pour le faire. C'est autre chose de demander à l'État de faire les repas pour nous. Dans un cas, nous gagnons un contrôle sur notre vie, dans l'autre, nous permettons à l'État d'étendre son pouvoir sur nous.

LUTTE CONTRE LE TRAVAIL MÉNAGER

Certaines femmes disent : comment le salaire pour le travail ménager va-t-il changer les attitudes de nos maris envers nous ? Ne vont-il pas encore davantage exiger de nous que nous remplissions nos tâches ménagères, justement parce que nous sommes payées ? Ces femmes ne voient pas que si nos maris peuvent exiger tellement de choses de nous, c'est précisément parce que nous ne sommes pas payées pour notre travail, car ainsi ils pensent que ce travail n'est qu'une affaire de bonne femme, qui ne coûte pas beaucoup d'efforts. (...) C'est seulement quand les hommes percevront notre travail comme un réel travail, notre amour comme un travail, et surtout quand ils s'apercevront de notre détermination à *refuser les deux* qu'ils changeront leur attitude envers nous. (...)

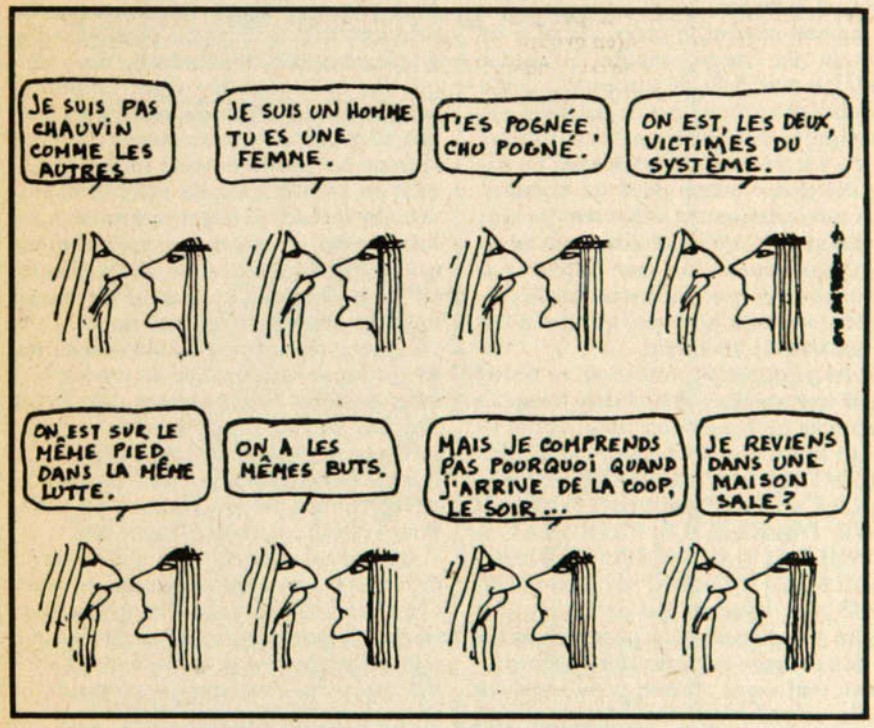


"On a entendu dire que vous faites la job quand le monde sont en grève..."

Nous affirmons que c'est la meilleure chose qui puisse leur arriver ; car en dévoilant la manière dont le capital nous a dressés les uns contre les autres, ce sont nous les femmes — leurs béquilles, leurs esclaves et leurs chaînes — qui ouvrirons le processus de leur libération. D'une certaine manière, exiger le salaire pour le travail ménager sera beaucoup plus didactique que d'essayer de prouver que nous sommes capables de travailler comme eux. Nous laissons cet effort méritoire aux « femmes de carrière », à celles qui échappent à leur oppression non pas par le pouvoir de l'unité et de la lutte, mais par le pouvoir du maître, pouvoir qui opprime, en général, d'autres femmes. Et nous n'avons pas à prouver que nous pouvons « porter les bleus de travail ». Beaucoup d'entre nous l'on fait il y a longtemps, et elles ont découvert que la blouse ne nous donne pas plus de pouvoir que le tablier, et même peut-être moins, parce qu'alors nous avons encore moins d'énergie et de temps pour lutter. (...)

Malheureusement, beaucoup de femmes — en particulier des femmes célibataires — ont peur de la perspective du salaire ménager parce qu'elles ont peur de s'identifier, ne serait-ce qu'une seconde à la ménagère. Elles savent que c'est la position qui a le moins de pouvoir dans la société, et donc, elles ne veulent pas se rendre compte qu'elles sont aussi des ménagères, que nous sommes toutes des prostituées, que nous sommes toutes des lesbiennes ; tant que nous reconnaîtrons pas notre esclavage, nous ne saurons pas contre qui et comment lutter. Tant que nous penserons que nous sommes un peu mieux, un peu différentes des ménagères, nous accepterons la logique du maître qui est une logique de division, et donc pour nous, la logique de l'esclavage.

Nous sommes toutes des ménagères parce que, quelle que soit notre place, ils peuvent toujours compter sur nous pour faire plus de travail, pour être plus craintives à formuler nos revendications, pour faire moins de pressions sur eux pour avoir de l'argent, car heureusement pour eux, notre esprit est dirigé ailleurs, vers cet homme qui dans notre présent ou dans notre futur « prendra soin de nous ».



Et nous nous illusionnons aussi quand nous pensons échapper au travail ménager. Combien d'entre nous, même en travaillant à l'extérieur, y ont échappé ? Et peut-on mépriser si facilement l'idée de vivre avec un homme ? Et si nous perdons notre emploi ? Et quand nous vieillirons et perdrons même le petit peu de pouvoir que nous avons maintenant parce que nous sommes jeunes (productives) et attrayantes (productivité féminine) ? Et qu'en est-il des enfants ? Est-ce qu'on va un jour regretter d'avoir choisi de ne pas en faire, de n'avoir même pu poser cette question de manière réaliste ? Peut-on se permettre des relations homosexuelles ? Sommes-nous prêtes à en payer le prix éventuel en isolement et en exclusion ? Mais peut-on vraiment se permettre des relations avec les hommes ?

La question est de savoir pourquoi ces alternatives sont les seules qui se présentent à nous et par quelles luttes nous pourrons les dépasser.

Silvia Federici

POSITIONS

La Ligue ouvrière révolutionnaire, organisation trotskyste, reprend les positions de la IVe Internationale contre le salaire au travail ménager : « Nous proposons notre programme de socialisation du travail ménager et d'intégration des femmes à égalité dans la force productive de travail comme alternative aux solutions offertes par la réaction : glorification du travail ménager et de la maternité, proposition de dédommager les femmes de leur esclavage domestique par le biais du salaire ménager ou des projets similaires à priori séduisants [20]. »

recherche : Francine Tremblay
texte : Sylvie Dupont

[1] *Projet de programme*, PLQ, 1981.

[2] Maurice Bellemare, *Journal des débats*, Commission parlementaire n° 9, 25 mai 1979.

[3] Camil Samson, entrevue téléphonique, 24 janvier 81.

[4] *Un programme de choix pour les Canadiens*, Les politiques du Parti néo-démocrate, NPD, non daté.

[5] *Programme du Parti québécois*, 1973, 1975.

[6] *Programme officiel du Parti québécois*, édition 1980.

[7] Entrevue téléphonique, janvier 1981.

[8] *Pour les Québécoises ! égalité et indépendance*, Conseil du statut de la femme, Éditeur officiel du Québec, 1978.

[9] Test prévu dans les études de projet de revenu minimum garanti. Selon ce système, il y aurait 2 niveaux de revenu selon que la personne décide volontairement de cesser de travailler ou qu'elle en est empêchée par une raison considérée comme valable.

[10] *Le livre rouge de la condition féminine*, RAIF, 1979.

[11] *5 millions de femmes*. Une étude de la femme canadienne au foyer, Monique Proulx. Conseil consultatif de la situation de la femme, juin 1978.

[12] *Travailleuses et syndiquées*, FTQ, 1973. Position entérinée de nouveau au congrès spécial sur la condition féminine, n° 1979.

[13] *La lutte des femmes*, combat de tous les travailleurs, CSN, réédité en 1979.

[14] *Le droit au travail social pour toutes les femmes*, CEQ, XXVIIe congrès général, Québec, 1980.

[15] *Discours du 8 mars 1976*, Journée internationale des femmes, Comité de lutte pour l'avortement et la contraception libres et gratuits, Théâtre des cuisines, Centre de santé des femmes du quartier, Éditions du remue-ménage.

[16] Endos de plusieurs pochettes de livres publiés par les Éditions du remue-ménage.

[17] *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage*, Théâtre des cuisines, Éditions du remue-ménage, 1976.

[18] *Programme et statuts*, Parti communiste ouvrier, chapitre 9 : Les femmes du peuple : une réserve puissante pour la révolution prolétarienne. Septembre 79.

[19] *Le féminisme, drapeau de la bourgeoisie dans le mouvement des femmes* in Unité prolétarienne n° 15, février-mars 1979.

[20] *Textes de la IVe Internationale*.

En publiant ce dossier, l'équipe de rédaction de* la vie en rose *voulait questionner la certitude viscérale de tous ceux et toutes celles qui sont contre le salaire au travail ménager parce que, jusqu'à maintenant, leurs arguments n'ont pas réussi à nous convaincre. Voici donc ce que nous en pensons.

Évidemment, chacune d'entre nous ne souscrit pas inconditionnellement à toutes les affirmations des militantes de Wages for Housework. Certains de leurs propos peuvent choquer, scandaliser même. Mais justement leur grand mérite est de nous faire quitter une fois pour toutes le terrain rassurant de « la question-femme » ou « le travail libère » et « les mentalités changent ». À celles pour qui la patience ne suffit pas, leur perspective ouvre des possibilités d'action.

En publiant ce dossier, l'équipe de rédaction voulait questionner la certitude viscérale de tous ceux et celles qui sont contre le salaire au travail ménager, parce que jusqu'à maintenant, leurs arguments n'ont pas réussi à nous convaincre.

De l'extrême-gauche à l'extrême-droite, on s'entend pour dire que le travail ménager est un travail privé par opposition à un travail social. Mais l'un des acquis les plus importants du féminisme est d'avoir démontré que le privé est politique. On peut être contre le fait qu'il y ait des femmes de ménage et des bonnes dans les maisons privées, ont peut s'indigner avec raison de l'insuffisance de leur salaire et de leurs conditions de travail déplorables ; on ne conteste pas le fait qu'elles travaillent et donc qu'elles méritent un salaire. On ne prétend pas que ce salaire va les enchaîner à leur travail. L'amour « naturel » de la femme, épouse et mère, pour son mari et ses enfants ferait donc toute la différence ? Vision bien peu matérialiste pour des gestionnaires du pouvoir ou pour des marxistes.

Nous sommes d'accord pour dire qu'il faut socialiser le travail ménager mais nous n'arrivons par à imaginer comment on pourrait le faire sans lui accorder la reconnaissance *sociale* du fait que c'est un travail : le salaire.

Sauf à l'extrême-droite, du gouvernement à l'extrême-gauche, on affirme que le salaire ménager confinerait les femmes à la maison, institutionnaliserait ce rôle. Pour nous il est clair que les femmes sont déjà confinées à la maison, que leur rôle, leur travail gratuit est depuis fort longtemps une institution, l'une des plus solides qui soient. Si nous ne la voyons pas, si nous l'oublions, c'est justement parce qu'elle ne coûte d'argent à personne, seulement un travail gratuit et interminable à mettre sur le compte illimité de l'amour. L'amour a le dos large.

Sauf à l'extrême-droite, du gouvernement à l'extrême-gauche, on parle abondamment du droit des femmes au travail social. On l'oppose au droit au salaire pour le travail ménager. On en parle comme si les femmes avaient le choix même si on constate du même souffle qu'aucune condition matérielle ne leur rend possible l'exercice de ce droit : pas de garderies, pas de congés de maternité, pas de salaire égal, etc. et, encore plus important, pas de travail du tout... même pour les hommes. Ceux qui constatent et dénoncent les taux de chômage exorbitants disent en même temps aux femmes que *leur seule voie de libération* est d'entrer en masse dans la production sociale... et donc, qu'elles n'ont aucune voie de libération.

Si les partisans/nes du droit au travail social sont sincères et honnêtes lorsqu'ils disent que les femmes ont autant droit au travail social que les hommes, APPUIERAIENT-ILS SANS RÉSERVE UNE REVENDICATION EXIGEANT UNE LOI POUR OBLIGER LE PATRONAT À DONNER 51 % DES EMPLOIS DISPONIBLES AU QUÉBEC À DES FEMMES ? (Les hommes qui perdraient leur emploi y gagneraient une occasion inespérée de partager « les tâches domestiques ».) Sinon, tout esprit réaliste devra constater que la revendication du droit au travail n'est qu'un voeu pieux pour faire patienter les femmes (et tous les autres non-salariés) jusqu'au grand soir d'une révolution que nous devrons à d'autres, à qui nous devrons dire « merci », ENCORE UNE FOIS, pour *leur* travail.

Le gouvernement dit : « le salaire au travail ménager, n'y pensez pas, ça coûterait trop cher aux contribuables ». Toujours anonyme, le Contribuable a le dos presque aussi large que l'amour. Il n'est pas exigeant sur les priorités. Le Contribuable paie sans protester les Jeux Olympiques, les Floralies, l'armée et les dépenses militaires, la Reine, la police, les juges, les fonctionnaires, Pétro-Canada, etc. Mais pas les ménagères.

Les femmes ont peur de demander de l'argent. Quand l'État dit qu'il n'a pas d'argent pour elles, elles le croient. Les femmes du Conseil du statut de la femme ont déclaré avoir conçu toutes les mesures de *Égalité et indépendance* de façon à ce qu'elles ne coûtent pas un sou à l'État. Nous n'aurons jamais rien, si nous ne demandons rien. Et quand la possibilité d'avoir le salaire au travail ménager nous semble trop belle pour être vraie, on peut se rappeler qu'au début du siècle, aucune/e chômeur/se n'aurait oser imaginer un jour recevoir un chèque toutes les semaines pendant un an pour avoir été exclu de la production sociale. Si le gouvernement nous concède des « pinottes », nous prendrons ces pinottes sans être assez idiotes pour aller nous « enchaîner » ensuite au travail ménager, béates de reconnaissance. Et si nous obtenons un jour un salaire compétitif par rapport au marché du travail, certains hommes commenceront peut-être à voir que comme métier salarié, le travail ménager n'est pas plus bête ou avilissant que bien d'autres. On pourra « choisir » ce métier comme on en « choisit » un autre. Pour l'instant, le choix n'existe pas.

On entend souvent dire que toute la droite est pour *le salaire au travail ménager*. C'est faux. À l'heure actuelle, presque tous les groupes sont contre, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, y compris la majorité des féministes. Parce que « le propre de l'idéologie dominante, c'est de dominer » et qu'on a profondément intériorisé son leitmotiv : « Pour les femmes, c'est pas pareil. »

Nous pensons que le travail des femmes est un travail comme les autres. Et nous ne pouvons pas être contre les luttes des femmes pour obtenir un salaire, ou n'importe quelle mesure qui reconnaît ce travail comme un travail social. Ce serait nier notre propre travail, nous nier nous-mêmes.

Sylvie Dupont
pour l'équipe de rédaction

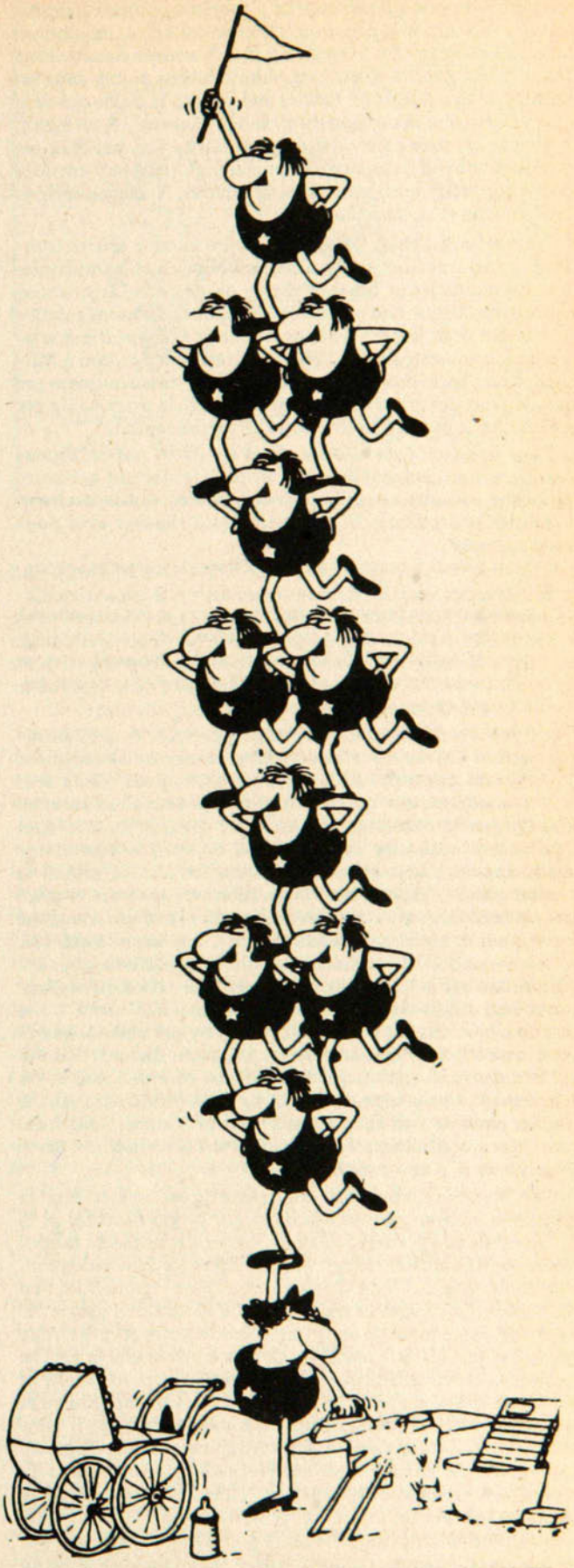
Le salaire au travail ménager ne se réduit donc pas à une simple revendication parmi d'autres. Comme la plupart des textes du Réseau international pour le salaire au travail ménager ne sont pas traduits en français et ne sont pas disponibles en librairie, et pour rendre justice à l'envergure de leur perspective, nous avons demandé à Nicole Lacelle d'en synthétiser les principaux éléments. Le texte qui suit est donc un collage de textes; il va sans dire qu'il ne s'agit pas d'une version autorisée mais nous croyons respecter très fidèlement la pensée des militantes concernées.



LA GAUCHE

Depuis Marx, il est clair que le capital [1] dirige et se développe au moyen du salaire, que le fondement de la société capitaliste est le travailleur salarié, qu'il s'agisse d'une femme ou d'un homme, et son exploitation directe. Ce qui n'a pas été clarifié par les organisations du mouvement ouvrier, et qu'elles n'ont même pas considéré, c'est que c'est justement à travers le salaire qu'est organisée l'exploitation du travailleur sans salaire. Cette exploitation a été d'autant plus réussie qu'elle a été dissimulée, mystifiée par l'absence d'un salaire. *En ce qui concerne les femmes, leur travail apparaît comme un service personnel, extérieur au capital* [2].

Quand le mouvement des femmes adopte une position autonome, la gauche se sent menacée surtout pour une raison : ils savent que nos perspectives politiques ne concernent pas que « la question des femmes » et qu'elles rompent clairement avec leurs façons de voir, passées ou actuelles, face aux femmes et face à l'ensemble de la classe ouvrière. Leur esprit sectaire traditionnel face aux luttes des femmes est une conséquence directe de leur incapacité de comprendre comment le capital organise



sa domination et comment il est possible de l'affronter. Au nom de « la lutte des classes » et des « intérêts unifiés de la classe ouvrière », la pratique de gauche a toujours consisté à choisir certains secteurs de la classe ouvrière comme agents révolutionnaires en reléguant les autres à un rôle de soutien de cette lutte centrale. La gauche a ainsi reproduit en tous points dans ses objectifs et sa stratégie les mêmes divisions de la classe ouvrière qui caractérisent la division du travail capitaliste [3]. À cet égard, la gauche est unie dans sa stratégie si elle ne l'est pas dans ses tactiques : quand il s'agit de déterminer le glorieux ferment de la révolution, staliniens, trotskistes, libertaires, Ancienne et Nouvelle gauche se donnent la main.

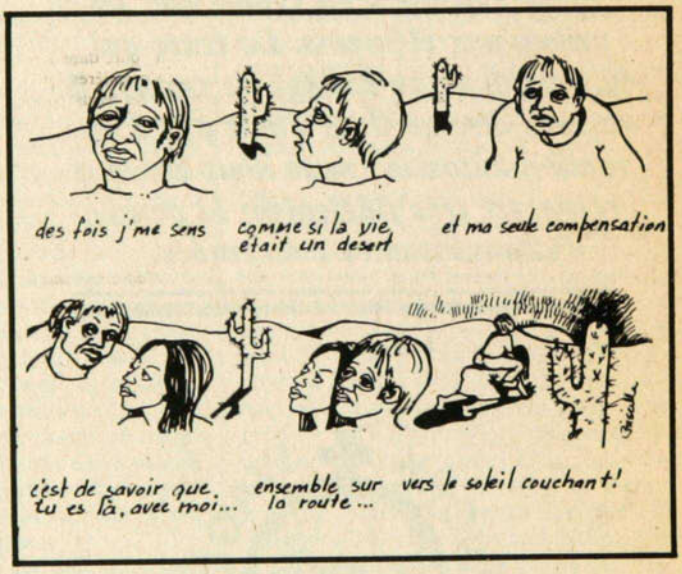
Puisque la gauche a accepté le salaire comme critère tranchant entre travail et non-travail, production et parasitisme, pouvoir potentiel et absence totale de pouvoir, la quantité énorme de travail non payé que les femmes du monde entier produisent pour le capital a complètement échappé à leur analyse et à leur stratégie. De Lénine à Gramsci à Benston à Mitchell, tous s'entendent sur la « marginalité » du travail ménager dans la reproduction du capital, et il s'ensuit, la marginalité des ménagères dans toute lutte contre ce même capital.

Pour la gauche, les ménagères ne souffrent pas du capitalisme, mais précisément de son absence. Il semblerait que notre problème soit que le capitalisme n'a pas réussi à rejoindre et organiser nos cuisines et nos chambres à coucher avec pour conséquences :

a) nous vivons à un stade féodal ou à tout le moins pré-capitaliste ;
b) quoique nous fassions dans ces cuisines et ces chambres à coucher, c'est, au mieux, sans pertinence aucune à un changement social réel. Évidemment, si nos maisons sont en dehors du capitalisme, nos luttes à partir d'elles ne le précipiteront certainement pas à sa perte.

La gauche ne se demande jamais pourquoi le capitalisme permettrait à la moitié de la population de faire un travail qui ne lui rapporte aucun profit ; la gauche croit toujours résolument en l'irrationalité, en l'absence de planification du capital et en son incapacité chronique à bien gérer (eux, il va sans dire, réussiraient beaucoup mieux). Ironie du sort, leur profonde ignorance des rapports spécifiques des femmes au capital se traduit par une théorie sur l'arriération politique des femmes qui ne peut être surmontée qu'avec notre entrée sur le marché du travail. C'est ainsi que la logique d'une analyse qui voit « l'oppression « (ils ne voient pas que le capitalisme nous *exploite* et qu'*eux* nous oppriment) comme une exclusion des rapports capitalistes de production aboutit inévitablement à une stratégie qui nous fait « entrer » dans ces rapports plutôt que de les détruire. En ce sens, la stratégie de gauche face aux femmes est la même que sa stratégie face au Tiers-Monde : amener les femmes à l'usine et amener l'usine au Tiers-Monde. La gauche n'offre pas aux non-salariés, aux sous-développés, une lutte *contre* le capitalisme mais *pour* lui dans sa forme la plus « développée » et la plus « productive ».

Ce n'est donc pas étonnant que dans cette perspective, pour la gauche, la maison soit un lieu de repos, de glorification de la famille et de la « gratuité » (en cela, ils ont parfaitement raison) des rapports humains, ce merveilleux interstice dans la domination capitaliste où l'« on » s'aime et où l'« on » prend soin l'un de l'autre. Ils élèvent pratiquement au niveau de l'utopie les misères de nos mères, de nos grand-mères et notre propre misère comme enfants. Cette idéologie de la vie privée que la gauche emprunte si effrontément à la bourgeoisie oppose famille et usine, personnel et social, privé et public, travail improductif et travail productif et elle est essentielle à notre esclavage qui, dans la mesure où il n'est pas payé, apparaît comme un acte d'amour. Cette idéologie prend ses racines dans la division capitaliste du travail et s'exprime matériellement dans l'organisation de la famille nucléaire. En mystifiant ce havre de repos ou en le laissant de côté comme intouchable, la gauche renforce le pouvoir de la classe dominante contre nous et « privatise » nos luttes en s'assurant qu'il y ait un homme entre chaque femme et l'État. Ainsi, il faudrait éternellement espérer tomber sur un « bon gars » ; ils vont même jusqu'à trouver dans l'ordre des choses que nous investissions un temps fou à tenter de les éduquer, de « hausser leur niveau de conscience » - ils ont toujours été très forts sur le « *niveau de conscience* ». Ils admettent d'autant plus facilement que leur niveau de conscience est bien bas qu'ils n'admettent pas que cette « éducation » n'est encore pour nous que du travail, toujours non payé et la plupart du temps en vain. Essayer d'éduquer les hommes a toujours voulu dire que notre lutte reste individuelle, dans la solitude de nos cuisines et de nos chambres à coucher, c'est-à-dire là où nous sommes perdantes en partant. Nous n'avons jamais pu trouver là le pouvoir d'attaquer le capital agissant directement contre nous ou à travers les hommes. Seul le pouvoir « éduque ». D'abord, les hommes auront peur puis ils apprendront parce que le capital aura peur. Nous ne luttons pas pour une redistribuition plus égale du même travail. Nous luttons pour l'abolir et le premier pas est d'y mettre une étiquette de prix.



Il y a longtemps que nous n'attendons plus de la gauche qu'elle base son analyse sur les luttes de la classe ouvrière. Par sa nature même, la gauche préfère imposer des objectifs plus « difficiles à comprendre » aux femmes comme à tous les travailleurs après quoi elle peut conclure que la classe ouvrière est arriérée et ne sait pas ce qu'elle veut... comme une femme. S'ils n'étaient pas si affairés à « conceptualiser » et « communiquer » aux femmes et aux travailleurs ce que sont censés être leurs besoins (nous avions osé espérer que le mouvement des femmes ferait reculer cette sorte d'élitisme mais de toute évidence l'avant-gardisme a la couenne dure comme le démontre très bien l'apparition récente de libertaires « plus jeunes plus fous ») peut-être se rendraient-ils compte qu'ils sont non seulement chauvins, mais qu'ils s'identifient totalement au point de vue capitaliste. Ils ne sont pas intéressés à détruire le capital et notre exploitation mais plutôt à le rendre plus efficace.

Depuis quelques années, lentement mais sûrement, ils s'efforcent de reprendre le terrain politique que le mouvement des femmes lés avait forcés à abandonner et ils laissent de plus en plus tomber leurs masques féministes parce qu'ils croient profondément que ce sont eux et non les femmes qui savent où le mouvement des femmes devrait aller et ils se gênent de moins en moins pour le dire. Notre lutte contre notre travail à la maison, contre nos rapports familiaux et contre la prostitution de notre sexualité est, pour eux et de manière définitive, subordonnée à la vraie « lutte des classes ». Leur peur envahissante de voir un

jour leur cuisine et leur lit vides leur fait refuser que nous refusions notre travail et à l'usine ou au bureau et à la maison. Ils voudraient que nous fassions les deux avec la promesse de nous donner un encadrement dans l'un et un p'tit coup de main dans l'autre. L'apparente différence entre, par exemple, la « ligne » trotskiste — le travail ménager est barbare donc toutes les femmes à l'usine — et la « ligne » libertaire — le travail ménager est pratiquement du socialisme avant la lettre (il échappe au capitalisme), donc aucun travail ne devrait être payé — n'est qu'une différence de tactique à l'intérieur d'une stratégie capitaliste.

Ils disent que les « contradictions au sein du peuple » vont continuer dans la phase du socialisme. Qu'ils en soient sûr : si c'est ce genre de révolution qui arrive, nous serons les premières à la combattre.

[1] Capital : l'argent ou la classe qui possède l'argent nécessaire à l'achat de moyens de production (matières premières, machines, locaux) et de force de travail afin d'obtenir par leur exploitation une quantité d'argent supérieure à celle qui a été investie, c'est-à-dire un profit, une plus-value.

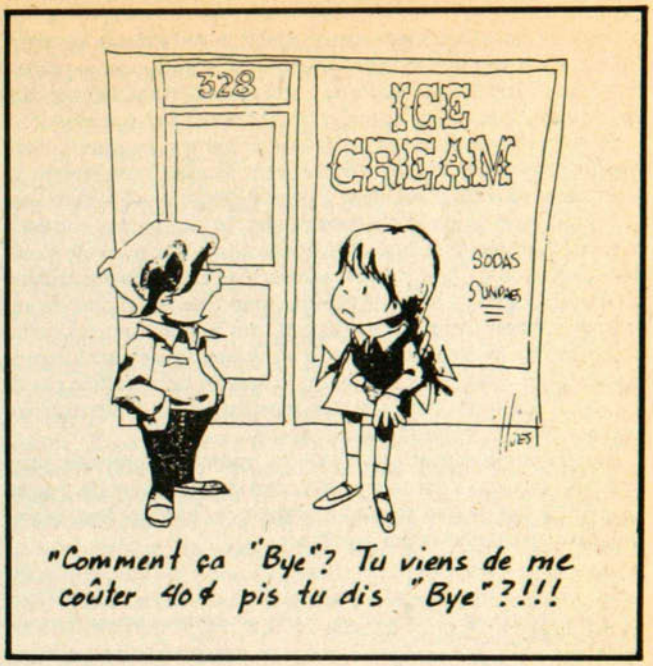
[2] Maria Della Costa et Selma James, *Pouvoir des femmes et subversion sociale*, Librairie Adversaire, Genève, 1973.

[3] Division du travail : spécialisation de la production qui fait que, dans le monde ou dans un pays, les pays pauvres produisent les matières premières, les pays riches les transforment ; les ouvriers font des autos, d'autres des tissus ; les femmes s'occupent des enfants, les hommes se prennent un emploi.

AUTRES SOURCES :

Silvia Frederici et Nicole Cox, *Counterplaning from the Kitchen*, et *Capitalism and the Left*, Falling Walls Press, Londres, 1976.

Comité pour le salaire au travail ménager, *le operai de la casa*, ronéo, Padoue, 1974.



LES ENFANTS

Quand le capital s'est rendu compte, à force de pressions, qu'il usait à la corde sa principale marchandise, la force de travail, en employant femmes et enfants dans ses usines quatorze heures par jour, il les a renvoyés à la maison. Mais les enfants n'y sont pas restés longtemps.

« Le capital n'a pas exclu les enfants de la maison et ne les a pas envoyés à l'école seulement parce qu'ils empêchaient les adultes de faire un travail plus « productif », ou seulement pour les endoctriner. Le commandement capitaliste à travers le salaire se présente comme la contrainte, pour toute personne physiquement capable de travailler, et selon les modes directement ou indirectement productifs qui tendent tous, en dernière instance, à l'expansion et l'extension dans le temps et dans l'espace de la domination capitaliste. Voilà quel est fondamentalement le sens de l'école. En ce qui concerne les enfants, leur travail apparaît comme un apprentissage qu'ils subissent « pour leur bien », un travail dont ils seraient les bénéficiaires [1]. »

Les enfants, les étudiants travaillent. Cela ne s'appelle pas du travail uniquement parce que ce n'est pas payé, tant et si bien qu'à un certain niveau, il faut *les* payer. Le travail scolaire est composé de plusieurs types de tâches spécialisées ou non. Par exemple, il faut apprendre à s'asseoir et à ne pas bouger pendant des heures interminables, apprendre à retenir ce qu'on nous dit et à obéir. Parfois on apprend certaines habiletés plus techniques mais, en général, c'est du travail non spécialisé. Ce qui est propre, cependant, à tout travail scolaire, c'est la discipline, c'est-à-dire le travail forcé. À la longue, les enfants peuvent relativement se discipliner eux-mêmes ce qui permet d'engager moins d'enseignants et moins de gardes de sécurité qui eux, sont payés. Les notes sont la mesure de la productivité dans l'usine-école et servent ensuite à cacher que c'est déjà décidé d'avance, pour la très grande majorité des cas, qui balaiera les rues et qui les surveillera.

Pour les économistes, le travail scolaire est à la fois un bien de consommation et un investissement. Puisque « bien de consommation » veut généralement dire une chose qu'on se procure pour satisfaire un besoin, l'école n'en est sûrement pas un pour les enfants. Quant à l'investissement, c'est-à-dire prendre chaque individu pour une PME par lui-même et par conséquent faire en sorte qu'une partie de la personne est le travailleur et l'autre le patron, même les économistes concèdent qu'en temps de crise, particulièrement, les dividendes sont minces. Même les plus instruits ne trouvent pas de travail.

Les étudiants font partie de cette faction de la classe ouvrière qui n'est pas payée même si une minorité d'entre eux se préparent à en sortir. Pour la majorité, cette absence de salaire signifie vie de pauvreté, de dépendance et de travail surchargé.

Ils doivent se loger dans des taudis et manger dans des cafétérias infectes. Très souvent ils peuvent étudier uniquement si leurs deux parents travaillent et leur dépendance économique prolonge, pour la durée de leurs études, la diminution considérable de la capacité de lutte de leurs parents, leur pouvoir d'exiger davantage de leur propre patron. Les étudiants travaillent pour rien à l'école et pour presque rien l'été et les fins de semaines précisément parce qu'ils ont tant besoin d'argent qu'ils acceptent les salaires les plus bas et les heures les plus longues comme tous ceux dont l'absence de salaire est planifiée par le capital, à la fois pour en tirer plus de profits et à la fois pour faire pression sur la main-d'oeuvre salariée.

Plus les emplois sont rares, plus l'illusion de se préparer pour une meilleur job s'écroule et plus certains décident de garder celle qu'ils ont déjà en tentant d'obtenir des bourses pour survivre, demeurant d'éternels étudiants.

[1] Maria Della Costa et Selma James, *Pouvoir des femmes et subversion sociale*, Librairie Adversaire, Genève, 1973.

AUTRES SOURCES :

[2] Collectif Wages for Students, ronéo, Branford, Connecticut, 1976.



LES LESBIENNES

Certains pensent que les célibataires ne font pas de travail ménager, particulièrement les lesbiennes. Toutes les femmes font du travail ménager ; c'est le rôle qu'on nous a imposé. La plupart des lesbiennes ne se voient pas comme des ménagères parce que les ménagères ont si peu de pouvoir que ç'en est épeurant. C'est l'erreur de croire qu'on peut échapper au contrôle capitaliste réel parce qu'il a moins d'emprise sur notre tête. Plusieurs d'entre nous font énormément moins de travail ménager que les femmes mariées ou qui ont des enfants mais aucune de nous n'y échappe complètement. La majorité des lesbiennes doivent trouver elles-mêmes leurs moyens de subsistance parce qu'elles ne dépendent pas du salaire d'un homme et, comme la majorité des femmes, accepter des salaires bas et faire tout le travail ménager de l'emploi : faire le café et des sourires, consoler leur patron quand ça va mal, s'habiller pour plaire, etc... toutes ces obligations qui ne sont pas payées et qui ne font pas partie de la description de tâches. Quand nous entrons chez nous, nous faisons le souper, le lavage, les comptes : nous nous entretenons comme travailleuses pour pouvoir retourner à l'ouvrage le lendemain matin et cela non plus n'est pas payé. Nous nous faisons violer comme toutes les femmes et partout où nous allons, on présuppose que nous sommes hétérosexuelles même si nous refusons cette partie du travail ménager qui s'appelle baiser.

Toutes les femmes luttent contre ce travail, constamment, par la frigidité ou la maladie, en étant « trop fatiguées », en ayant mal à la tête ou en prétextant les menstruations. Le lesbianisme est la forme organisée de cette lutte des femmes contre baiser comme travail. Nous ne sommes pas androgynes. Nous ne sommes pas gentilles. Nous sommes des femmes, menaçantes parce que nous affirmons que l'hétérosexualité est une partie de la définition, et nécessaire aux fin du travail ménager pour le bénéfice du capital. L'hétérosexualité est une morale du travail qui dit que toutes les femmes servent « naturellement » les hommes sexuellement et aussi émotivement et dans les plus petits détails matériels. L'hétérosexualilté n'est pas dans nos gènes, c'est un simple entraînement à faire le travail qu'on nous a assigné, reproduire et servir les travailleurs du monde entier, y compris nous-mêmes. Le lesbianisme démontre que ce travail n'est pas « naturel », qu'il s'agit d'un travail.

L'existence même du lesbianisme aide à définir les besoins sexuels des femmes, c'est une expression de notre besoin de contrôler notre propre sexualité de la même manière que de demander des garderies contrôlées par les usagers est une expression de notre besoin de travailler moins fort. Ce n'est pas une solution à nos besoins sexuels mais c'est une lutte contre l'institutionnalisation capitaliste de notre sexualité.

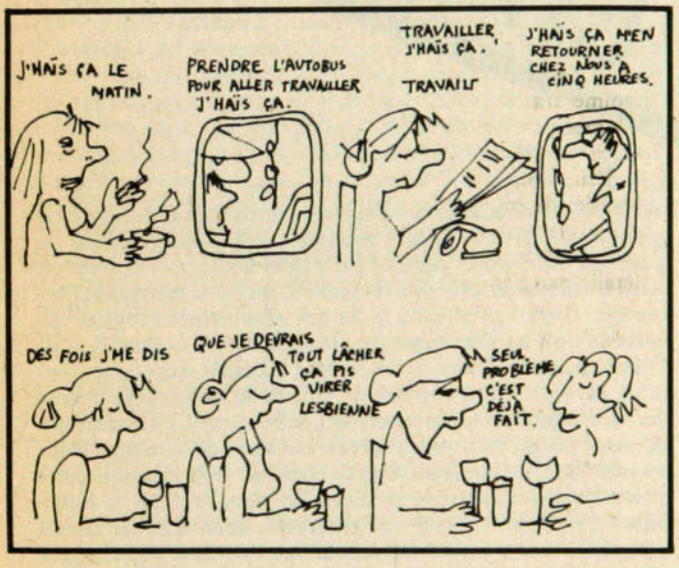
Un des services que nous rendons aux hommes et à l'État est de baiser. Notre travail en tant que culs n'est pas plus « naturel » qu'aimer avoir des enfants. Aimer sert l'État dans la mesure où c'est nécessaire au service sexuel d'un homme ou au soin des enfants. On a tenté de nous convaincre que baiser et faire à déjeuner et élever des enfants étaient actes d'amour. On peut aimer tourner des oeufs, aimer nos enfants ou aimer baiser mais cela ne change rien au fait qu'il s'agit d'un travail qui profite à une classe que nous n'aimons pas du tout.

L'existence même de la prostitution démontre que baiser est un travail ; ou bien il est payé ou bien il ne l'est pas. Quand une femme est désespérée d'être sans argent, elle peut toujours s'en tirer un salaire puisque les hommes s'attendent à être sexuellement soulagés en s'achetant une esclave, par le mariage ou en s'achetant une prostituée pour pouvoir retourner travailler frais et dispos. Quand une femme couche avec un homme, il croit échapper au travail. Les femmes savent que c'est du travail. Les hommes pas. Un homme croit y échapper parce qu'enfin là il peut être un boss. Et ça paraît. Nous le sentons.

Quand nous couchons avec une femme, nous servons encore l'État, elle aussi doit être juste assez en forme pour travailler. Nos relations sexuelles sont du travail parce que nous n'avons pas de temps pour elles, parce qu'elles demeurent coupées du reste de nos vies, parce que nous sommes toujours fatiguées, parce que nous n'avons pas de temps, ni de place, ni de patience, parce que nos personnalités et nos relations personnelles sont modelées par et pour la production. Parce que nous sommes des ménagères. Mais au moins notre temps et notre énergie va à une femme qui soutiendra la même lutte contre notre exploitation

commune. Nous sommes moins productives pour le capital parce que nous ne reproduisons pas les rapports sociaux que représente le pouvoir des hommes sur les femmes.

Sauf que tout n'est pas gagné. Les grands espoirs que nous avons face à notre sexualité finissent par nous réprimer encore plus. Notre sexualité est détruite non seulement par les conditions matérielles dans lesquelles nous travaillons mais aussi par les exigences qu'on finit par avoir envers elles. Car nous utilisons notre sexualité pour libérer toutes les tensions de notre journée de travail et remplacer toutes les autres voies d'expression, de communication, d'intimité, de sensualité qui nous sont fermées. C'est impossible car c'est le travail productif lui-même selon nous qui produit « l'individu en manque ». La frustration qui en résulte et qui semble être une frustration sexuelle sert à la fois à canaliser notre énergie dans un travail contraignant et à la détourner de la révolution.



Un des mécanismes par lequel nos vies sont divisées et nos capacités disciplinées et réprimées, c'est que la production à la maison comme à l'extérieur est organisée sur une base homosexuelle — les femmes travaillent avec d'autres femmes, les hommes avec les hommes — tandis que nos « loisirs » et nos activités sexuelles sont organisées sur des bases hétérosexuelles. Nous nouons alors des relations étroites avec des femmes sans être cependant censées coucher les unes avec les autres. Tandis que ceux avec qui nous sommes censées coucher sont des étrangers qui ont une vie totalement séparée de la nôtre et qui, de plus ont du pouvoir sur nous. Autrement dit, l'homosexualité de la production et l'hétérosexualité de la sexualité sont parties intégrantes du cycle productif.

Le lesbianisme met en cause la discipline qui fixe avec qui avoir des relations, comment et à quel moment nous avons la permission d'essayer d'être sensuelles. La peur de briser cette discipline est énorme car la répression de notre sexualité est un enjeu crucial pour le capital et pour notre propre capacité de rester « saines » et de travailler. Nous faisons aussi peur aux autres. On dit aux femmes que si elles s'écartent un peu du droit chemin, si elles se sont pas assez soumises à l'homme, ou si elles refusent leur travail ménager — n'importe quelle partie de ce travail, du lavage aux sourires dans la rue — alors elles se feront prendre pour des lesbiennes, elles vivront l'ostracisme d'être lesbiennes et peut-être même — horreur des horreurs — qu'elles deviendront lesbiennes. Ce n'est pas par hasard que le mouvement des femmes tout entier se fait traiter de « lesbiennes » ! : on espère ainsi l'empêcher d'avancer et empêcher les autres femmes de s'y joindre ou d'en attendre une solidarité.

Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de rapport de forces entre celles qui vivent selon les règles, qui sont acceptées et établies et celles qui sont anormales ; dans ce cas, les femmes hétéro, sans même le vouloir, agissent comme représentantes de l'État par rapport à nous. C'est le même rapport qui existe entre le travailleur qui travaille et celui qui traîne de la patte. À l'usine, la lutte de classes a établi un certain niveau de productivité et il existe un certain consensus parmi les travailleurs : chaque individu doit rester à ce niveau. Vous n'être pas conforme si vous en faites beaucoup plus ou si vous en faites beaucoup moins, et la communauté des travailleurs repose sur cette norme. Il en va de même pour le travail sexuel et le travail ménager en général. Quand nous nous organisons en tant que lesbiennes, nous attaquons le travail que font toutes les femmes et les divisions que nous impose ce travail. Nous les attaquons en nous renforçant nous-même. C'est ainsi pour tous les secteurs sans pouvoir, pour les lesbiennes par rapport aux hétéro, pour les mères lesbiennes par rapport à celles sans enfants, pour les femmes noires par rapport aux femmes blanches, pour les femmes par rapport aux hommes. C'est de cela qu'il s'agit dans la perspective du salaire au travail ménager. Il s'agit du pouvoir de ceux qui n'ont pas de pouvoir ; il s'agit de savoir en quoi chaque type de production est nécessaire au cycle tout entier d'exploitation, et comment, en attaquant le travail spécifique que nous faisons dans chaque situation, nous attaquons le capital.

C'est la lutte de toutes les femmes qui nous a donné la force et le pouvoir d'être lesbiennes. Et notre lutte donne de la force et du pouvoir à toutes les femmes. Plutôt que de se sentir paralysées et menacées par le lesbianisme, toutes les femmes peuvent s'en servir comme levier de pouvoir en ne niant jamais que c'est un choix possible qui ne relève pas de la nature d'aucune de nous ; dans des rapports individuels avec des hommes, s'il nous rendent la vie trop difficile, nous pouvons toujours recourir à cette possibilité. Toutes les femmes sont hétérosexuelles parce que nous avons été élevées ainsi en vue de la forme d'exploitation qu'on nous a assignée — servir le capital à travers la famille et les hommes — et toutes les femmes sont lesbiennes dans la mesure où aucune femme ne veut que sa sexualité soit subjuguée par les besoins du capital et de l'État.

Lesbianism and Power, Ruth Hall, ronéo, Londres 1975.

Wages Due Collective, *Why Lesbians Want Wages for Housework, Fucking is Work* et *Notes on Separatism*, ronéo, Toronto 1975.

WAGES FOR HOUSEWORK

Journal intime et exotique



Blackjack Tango à Atlantic City

Aux commandes d'un fougueux destrier*, je fonce vers la mer, là-bas, vers l'atlantique cité où mon rêve s'impatiente. À mes côtés, un raton, laveur de casinos et « natural stand » porte-bonheur. Allez, nipponne Rossinante, mène-nous vers cet avenir où la gloire nous appelle en ouvrant ses bras roses (et dodus), vers ce moulin que je vois, là où la plaine finit. Le Golden Nugget. Profilée à l'horizon givré, son altière architecture — entièrement « early-american-dreamist », tendance Klondike — s'interpose entre la mer et moi, comme une sentinelle médaillée d'or aux portes de la fortune. J'y vois un signe.

M'en approchant, je deviens un pion, auto-manipulé sur un immense jeu de Monopoly. Je traverse le miroir du Pays des merveilles. M'y attendent la Fortune, la Chance, enfin... (malheureuse en amour, heureuse au jeu ?). Bientôt riche, je puiserai dans la Caisse commune et j'achèterai tout, la Promenade, la Place du Parc et toute l'avenue Pacifique, je louerai à l'État du New Jersey les cinq casinos acquis à prix d'or et j'en éloignerai tous les maffiosi qui rôdent, je stationnerai, je repasserai sans arrêt à GO avant d'aller m'installer dans une somptueuse demeure de l'avenue Ventnor, à côté du cinéma où je ferai projeter sans fin « Gros coup à Dodge City ».

Seule contre la Banque

Mais, d'abord, faire fortune. Et je commence à jouer avec l'argent un peu abstrait — que sont quelques jetons bariolés ? — du raton casinophile. Miser à l'aveuglette, puis attendre les cartes... et perdre 1, 2, 3 jetons. Mais on m'a appris qu'il suffit de patienter, que ce n'est qu'une question de temps — et de fric. Il faut pouvoir continuer à jouer, pouvoir continuer à dévaler la pente savonneuse de la mauvaise série — quand la Banque est toujours victorieuse, comme par enchantement — et pouvoir attendre la bonne série qui, forcément, suivra la mauvaise. Forcément. C'est inscrit dans la loi des probabilités : tout ce qui descend doit un jour remonter. Il suffit d'être — encore — là. D'être toujours là, assise sur le haut tabouret capitonné, toujours accoudée au bourrelet de cuir de la table demi-lunaire derrière laquelle la (le) coupière(er), debout, officie à la distribution des cartes. Avec une rapidité qui tient de la magie. Nous sommes là, 6 ou 7 noyaux d'appréhension. Une première carte ouverte, puis une deuxième. Entre les deux, toutes les possibilités s'ébauchent. C'est une génération spontanée de calculs optimistes. Les jeux sont faits, pour nous. Où sont les Blackjack des cartes postales ? Et la croupière, là, montre son jeu : 6 et 10. Ce n'est pas assez ; elle tire donc du sabot de plexiglass un... 5. Ce 21 nous assassine. Orage, ô désespoir !



Olga contre le Valet Noir

J'ai perdu 80 dollars. Vais-je continuer quand même ? Je sens que mon calme olympien se lézarde doucement, par en-dedans. Mais j'aligne machinalement deux autres jetons rouges, de 5 dollars, dans le cercle blanc du tapis. Jolies couleurs. Et cette fois, j'ai le Blackjack de mes rêves : valet et as de pique. J'adore le jeu. Je me rengorge sur mon siège. Mon estomac se dénoue. L'ulcère en formation prend un légitime coffee-break. J'attends ce qui pourrait m'arriver de pire : que la Banque — le casino, le monde de l'argent, le Destin, Dieu lui-même... (Dieu s'il existe est un joueur invétéré) — bref, que la croupière, cette agente des puissances infernales du Hasard, exibe aussi un as et un 10.

Mais non, Dieu existe et il est miséricordieux, la Banque fait 17 et moi je passe à GO. Mais ce n'est pas, comme au Monopoly, un cadeau. J'ai l'impression d'avoir durement travaillé pour gagner ce fric, au prix de sueurs froides, de tension combattue. Et je sais que ce jeu de va-et-vient de la chance, de descentes et de remontées, continuera pendant des heures, des jours... tant que je m'accrocherai à ce fauteuil rouge, à cet arc de cercle, à ce bar de l'infortune. Fascinée.



Pour les beaux yeux du Valet Noir

À la table voisine, le raton se fait pour l'instant tondre par une blonde croupière surnommée The Human Destroyer dans tous les casinos au nord du Rio Grande. Le jeune croupier chromé de lunettes et d'allure qui me sert un 14 m'entend dire « Surrender** » et devine mon accent (?) : « Oh, c'est charmant ! » Il entreprend de ressusciter son propre français et m'annonce bientôt un « Jacques Noir » !! ...Tout à coup, un bras à carreaux se faufile à ma gauche et dépose sur la table, dans le cercle des mises, un jeton. De 500 dollars. Recevant un 5 et un 6, son mystérieux propriétaire double la mise : 1000 dollars... et gagne, disparaissant aussitôt avec 4 jetons de 500 dollars. Le tout a duré 20 secondes. Moi, estomaquée, à mon voisin japonais : « That's crazy ! » Il me répond du tac au tac, dans une honorable imitation de Maurice Chevalier, « C'est formidââble ! » Et nous rions un peu jaune (sick) en replaçant nos minables mises de 10 dollars.

Casino dreamin'

Fascinée, donc, et bientôt nostalgique, quand la fête se termine et qu'il faut retraverser la grande salle tapissée de velours rouge et de miroirs, bulle bruyante de tous les cliquetis confondus des slot machines qui dégorgent, des genoux qui s'entrechoquent et des glaçons qui nettoient leurs verres. Mon pas reproduit dans les glaces omniprésentes, mon dos filmé par les caméras dissimulées dans les globes de verre fumé du plafond, ma fatigue et mon excitation retombée, je me sens suivie quand nous déambulons, le raton et moi, vers la sortie, entre d'interminables rangées de slot machines qui rutilent à qui mieux mieux, font de l'oeil aux passants et leur proposent le 7e ciel à 5, 25, 50 cents ou 1 dollar la passe.

Devant ces « one-armed-bandits » à 5 cents, des ménagères noires, des petites vieilles dames boulottes à cheveux roses et bijoux en cascade, se sont installées sur des chaises pliantes, jambes ouvertes à l'imprévisible, et elles engraissent les appareils de leurs salaires et pensions, découpés en pièces et puisés dans le gobelet de carton fourni — gratuitement — par le casino... jusqu'à l'hypothétique sonnerie-miracle du Gros Lot. Jeux de pauvres.

Je me sens dépassée (sentiment fréquent) par le nombre de ces joueurs à la cenne ou au 2 piastres, même américains ! Moi qui flottais encore dans les clichés cinématographiques (Au chic casino de Monte-Carlo, Simon Templar désinvolte joue un demi-million au baccara, protégé par le décolleté vertigineux de sa compagne penchée sur lui — et il gagne, bien sûr), je découvre que les casinos, du moins en Amérique, ne sont pas des terrains de jeu pour riches, mais des Parcs Belmont vraiment populaires, accessibles, et mélodramatiques... où la roulette sert de grande roue, où les montagnes russes se dévalent au Blackjack, où le baccara remplace avantageusement le Tunnel de l'Amour — ou de l'Horreur ? Et le thrill est tout aussi physique.

* Toyota Corolla 1980, immatriculée 1WX 74, louée à Phillie.

** Devant une carte trop forte de la Banque, le joueur, à 14, « surrender », c'est-à-dire qu'il se rend et reprend la moitié de sa mise.

À l'ombre du valet noir

Quand nous sortons, gagnants, de la bulle argentée, salués par une dernière salve de quarters dans les cuvettes métalliques, c'est pour nous retrouver, pupilles rétrécies, dans le monde soi-disant réel de la rue. Atlantic City. Ville morte l'hiver, quand les touristes ont déserté son Boardwalk et sa longue plage de sable devenu gris, quand les voitures familiales ont été relayées par des caravanes floues d'autobus chartérisés venant de New York, de Philadelphie, de tout l'est des États-Unis, décharger aux portes des casinos (prononcer kazzziiino) des cargaisons entières de « middle-class gamblers » à l'affût de la fortune.

Contraste entre le décor morne de cette ville rectiligne, au plan trop net (l'a-t-on construite à partir du Monopoly ?), entre cette ville désertée et ces salles de jeu surpeuplées, trépidantes, plus que vivantes dans les mouvements dérisoires de leur faune. Et toute cette opulence 100 % pur toc m'apparaît comme la façade d'une Amérique joyeuse et prospère à la Reagan, comme une autre fumisterie. Pourquoi le jeu est-il encore moralement condamné, circonscrit à quelques villes américaines ou carrément interdit comme ici ? Est-il autre chose, pourtant, que le microcosme de notre belle société libérale avancée (où chacun a sa « chance » de s'en sortir, n'est-ce pas ?)... c'est-à-dire, à l'image du Monopoly, un grand jeu féroce où qui perd perdra, où qui gagne gagnera encore davantage. Parce qu'il a, comme nous, la connaissance et l'argent, le temps et les nerfs (?) — et un beau système basé sur des calculs d'ordinateur.

Oui, je sais qu'il y a des fortunes instantanées, des joueurs professionnels qui gagnent leur vie de 5 à 9 heures (pm), des explorateurs heureux de martingales-miracle, mais je ne crois plus à la Chance fortuite et klondikoise dont le spectre hante ces lieux. Car si la chance frappe parfois, la malchance, elle, foudroie souvent. Comme sur abonnement involontaire.

Pourquoi alors — cette crise de moralisme terminée — la frénésie et le décor du casino me manquent-ils ? Et je vois que ce voyage improvisé en plein hiver était bien plus exotique que toutes les Terres de Baffin : un saut, à pieds joints, dans un univers hallucinant où l'argent s'amasse ou s'écoule, mais ne se « mérite » pas, au sens catho-capitaliste.

« Gamblers in the night... ta-la-la-la---la ! »

Ainsi, ce dernier soir, dans la prestigieuse et feutrée salle de baccara, deux Albanais (révolutionnaires finançant des achats d'armes ?) misaient à coups de 1000 ou 2000 dollars et gagnaient en 15 minutes plus de 15 000 dollars. Imperturbables. En tout cas plus calmes que ces hommes d'affaires japonais, aussi flambeurs de milliers, qui hurlaient rageusement « Nine, nine ! » — le chiffre gagnant au baccara — à chaque retombée de leurs cartes. Inutiles invocations. Même les croupiers, dans leurs tuxedos verts bouteille, ricanaient.

Parce qu'en plus, on rigole dans ces « endroits de perdition ». Aurions-nous survécu, le raton et moi, sans la bonne humeur des dealers, le fatalisme ironique des gamblers habitués et le doux maternage des serveuses : « What will you drink, Honey ? It's free, you know ! » ?

Olga Guénette
alias la Survireuse



Quand les femmes du Oui disent Non



Gisèle Tremblay est journaliste. Au Devoir *sous le règne de Ryan, au* Jour *sous Parizeau et Michaud, à l'émission* Présent *de Radio-Canada ensuite, elle est, depuis 79, pigiste. Elle est aussi, malgré son refus chronique des étiquettes et sans être impliquée dans un groupe militant, féministe. Pigiste et féministe, comment pouvait-elle refuser la proposition que lui fit à l'automne 80, le Comité d'action politique des femmes du Parti québécois ?*

Il s'agissait d'écrire un manifeste (féministe) susceptible d'inspirer les actions politiques du comité et peut-être un jour, qui sait, celles du Parti québécois, au pouvoir ou non.

Sachez tout de suite qu'elle le fit, et très bien, en 30 pages d'une rare qualité littéraire où elle esquisse dans une langue simple et poétique une vision globale de ce que serait entre les hommes et les femmes un nouveau partage du monde.

Ce texte, les femmes du PQ le refusaient à la fin janvier, « ne s'y reconnaissant pas ». Cela après trois mois de consultation, de séances de travail conjointes et même une lecture publique devant le comité provincial. Comme nous ne prétendons pas à l'« objectivité journalistique », nous ne présenterons ici que les impressions de Gisèle Tremblay et surtout, quelques extraits choisis par nous d'un texte qui nous soulève, sans que nous en endossions cependant toutes les idées.

« Elles ne voulaient pas un programme d'action mais un manifeste. Après quelques années d'existence, leur comité a eu des problèmes budgétaires, il a failli disparaître quelquefois et il n'est pas toujours bienvenu à l'intérieur du parti. À l'automne, elles venaient de changer de nom et de stratégie, constatant, après des années de militantisme, que dans le parti comme dans la société en général, les postes de décision leur échappaient, que dans les exécutifs de comtés par exemple, elles étaient plus secrétaires que présidentes, et rarement candidates... Cette nouvelle stratégie, elles voulaient la fonder sur un manifeste « féministe », tout en évitant ce mot... »

> Pour atteindre les sommets, quelque chose nous manque, et ce n'est pas ce que l'on pense. C'est le temps. Nous ne sommes pas là où il faut parce que nous sommes retenues ailleurs. Nous sortons de la maison mais la maison ne sort pas de nous-mêmes. Nous sommes toutes des femmes au foyer. Quand pour quelque haute fonction l'une ou l'autre d'entre nous d'aventure se libère, c'est parce qu'une autre femme la remplace auprès des enfants : à la maison, à l'école ou à la garderie. Pour les femmes, rien n'a changé. Entre nous, nous nous partageons les tâches. (...)
>
> Parce que certaines préfèrent pour elles-mêmes ces tâches que par naissance on impose à toutes, on confond le choix qu'elles font avec la liberté de choisir. Or, ce sont les moyens de porter son choix sur ces tâches ou sur d'autres que nous réclamons.

« Les femmes du comité avaient aussi été ébranlées par l'affaire des Yvettes et sentaient le besoin de rassembler leurs idées. J'ai lu les documents qu'elles m'ont présentés, le programme du parti, divers textes... mais c'est en les écoutant raconter leur expérience dans le parti que j'ai eu l'idée de leur suggérer :

> Ce que nous voulons, c'est le pouvoir. Nous savons que claironner cette volonté nous expose au scandale. Car certains ont tendance à trouver là radical ce qu'ils jugent normal pour eux-mêmes.

Or, et nous dirons lequel et pourquoi, notre but, c'est le pouvoir. (...) Parce que nous sommes des femmes et, en politique ou autrement, le fondement même de la condition inférieure faite aux femmes, c'est précisément l'absence chronique de pouvoir.
Au sein de ce parti, au gouvernement, à la bourse, dans les syndicats et les entreprises, dans les universités, dans toutes les institutions qui façonnent nos vies, nous revendiquons pour les femmes le pouvoir.(...)
Jusqu'au jour où sur tous les théâtres où il s'exerce, dans toutes les officines où il s'apprête, les femmes seront assez nombreuses pour y servir leurs intérêts aussi « spontanément » que les hommes, et comme eux, sans avoir à le dire.(...)
Quand les femmes votent pour former le pouvoir, sans participer elles-mêmes au pouvoir, elles n'exercent que le droit de choisir leurs hommes. C'est le dernier raffinement de la dépendance.

« On oppose toujours deux conceptions différentes des femmes, par exemple dans l'affaire des Yvettes, et cela occulte le vrai conflit, le conflit initial du partage du pouvoir entre les hommes et les femmes. Il faut d'abord le reconnaître et puis inventer un nouveau partage qui n'assujettisse plus l'une des parties : ce serait la co-responsabilité du monde. Elle passe par le travail... »

Nous aspirons au monde du travail, car il est la source du pouvoir dont nous sommes privées. (...) On travaille, on reçoit un salaire, on entre alors dans le monde de l'argent. On a tort de sourire. Car dans nos sociétés et pour longtemps, l'argent est la substance du pouvoir.

« Dans cette réflexion sur le pouvoir, j'ai voulu penser à un autre discours sur la famille. Hélène Pelletier-Baillargeon écrivait que le discours sur la famille était toujours laissé à la droite. La gauche et les progressistes la contestent sans présenter autre chose, alors que c'est encore la base de vie de presque tout le monde. Et au gouvernement, il y a toujours absence de politique familiale, de pensée — que des mesures ponctuelles... »

Nous ne renonçons pas à la maternité ; elle est la source de notre puissance. Et c'est parce qu'elles avaient en elles cette puissance que les femmes ont été asservies. (...) Ils ont interdit aux femmes le désir. Ils les ont mutilées. Ils les ont enfermées. Ainsi ont-ils imposé leur nom et leur filiation. La maternité, ils l'ont confisquée. (...) Ils ont condamné les femmes à être ces ventres qui leur manquaient. (...) Le sexe des femmes a été confiné à la maternité. La liberté sexuelle des femmes menace le pouvoir des hommes. (...) Aussi, aux hommes et aux femmes, nous le disons : nous voulons libérer la maternité (...). Aux hommes, nous proposons une nouvelle alliance. Nous partagerons avec eux le fardeau du monde, qu'ils partagent avec nous le fardeau de l'espèce.

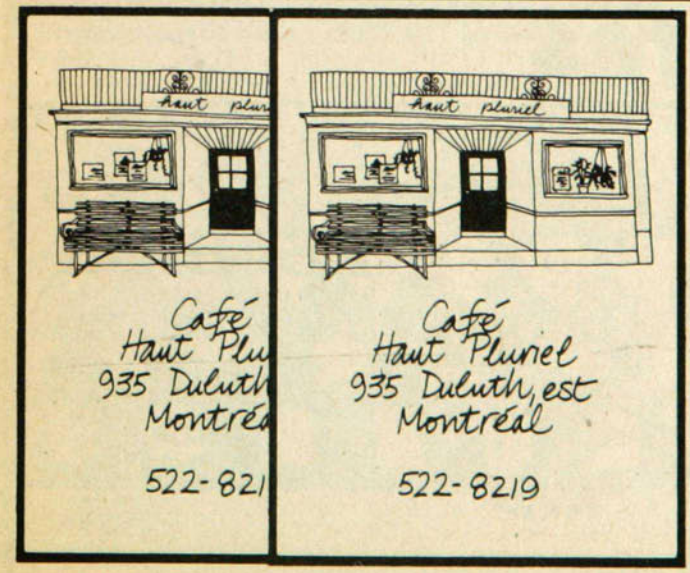
« Ce texte, bien sûr, n'est pas un programme d'action. Ce n'est pas non plus une oeuvre innovatrice, un livre pensé pendant un an. Finalement, je m'aperçois que j'ai voulu faire une synthèse de ce qui est souvent dit, mais épars, dans les mouvements des femmes. Et surtout, j'ai voulu faire un texte qui permette de rêver, un texte qui chante... et qu'en rêvant dessus, il nous inspire autre chose. Je pense que ce qui manque le plus au P.Q. depuis quelques années, c'est le rêve. Ces gens-là ne rêvent plus, alors ils ne produisent plus rien de nouveau comme mesures non plus. Et pourtant, je crois toujours à la nécessité de l'action politique. »

Car si la réalité sans le rêve est oppressive, le rêve sans la réalité est stérile. (...) Nous ne prétendons pas que la souveraineté du Québec et l'émancipation des femmes soient liées. (...) Nous pensons que l'indépendance, pour les personnes comme pour les groupes, est la garantie de relations égalitaires et fécondes avec les autres. Car pour s'ouvrir aux autres sans crainte de se perdre, il faut d'abord se posséder soi-même.

« Écrire ce texte a été une prise de conscience personnelle, très dure par moments. Mais je pense que cela m'a permis d'intégrer des aspects très divisés de moi-même, ce qu'on appelle le masculin et le féminin... Je me suis réconciliée avec des « tâches de femmes » comme le travail ménager et quand je parle aux hommes, c'est aussi à « l'homme » en moi que je m'adresse, l'invitant à désarmer. L'essentiel est donc venu de moi, de mes tripes... et dans ce sens, je peux comprendre que les femmes du P.Q. ne s'y soient pas reconnues. »

« Pourquoi ai-je choisi cette approche plus psychologique ? Les analyses sociologiques ou historiques de la situation ont déjà été faites. Qu'aurais-je dit de plus ? Et puis l'antiquité du conflit hommes/femmes me frappait. Il est antérieur à nos systèmes politiques, à nos cultures, à l'écriture elle-même. Il est plus vieux, donc intériorisé depuis plus longtemps et cela m'autorisait, me semble-t-il, à partir de moi, et à croire que j'avais assez intériorisé les conditionnements millénaires de mon espèce pour que la réflexion vienne aussi de moi. »

Propos recueillis par Françoise Guénette

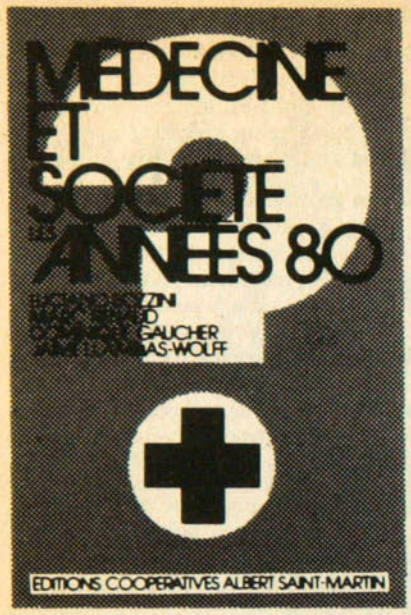


Tourbec
Le service voyage des Québécois
... aussi des vacances pour femmes seulement

Montréal 1440, rue St-Denis **288 4455**
Québec 29, rue d'Auteuil **694 0424**
Sherbrooke 74, rue Wellington Nord **563 4474**

Tourbec détenteur d'un permis du Québec

NOUVEAUTÉ



Éditions coopératives Albert Saint-Martin

C.P. 68, Succ. Vimont, Laval (Québec) H7M 3N7

Au moment où la science bio-médicale semble à son apogée et ouvrir la voie à de nouvelles victoires thérapeutiques — inimaginable il y a à peine trente ans — voilà qu'apparaît une nouvelle génération de scientifiques qui critique cette médecine.

Elle conteste non seulement ses pouvoirs et ses privilèges mais également ses postulats épistémologiques. Elle affirme que sous le prétexte de sauver les corps, la médecine a érigé un immense appareil de contrôle social dont l'efficacité thérapeutique même est contestable.

Par là c'est non seulement la médecine qu'elle remet en question mais toute l'organisation sociale dont la médecine n'est qu'un rouage.

Cette contestation s'exprime dans les textes des quelques 22 intervenants du milieu que nous avons rassemblés ici. Des auteurs tel Barbara Ehrenreich, René Dubos, Joseph Eyer et Peter Sterling, Le Boston Nurses' Group, Vincente Navarro, Marc Renaud et plusieurs autres.

Un livre qui ne peut manquer de soulever des interrogations...

560 pages **Prix : 12,00 $**



"J'ai vécu la peur...
j'ai connu la colère...
je connais l'insécurité...
je connais la haine
quand j'apprends que
c'est à INCO que je le dois."

UNE SÉLECTION DE LA SEMAINE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

LES FILMS DU CRÉPUSCULE
présente

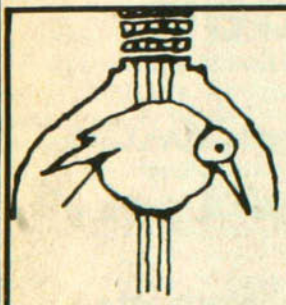
Une histoire de femmes

un film de Sophie Bissonnette, Martin Duckworth, Joyce Rock

au TRITORIUM,
cégep du Vieux-Montréal
255 est, Ontario

les 22, 23 et 25 mars et les 3, 4, 5, 6, 7 et 8 avril
à 19h30 et 21h30 coût d'entrée: 3.50$

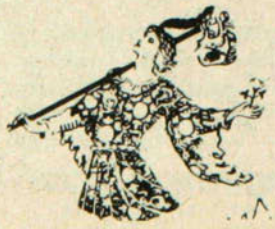
Cafés



Café Bar
La Chaconne

338 Ontario est *843-8620*

CAFE LE PELERIN
330 rue Ontario, est



Dim. à mer.
9h. a.m. à 2h. a.m.

Jeu. à sam.
9h.a.m. à 5h.a.m.

rue Ontario

LONGUE DISTANCE U.S.A.

Élections : qui représente qui ?

Entre les élections américaines et des élections provinciales de mauvaise augure, on se sent plutôt à l'étroit dans nos souliers. L'image d'un élan conservateur généralisé que diffusent les médias nous rend politiquement claustrophobes, et ce malaise peut nous paralyser.

> « **Une nation qui se déplace vers la droite** vient d'élire le président le plus conservateur que l'Amérique ait connu en un demi-siècle [1]. «

Newsweek exprimait ainsi l'opinion reprise par toute la presse que ce soit pour se féliciter de cette situation ou pour la déplorer. Les américains EN BLOC auraient appelé Reagan au pouvoir. Dans le *Monde Diplomatique* de décembre 1980, Marie-France Toinet apportait un tout autre son de cloche :

> « (...) avec un corps électoral qui croît de 10 millions d'électeurs, Reagan n'améliore le score de Ford en 1976 (39,1 millions de suffrages, 48 % des exprimés) que de 4 millions (43,2 millions de suffrages, 51 % des exprimés). Mais alors que Ford n'avait eu que 240 mandats électoraux sur 538, Reagan en obtient 489, plus du double. La situation est encore plus frappante au Sénat. Les républicains enlèvent une douzaine de sièges aux démocrates et prennent ainsi la majorité. Ils n'ont pourtant que 47,4 % des suffrages contre 52,5 % aux démocrates. »

Selon Toinet, ce sont « les conséquences d'un système électoral qui donne deux sénateurs au Vermont (485 000 hbts) mais deux aussi à la Californie (21,9 millions hbts) ». Aucun organe de la grande presse américaine ne s'est donné la peine d'analyser les résultats sous cet angle. On est aussi demeurés très pudiques face au taux d'abstention astronomique, qui caractérise d'ailleurs les élections américaines depuis 40 ans et qui ne cesse d'augmenter. Toinet cite les données du Bureau de recencement pour 1976 et indique qu'il n'y a que la partie supérieure de la structure de la classe américaine qui vote : « en une concomittance absolument parfaite, la participation s'accroît au fur et à mesure que le niveau de vie s'élève ». Selon la revue conservatrice *Public Opinion*, Reagan a été élu par 27 % du corps électoral. On ne peut confondre le battage publicitaire d'une nouvelle droite tapageuse et le virage à droite des milieux dirigeants avec une radicalisation conservatrice de TOUTE la population américaine.

Et le recensement continue...

L'enregistrement obligatoire des jeunes hommes en vue d'une éventuelle conscription constituait une première en temps de paix et on s'attendait à une résistance importante. Dans le *New York Times* du 4 janvier 1981, le directeur du Selective Service assurait que 3,68 millions des 3,88 millions d'hommes éligibles s'étaient inscrits entre juillet et décembre 1980, soit 95 %. À partir de janvier 1981, les hommes nés en 1962 doivent eux aussi fournir nom, adresse et numéro d'assurance sociale à l'armée américaine. Voilà qui n'est guère encourageant, surtout si les hommes nouveaux s'en mêlent...

En avoir ou pas : la nostalgie d'être mâle

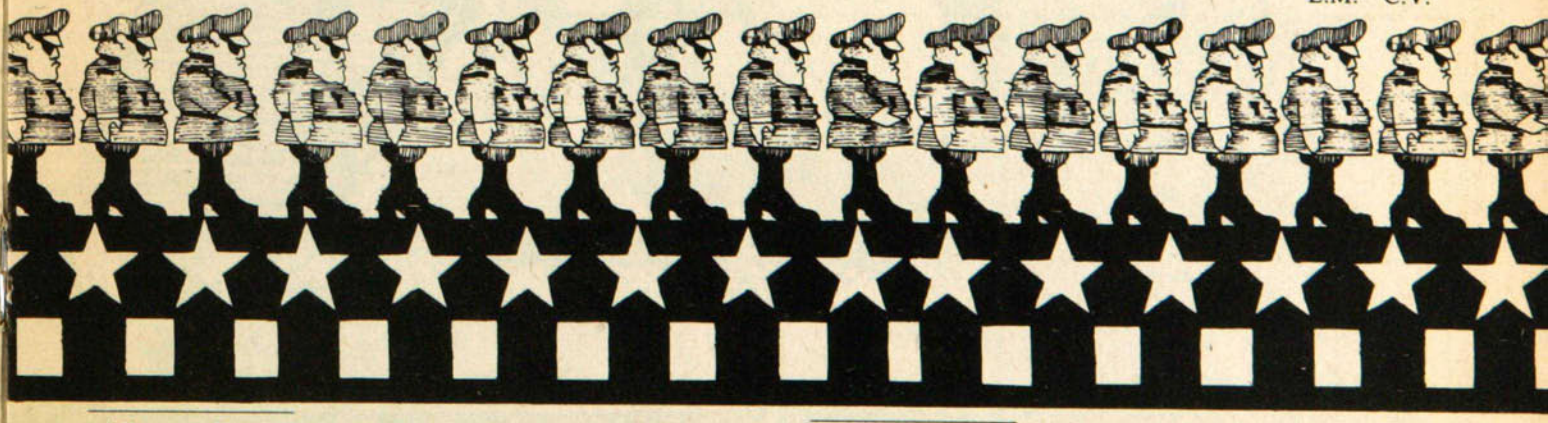
Dans un long article publié dans le *New York Times*, en janvier dernier, Michael Blumenthal [2] évoquait son refus de la conscription lors de la guerre du Viêt-Nam et philosophait tristement :

> « Je n'aime pas beaucoup la discipline imposée ni l'enrégimentation. Je déteste les uniformes (...) mais en regardant mes amis et connaissances qui ont fait le service militaire, j'ai remarqué quelque chose d'un peu troublant qui me pousse à réévaluer la question. À parler franchement, ils ont quelque chose que nous n'avons pas. Quelque chose de bien vague mais néanmoins très réel, ça ressemblerait peut-être à une attitude réaliste, à une discipline, à la masculinité (un mot très mal vu de nos jours). (...) Nous sommes peut-être devenus de meilleurs danseurs, de meilleurs chorégraphes, artistes-peintres, mais je ne suis pas convaincu qu'ils ne sont pas devenus de meilleurs hommes. »

Nous tenons à rassurer Mr. Blumenthal : il peut toujours se recycler, dans les groupes para-militaires par exemple. On pourrait lui offrir un abonnement à *Soldier of Fortune* [3], magazine tout en couleurs que publie un groupe de citoyens virils veillant au salut de l'Amérique chez eux et à l'étranger. Si la vie l'intéresse.

> « Ils ont pu pénétrer le sombre tunnel du danger, se confronter à leur mortalité et s'en sortir vainqueurs. [4]. »

L.M. C.V.



[1] *Newsweek*, 17 nov. 80.

[2] Profession : sciences humaines et poésie.

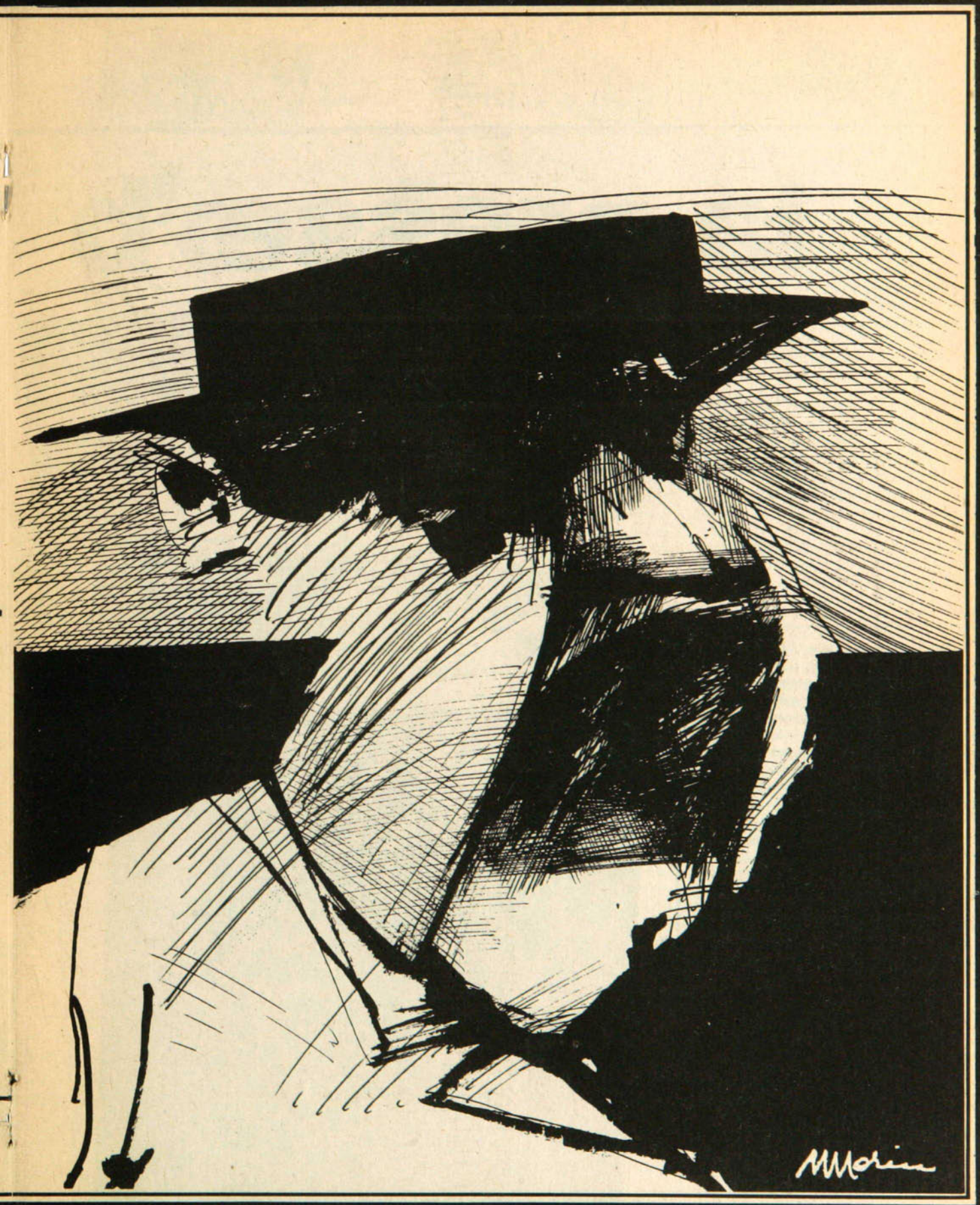
[3] Ce torchon fasciste est distribué à Montréal par Benjamin.

[4] Blumenthas, article déjà cité.



La Vie

CENTE



en Rose

ERFOLD

Le temps des femmes | elles voient rouge | histoires d'elles

la presse

« Compte tenu de l'impact, cinq lignes dans *F Magazine* sont plus importantes que quatre pages dans un journal lu par 5000 personnes. »

Martine Storti

Dans la revue *Questions Féministes* de février 1980, Liliane Kandel écrivait : « Journaux, magazines, revues, bulletins, réguliers ou éphémères, marginaux ou institutionnalisés... (...) la presse féministe constitue aujourd'hui (en France), à la fois et indissolublement, un phénomène de presse et un lieu du mouvement de libération des femmes [1]. »

Pourtant, quand nous arrivons à Paris [2], début octobre 1980, c'est pour nous retrouver, telles les Charlies' Angels aux premières images du film, devant un cadavre encore frais : la presse féministe française finit, semble-t-il, de se refroidir, longuement étouffée depuis un an par des agents non encore tous identifiés. De militantes en journalistes, nous irons durant un mois d'une explication à l'autre.



[1] Journaux en mouvement : la presse féministe aujourd'hui, Liliane Kandel, *Questions Féministes*, février 80, p. 15.

[2] Nous : Camille Gagnon, Michèle Pérusse et Françoise Guénette, journalistes à la pige, subventionnées par l'Office franco-québécois pour la jeunesse pour enquêter sur les rapports entre les groupes militants et la presse traditionnelle ou militante. Le reportage radiophonique rapporté est encore invendu ; par exemple, à Radio-Canada, on le trouve « trop spécialisé ».

différence

questions féministes

d'en face



Mais les faits sont là : de toutes les revues apparues depuis 1977 — *Histoires d'Elles*, *Le Revue d'en Face*, *Questions Féministes*, *Parole*, *Les Cahiers du Féminisme*, *Le Temps des Femmes*, *Colères*, *Quand les femmes s'aiment*, *Remue-Ménage*, etc. [3] la plupart sont tombées ou ont temporairement interrompu leur parution. Nous parlons des revues autonomes, sans compter celles des femmes communistes — *Elles voient rouge* — ou socialistes — *Mignonnes, allons-voir sous la rose* — sans compter surtout *Des Femmes-Hebdo*, ou d'autres publications des Éditions des femmes. Ce groupe, Psychanalyse et Politique (Psych et Po), est unanimement condamné par le vrai mouvement des femmes pour avoir, entre autres, légalement kidnappé le sigle M.L.F. Et nous supportons ce boycottage.

À cause de qui,

... à cause de quoi les revues disparaissent-elles ? Au premier plan, toujours, des problèmes financiers, des déficits plus ou moins graves, qu'aucun-e mécène ne vient combler in extremis.

Comme ces femmes refusent toute compromission politique ou commerciale, elles ne cherchent pas les rares subventions gouvernementales disponibles et n'ont surtout aucune publicité ; cela les prive du revenu le plus substantiel, la vente au numéro ne suffisant jamais à les autofinancer. De plus, qu'elles tirent à 2000 comme *Différence*, à Toulouse, ou à 5000 comme *Remue-Ménage*, elles n'ont pas accès à la distribution nationale par les N.M.P.P. [4] et sont à la merci d'une diffusion militante.

Que ces journaux meurent, parce que les femmes dans ou juste à côté du mouvement ne les achètent plus, pose donc la question de l'état du mouvement lui-même. La crise de la presse serait symptomatique d'une crise plus profonde du M.L.F. français ? Plusieurs le croient.

Marie-Christine Gaffory, journaliste à *La Gueule Ouverte*, maintenant *Gueule-Hebdo* : « Les raisons sont financières, mais sont doublées de difficultés internes au mouvement ; en crise actuellement, il n'arrive plus à trouver d'autres formes d'expression... ce qui est grave, c'est qu'une partie de l'information disparaît aussi. »

Béatrice Valleys, journaliste au quotidien de gauche *Libération* : « Cette crise qui commence à s'éterniser, qui m'afflige, tient à diverses choses... et à mon avis Psych et Po a une grande responsabilité dans l'histoire. Cette crise, je n'en parle pas dans *Libé*. Pour dire que le mouvement des femmes est moribond ? Je préfère travailler sur des dossiers où ça peut avancer ; l'avortement, les prostituées. Je sens aussi qu'il n'y a pas de relève, et ça me panique beaucoup. Alors c'est toute une génération de femmes — ces femmes qui ont créé le mouvement en France — qui arrivent en bout de piste, qui sont fatiguées et qui piétinent, parce qu'il n'y a pas de sang neuf. »

Et si c'était normal ?

D'autres voient au contraire dans la disparition des revues et des librairies [5] le signe d'une évolution normale du mouvement des femmes français : les revues ont fait leur temps. D'autres formes d'expression ou de militantisme se développent.

Danielle Prévost, permanente du groupes Les Répondeuses, service bénévole d'informations téléphoniques : « Pour moi, ce n'est pas dramatique. Dans la mesure où le féminisme est dans la marginalité, il est normal qu'un journal féministe naisse et meure rapidement, puisqu'il vit avec peu de fonds.

La presse réapparaîtra sous une autre forme, de toute façon. Une certaine presse a intérêt à dire que le mouvement n'existe plus mais ce n'est pas vrai. Il est en train de ré-avancer, de ré-exister. C'est comme l'avortement, grand point de lutte, on n'en parlait plus parce que légalisé ; le gouvernement veut le limiter à nouveau, les secteurs marginaux et féministes vont resurgir à cause de ça. »

Brigitte Boucheron, de la Maison des femmes de Toulouse : « Je n'ai pourtant pas l'impression que le mouvement est dans un creux. Même s'il est sûr qu'il y a épuisement des énergies. Les femmes qui se lancent dans les projets de revues en ont marre après un moment. Ça ne veut pas dire qu'elles ne feront pas autre chose... et puis, pour moi, les journaux féministes tels qu'ils existent ne sont pas les véhicules les plus importants pour les idées féministes. Il est plus important que les femmes, ou en groupe ou à deux, sur les lieux où elles vivent, fassent des choses avec d'autres femmes... pour la propagation des idées et la transformation des vies. Ici, à Toulouse, des femmes s'organisent pour faire de la vidéo, des stages de cinéma, un ciné-club, etc., c'est la même chose ailleurs, avec les maisons de femmes, les comités d'entreprise, les centres contre le viol, etc. »

[3] Énumération de Kandel, *ibid.*

[4] Messageries contrôlées par Hachette ; monopole de la distribution en France.

[5] Les librairies de femmes sont aussi disparues ou en difficultés financières, comme Carabosse, à Paris.

La fin d'un discours ?

D'autres encore, minoritaires, pensent même que c'est peut-être aussi bien ainsi, que toutes ces revues agonisantes étaient l'expression de l'intelligentsia féministe parisienne, le fief de femmes choyées dont la parole privilégiée devenait pour tout le mouvement étouffante.

Lilou Cohen, cofondatrice de la revue *Différence*, de Toulouse (interrompue) : « C'est plutôt la crise d'un discours, d'un langage maintenant dépassé, qui a eu un impact politique à une époque... mais les choses ne peuvent pas rester subversives indéfiniment. La crise est même salutaire : on ne pourra plus dire la même chose qu'avant... »

Claire Ponsignon et Cécile Babiche, de l'AFI, l'Agence femmes information : « Jusqu'à maintenant, les projets de presse féministe, qui étaient l'expression la plus courante du mouvement, avaient comme objectif de donner la parole aux femmes. Donc, on créait des petits journaux, ouverts à toutes celles qui voulaient s'exprimer, écrire. Maintenant, avec la crise, ces femmes s'aperçoivent qu'elles n'ont pas ouvert leurs colonnes aux femmes mais aux militantes ; que le désir d'écrire ne touchait pas toutes ; que la parole de femme, même publiée dans un journal, n'est pas forcément bonne et agréable à lire et que la plupart des femmes ne lisaient jamais les revues féministes. »

Maya Surdut, du Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC), et de la Coordination des femmes de Paris : « En plus, il y eut des erreurs de certaines publications qui refusèrent d'être directement des instruments au service du mouvement et développèrent l'aspect « Moi, j'ai des choses à dire ». C'est une autre raison de la crise : afficher tant d'individualisme(s) les a privées de soutien lors de la disparition. »

Et puis *F Magazine*

Mais il n'y a pas que des raisons internes à la crise de la presse féministe. Au moment de la parution du *Torchon Brûle*, en 1970, nulle part on ne lisait le discours féministe... et les revues « féminines » — type *Marie-Claire*, *Elle*, etc. — poursuivaient sans problème leurs reportages de papier glacé sur les vacances de Grace de Monaco. Mais le développement du M.L.F. créa bientôt une nouvelle clientèle de femmes. Et les magazines traditionnels inventèrent, eux, des « cahiers féministes », détournant ainsi une partie de ces « nouvelles femmes » que la presse féministe cherchait aussi à atteindre — parfois très vaguement — sans en avoir, elle, les moyens.

Et puis — c'était l'étape suivante de la « récupération » et la presse d'argent ne lésine jamais — on créa LA revue féministe à grand tirage pour travailleuses jeunes et « libérées ». *F Magazine* est l'exemple flamboyant de cette réaction/adaptation du capitalisme de gauche au féminisme. Tirage : 235 000, lectrices éventuelles : 1 400 000 (voir entrevue de Martine Storti).

Évidemment, *F* s'attire la méfiance de la plupart des militantes : Brigitte Boucheron : « Quand je vois à la Une : « Comment mieux vivre votre rôle de femme », je trouve ça dangereux. Après 10 ans de féminisme, que reste-t-il de notre action ? Et quand je vois la génération montante, des jeunes gamines de 18 ans qui affectent de dire : « Avant c'était pas du gâteau pour les femmes, les mecs étaient dégoûtants, maintenant nos copaient qu'est-ce qu'ils sont chouettes ! »... je me dis : celles-ci sont encore pires que nos grand-mères, elles vont se faire avoir encore plus. Parce que maintenant, c'est l'osmose, sous prétexte que les

F...comme Storti

Martine Storti a été journaliste au quotidien de gauche Libération *de 74 à 79, y analysant les questions féministes. Militante, elle créait avec d'autres, en 77, la mensuelle* Histoires d'elles. *Puis elle passait en 79 de* Libé *à* F Magazine, *où elle est grand reporter. Cette « trahison » lui aliène les féministes radicales, comme son féminisme hérissait les mecs gaucho de* Libé *(comme quoi on peut être aussi « phallo » à gauche qu'ailleurs). Elle nous reçoit à* F, *les pieds sur son bureau, la trentaine désinvolte sous le jeans bien coupé. Sympathique. Au mur, une grande affiche « Quand les femmes ont quelque chose à dire, c'est dans* F *qu'elles peuvent le dire »... Mais on a ajouté au crayon : « Pas toujours ! » (comme quoi cette vieille militante passée à la réforme n'a pas perdu le sens de l'autocritique.)*

« Faut pas être complètement pessimiste. La disparition des journaux, c'est vrai. C'est vrai aussi qu'il y en a eu beaucoup dont la vocation même était d'apparaître et de disparaître et le mouvement n'a jamais voulu s'institutionnaliser dans un medium qui serait le porte-parole de tout le mouvement. On a toujours valorisé la diversité.

Cela dit, faut pas non plus être trop optimiste, personne ne peut nier qu'aujourd'hui le mouvement des femmes n'est plus ce qu'il était.

F.G. — C'est la crise ?

M.S. — C'est la crise... il y a une crise globale de la société occidentale, c'est vrai, et aucune des formes d'expression de cette société n'échappe à la crise. Mais c'est peut-être aussi la transformation. On peut voir différentes périodes dans le mouvement. Il y a eu une période très spectaculaire, très heureuse pour les femmes qui l'ont faite, et très violente, très critiquée par l'ensemble de la société, où a émergé « tout ce que les femmes avaient sur la patate » depuis longtemps. Ça s'est traduit par des manifs, par des campagnes importantes. Ensuite il y a eu une 2e période, qui a vu apparaître à la fois la récupération et le réformisme...

F.G. — Avec l'Année de la femme, entre autres...

M.S. — Oui, et pour la France, le secrétariat d'État à la Condition féminine avec Françoise Giroud. La récupération, on peut être contre, on a souvent raison de l'être. Moi, je pense aujourd'hui qu'un certain réformisme est inévitable et que, dans l'attente du grand soir qui ne vient jamais et des lendemains qui déchantent toujours, il faut peut-être se dire que quelques choses qui changent, même moins radicalement qu'on l'aurait voulu, sont toujours bonnes à prendre parce que les femmes n'ont qu'une vie et si leur vie change un peu, pourquoi pas ?

Les médias, c'est pareil ; les petits journaux qui ont inauguré quelque chose — et sans lesquels *F*, je le dis, n'existerait pas — ont eu leur fonction. Peut-être qu'aujourd'hui cette fonction-là n'existe plus, que les femmes qui ont fait ce type de presse n'ont plus envie de la faire... et le mouvement des femmes n'a jamais

hommes sont des hommes nouveaux. Et ça vient de ce féminisme d'aménagement. Voilà le rôle néfaste, objectivement, de journaux comme *F*, qui font croire que ça y est, que tout est fini, que les luttes sont gagnées ou sur le point de, que les mentalités sont changées — alors que c'est faux. Et ça rejette la radicalité dans un ghetto de folles. »

F et les autres

Finalement, toute la situation de l'information féministe en France — la disparition de la presse militante et la montée parallèle du féminisme d'aménagement — doit s'interpréter dans le cadre plus vaste de l'information générale ; quelle place les grands médias traditionnels, de gauche ou de droite, donnent-ils aux luttes des femmes ?

« 10 ans après les premières apparitions publiques du mouvement, en France, les grands médias continuent à faire le silence, à boycotter, censurer ou déformer l'essentiel de leurs initiatives et prises de position[6]. »

Claire Ponsignon et Cécile Babiche le savent ; elles étaient journalites dans un grand quotidien populaire avant de fonder, avec d'autres, l'AFI, l'Agence Femmes Information : « C'était un véritable blocage. À part la couverture ponctuelle des procès pour viol ou des grandes manifs, on ne peut pas parler de la vraie réalité des femmes. C'est un phénomène de censure très complexe : on dit oui quand c'est à la mode, et non quand ça paraît trop quotidien, noir ou sinistre. L'Année de la Femme, en 75, n'a pas arrangé l'affaire ; on s'est aperçu qu'un réel tabou touchait au fond les femmes elles-mêmes. (...) Nous voulions parler des sujets qui font la vie des femmes, et qui sont la double journée, la fatigue de la mère de famille, la garde des enfants. On nous répondait : « Ça, on le connaît déjà, la vie des femmes c'est répétitif. » L'augmentation du taux de chômage, les campagnes électorales, est-ce que ce n'est pas aussi répétitif ? Finalement, nous avons été licenciées. »

L'AFI existe depuis septembre 1979. C'est un service de renseignements téléphoniques et un centre de documentation. Ce sera aussi bientôt une agence de presse spécialisée dans l'information concernant les femmes.

Dans 10 ans, les grands médias, alimentés par l'AFI, feront peut-être de l'information pour les femmes. En attendant, cette expérience triple nous semble la plus intéressante des nouvelles voies que prend la presse féministe[7].

« Quant à la crise, elle est réelle, mais on ne peut pas la séparer de la crise politique et idéologique qui sévit actuellement, particulièrement en France, qui démobilise le mouvement social en général et le mouvement des femmes en particulier. » (Maya Surdut)

***

Dans quelle mesure les problèmes idéologiques ou même financiers de « la presse d'en face » ne sont-ils pas les nôtres ? *La vie en rose* comme *Des luttes et des rires de femmes*, par exemple, ne sont-elles pas coincées, à la devanture des kiosques, entre *Madame* et *Elle et Lui*, entre *Le Devoir* et *Le Temps Fou* ?

Françoise Guénette
avec la collaboration à Paris de
Louise Vandelac

[6] Kandel, *ibid.*

[7] L'AFI (Agence femmes information), 104, boul. Saint-Germain, Paris 75006.

---

voulu être dans le militantisme forcené, pur et dur. Nous avons toujours essayé d'articuler une volonté politique avec le désir et avec le plaisir. Je ne vois pas pourquoi aujourd'hui des femmes s'obligeraient, si elles n'en ont plus l'envie, pour des raisons politiques qu'elles ne verraient plus, à faire un journal dans des conditions matérielles extraordinairement difficiles, et pour s'apercevoir en plus que des journaux plus réformistes et plus modérés font aujourd'hui, en partie, le travail qu'elles faisaient il y a trois, quatre ans.

Ce qu'il faut peut-être se poser comme question, c'est : l'heure n'est-elle pas venue, non pas de rompre avec la diversité que je trouve positive, mais de rassembler toutes ces énergies dispersées et, éventuellement, se poser le problème d'une nouvelle presse, mais en se donnant les moyens, y compris les moyens matériels, pour que cette presse existe.

Je pense profondément, et pas seulement parce que je suis entrée à *F Magazine*, qu'il y a une certaine façon de militer qui a fait son temps et dont plus personne ne veut. On s'apercevra peut-être que c'est une erreur et qu'il faut recommencer parce qu'il y aura des urgences... mais aujourd'hui, ça n'a plus de sens de faire — sauf dans une radicalité que je ne vois pas se dessiner — un journal vendu à la sortie des métros le samedi soir.

Interrogez les femmes qui ont fait *Histoire d'Elles*, *Femmes en lutte* ou *Remue-Ménage*, tout le monde est conscient de ça. Mais il ne faut pas dire que c'est fini, qu'on ne peut plus rien faire... Après tout, la réflexion, c'est pas la crise. C'est pas synonyme de non-mouvement. On peut réfléchir et continuer à avancer. D'autres voies vont se dessiner... mais je ne sais pas lesquelles encore. Alors la crise, la crise...

Moi, j'ai travaillé longtemps à *Libération*, ç'a été une belle aventure pour moi, à bien des égards positive... mais souvent, de 77 à 79, les camarades hommes qui dirigeaient le journal n'arrêtaient pas de me dire que j'exagérais, que le mouvement des femmes ça n'existait plus, que je les bassinais (!) avec ça... Moi je disais : « Camarades (sic)... peut-être que vous ne le voyez plus, mais ce n'est pas pour ça qu'il n'existe plus. Quand un aveugle ne voit pas la réalité, ce n'est pas pour ça que la réalité n'existe plus. »

On me disait : « Tu milites, tu milites, tu as tort. » Le 6 octobre 79, il y a 50 000 femmes dans la rue à Paris. Étonnement à *Libé* : « Ah ! y a 50 000 femmes dans la rue. Comment ça se fait ? » « Ben, je dis, comment ça se fait, le réseau souterrain non-spectaculaire, dont vous ne vouliez pas entendre parler parce que vous n'êtes que dans le pur spectacle, comme toute la politique et la presse en général, eh bien, ce réseau il existe... et le 6 octobre a prouvé qu'il existe. »

Je ne veux pas dire que le 6 octobre inaugurait la période triomphale de la révolution des femmes, mais qu'un collectif de 15 femmes à Paris, en-dehors de tout parti, tout syndicat, toute structure, ait réussi à rassembler 50 000 femmes... pour dire, pas seulement : « Nous voulons l'avortement » parce que c'était ça, mais pour dire aussi : « Nous sommes là. Vous pensiez que nous n'étions plus là, eh bien nous y sommes, heureuses d'être ensemble, et nous vous le montrons. » !... Il n'y a pas un parti ou un syndicat qui peut rassembler autant de gens dans les rues. Ça n'a pas changé la loi sur l'avortement, mais les femmes ont témoigné de leur présence dans toutes les villes où il y a des groupes plus ou moins importants.

F.G. — Est-ce qu'un journal émergera de ça ?

M.S. — Je le souhaite, j'ai toujours voulu faire LE grand journal hebdomadaire des femmes, politique et tout.

F.G. — Qui soit un autre journalisme ?

M.S. — Oui, à la fois qui rende compte de ce que les femmes vivent, leurs luttes et leurs problèmes... mais aussi qui essaie de donner le point de vue des femmes sur le monde. Ça ne veut pas dire la ligne juste ; on ne va pas substituer, par exemple, à une vision globale du monde que pouvait représenter le marxisme, une vision féministe du monde. Le féminisme, ce n'est pas une philosophie globale, où A entraîne B... Cela dit, je pense que c'est un regard particulier sur le monde, et qu'il met en cause la globalité du monde. Je pense que sur un plan journalistique, nous pouvons tenter — et cette expérience n'a jamais été tentée en France ou ailleurs — d'avoir un autre rapport à l'information, de regarder différemment les événements, de hiérarchiser autrement l'actualité.

Un exemple : je pense qu'une journaliste qui n'a pas fait... et tant mieux si elle n'a pas fait ses classes dans les médias classiques, parce que celles qui l'ont fait ont dû se conformer complètement aux modèles masculins, je pense qu'une femme correspondante de guerre, par exemple, après 10 ans de féminisme, traiterait autrement des grands reportages sur l'Afghanistan... Je pense que nous parlerions différemment du rapport à la violence : nous ne sommes pas dans le fantasme complètement phallique de ce que représente une mitraillette, ou un revolver... Peut-être que si, peut-être qu'à l'expérience nous découvririons que si... mais on n'a pas tenté, pas encore.

Je ne veux pas faire le deuil de cette tentative-là : les femmes ont des choses à dire sur le nucléaire, sur la politique, sur tout... On peut espérer qu'elles en parleraient autrement. »

F.G.

Quand le photo-roman est plate

récit tragico comique

par Marie Décary



1991. Rien de bien science-fictif dans l'air. L'autobus 29 sur Rachel ne passe toujours qu'aux demi-heures. Et pourtant, la réalité dépasse de loin la fiction des romans écrits au cours des dernières décennies.

Georges Orwell se retournait depuis longtemps dans sa tombe et en était fatigué. Il partageait du reste ses spasmes rotatifs avec plusieurs autres penseurs célèbres de cette fin de siècle dont Freud, McLuhan et le professeur Gazon. Diagnostic : les voyants-philosophes-politiciens-psychologues devraient porter des lunettes. Freud avouait d'ailleurs, quelques jours avant sa mort, n'avoir jamais pu lire la neuvième ligne sur le carton blanc de l'optométriste (L E F O D P C T).

Viviane, assise à un bureau dans la chambre d'Hélène, sa mère, regarde sur le mur le calendrier aux trois petits chats que sa voisine d'en bas lui a donné. Viviane n'aime pas les minous, surtout à cause de leur sourire emprunté, mais elle aime bien sa voisine Mme Ouimet, Juliette pour les intimes.

Donc, le 7 mars 1991, puisque nous y sommes, Viviane, qui fêtera ses 18 ans demain, regarde par la fenêtre et ne voit que le « frasil » des vitres. Il y aura également six mois demain que sa mère est morte d'un cancer. Elle l'aimait beaucoup, Hélène. Viviane avait aimé grandir à côté d'elle, vieillir avec elle. Son père, surnommé le soldat de l'amour inconnu, les avait quittées deux ans après la naissance de Viviane.

Cet après-midi, pour plonger dans son nouveau photo-roman, littérature dont elle raffole, elle s'est assise là où sa mère s'installait pour écrire ou dessiner dans un de ses multiples cahiers.

Ça faisait rire Viviane. Un cahier pour écrire ses rêves, un cahier pour son journal intime et politique, un cahier de croquis (elle était costumière de métier), un cahier pour ses brouillons de lettres, un autre comme journal de bord de ses voyages.

Tu fais pas un pouce sans l'écrire ou le dessiner, qu'elle lui avait dit une fois, avec un air mi-figue, mi-raisin, mais plutôt raisin.

La lecture de ces feuilletons d'amour, que désapprouvait Hélène, n'était que le moindre de ses péchés mignons. Souvent accompagnée de Noémie, sa complice, née dans les années 70 de parents macrobio-granola, elle dévorait avec autant d'appétit, mais heureusement en moindre quantité, les sacs de croustilles au ketchup.

● ● ●

L'héroïne du photo-roman s'était trompée, c'est du moins ce qu'annonçait le titre de la belle revue couleur, papier glacé, et c'est probablement ce qui expliquait sa moue boudeuse et ses yeux mi-clos sur toutes les photos. Les femmes sexy ne sourient pas, c'était aussi écrit en lettre subliminales entre les lignes de chacun des dialogues. Mais le héros, Jacques Douglas, détective, était si beau... Carole, l'héroïne lui avait dit :

— Depuis que je te connais, je me sens tranquille et confiante. Tu es l'homme qu'il me faut pour me tirer de ce pétrin *.

C'est vrai qu'elle était tombée dans un méchant guet-apens à cause d'un méchant garnement. Imaginez-vous une histoire de chantage. L'opéra de la petite misère sexuelle, quoi ! Une histoire de photos cochonnes prises à son insu, dans un moment d'égarement, voire même sous l'effet de drogues.

L'héroïne Carole était donc assise dans un somptueux divan de Roche Oudebois et sursauta aux trois coups de téléphone : DRIGNE, DRIGNE, DRIGNE **. C'était évidemment le méchant qui lui téléphonait pour lui sussurer quelques insanités :

— Tu est de plus en plus désirable chaque jour. Depuis que je t'ai rencontrée, je ne pense qu'à toi, c'est comme une maladie. Tu ne sais pas ce que tu perds en refusant ma proposition. Tu aurais tout ce qu'une femme peut désirer, vêtements, bijoux, fourrures. Je te désire trop Carole. Je trouverai le moyen de t'avoir à tout prix.

● ● ●

Viviane qui en est à son trois-cent douzième photo-roman (un par semaine depuis 6 ans) n'est pas du tout surprise de la tournure des événements. Elle pourrait elle-même aller sauver l'héroïne et dire à Jacques Douglas de prendre des vacances ou de se recycler en ombudsman féministe, c'est plus populaire. Elle laisse donc son photo-roman ouvert à la page 12, le temps qu'il faut à Carole, l'héroïne, pour se remettre de ses émotions.

Y me tannent eux autres, j'vas leur en écrire, un photo-roman. On est pas pour commencer le vingt-et-unième siècle avec des histoires de même...

Et elle se lève avec la ferme intention d'aller se chercher une figue dans la cuisine.

Quand elle revient s'asseoir à la table de travail d'Hélène, à qui elle n'arrête de penser que le temps de dénouer quelques intrigues photo-romanesques, elle prend de sa main sucrée-collante le cahier bleu de sa mère.

Moi ma fille, j'ai été dans les Guides, j'suis toujours prête quand l'inspiration passe, lançait Hélène en riant, l'index, le majeur et l'annulaire dressés vers le ciel tandis que le pouce faisait crier « mon oncle » à l'auriculaire en lui administrant la prise à Yvon Robert, une sorte de clé japonaise québécoise.

Le cahier bleu, Viviane l'avait toujours appelé le cahier de pratique. C'était celui où Hélène écrivait le brouillon des lettres qu'elle envoyait régulièrement à ses amies-amis. Viviane avait le droit d'y fureter, à l'occasion, avec la permission d'Hélène et même qu'une fois elle y avait laissé ses traces en écrivant une lettre d'amour à sa mère. S'accordant maintenant seule cette faveur, elle commence à lire et au hasard tombe sur deux lettres inachevées, jamais terminées, jamais « timbrées », jamais expédiées à ses deux destinataires : Claude, le « chum » de sa mère après la disparition de son père dans la nature... et Louise, grande amie de toujours et ricaneuse célèbre. Les deux lettres étaient datées de mars 1981.

J'avais huit ans dans ce temps-là, pensa-t-elle.

Claude, Viviane s'en souvenait, était fin, parlait fort et mangeait de la luzerne.

Maman et moi on disait qu'il broutait...

Mars 1981

Cher Claude,

J'ai décidé de t'écrire, tu sais combien j'aime ça écrire. Tu me l'as d'ailleurs déjà reproché et j'avoue que cette fois-là j'ai eu peur de moi, peur d'être une intellectuelle indésirable, laide comme celles que la légende font se cacher derrière les trente-trois tomes de l'encyclopédie Grolier, une espèce de monstre du Lochness des bibliothèques.

Les livres, ah oui, les livres ont changé ma vie. À 16 ans, je suis partie de la maison paternelle, disons plutôt maternelle, après avoir lu DO IT de Jerry Rubin... c'est pour te dire !

J'ai terminé hier soir LES BONS SENTIMENTS de Marilyn French et me voilà ce soir à penser que l'amour est impossiblement inhumain.

Me voilà à me regarder me fondre dans le « nous autres », me voilà à nous regarder comme un couple. YARQUE, comme c'est laid. Le spectre de Roger et Thérèse se dresse devant moi. Roger et Thérèse, parlons-en. Roger et Thérèse, vingt ans de vie commune ou plus. Un vieux couple, compte tenu de l'espérance de vie des mariages actuels. Passé le cap des noces de papier, de cuir, de bois, d'acier, non sans misères, mais avec beaucoup de grandeur d'âme. Ils ont tenu le coup. Des enfants, oui, en nombre moyen, deux, trois, ou 2 point 3 comme disent les statistiques du gouvernement. Une famille moyenne, un couple moyen, à revenu moyen, probablement endetté, chez qui l'heure du souper, même sans règle de conduite, même sans consigne à cet effet, se passe dans le silence d'un réfectoire de soeurs grises.

Une vie entre les petits pois no. 2 et une tranche de steak que l'on n'a pas saisie à temps. Un souper triste devant le canal 10 ou le canal 2. Roger et Thérèse, nos mascottes les jours où nous trouvons que notre relation glisse vers le couple, vers l'amour tué dans l'oeuf-minute. C'est pour rire bien sûr. Et nous rions... souvent.

Je le fais par plaisir, pour le kik, pleine de contradictions, sous le regard des fois surpris de mes amies-de-filles, que j'ai évidemment délaissées depuis que je te vois tous les soirs.

Pour sauver notre relation privilégiée du méchant couple unidimensionnel, j'ai conservé des relations secondaires épisodiques, AIL !, et je regarde ailleurs quand tu tiens dans tes bras celle que tu aimes et qui n'est pas moi.

Je suis presque devenue ta complice un jour, mais nous ne parlons pas la même langue et il n'existe pas d'espéranto en amour. J'y ai presque cru que je serais ta soeur, ton unique, ta merveilleuse, ta touffe chaude, que nous serions invincibles comme JO et ZETTE dans LE MANITOBA NE RÉPOND PLUS, beaux comme les héros de Réjean Ducharme dans L'HIVER DE FORCE.

Je suis redevenue triste quand j'ai su que j'étais devenue TA blonde, et toi, MON chum. Ça a dû se passer, à mon insu, un soir que je faisais pas attention.

Au fond, j'aime beaucoup plus nos histoires de cul, je les aime mieux, elles sont juteuses et tendres, j'ai toujours envie de les allonger pour le plaisir évidemment, ou de les ponctuer d'une longue frisée comme une virgule, ou d'y mettre mon doigt, en alinéa, avant de recommencer un autre paragraphe. J'aime mieux savoir que nos culs se reconnaissent avant nos têtes. Ça me rassure, ça me fait du bien...

Et pourtant que n'ai-je fait, que ne fais-je encore pour demeurer ton amante. WOW ! J'ai maigri, au régime perpétuel depuis le jour où j'ai pensé te dire « je t'aime ». Je m'habille pour mieux me déshabiller, je me guirlande, je me décore, je me décormague comme un logement retapé.

● ● ●

La page ouverte du photo-roman montrait le héros-détective, Jacques Douglas, enfonçant la porte d'un coup de pied SBAAM, projetant sa droite en pleine figure du méchant SPOUETTE, SMACHE, OUTCHE... Et tirant par le bras la toujours-héroïne Carole, il lui dit :

— Et toi, viens avec moi, idiote. Tu allais encore faire une erreur. Ça aurait été la pire erreur de ta vie.

● ● ●

Heureusement Viviane poursuit sa lecture dans le cahier bleu, réalisant tout à coup que sa mère, Hélène, n'avait pas toujours été comique, mais qu'au moins, elle n'était pas comme les autres...

Elle commence à lire la seconde lettre.

Mars 1981

Salut Louise,

Il est 4h 30 jeudi matin et je prends la plume, mon « pilot » mauve, pour t'écrire un mot... au clair de la lune, cela va de soi. Ce n'est pas pour te conter mon dernier rêve même s'il est digne du meilleur film de Buster Keaton. Non, ce que j'ai à te dire ressemble plutôt à un cauchemar.

J'ai peur d'être misogyne. C'est bien juste à toi que je puisse avouer ça. Je sais qu'il n'y a pas là de quoi réveiller son homme, la preuve en est faite depuis longtemps, mais moi, ça me donne des sueurs froides et ça me tient en état de veille depuis hier soir.

Qu'est-ce que je fais, docteur, est-ce grave?

J'ai essayé tous les remèdes contre l'insomnie, la panoplie pharmaceutique exceptée. J'ai même commencé à faire le compte de mes amants passés mais ça me fait trop rire de les voir enjamber la clôture comme des moutons. Ils n'étaient pas tous des athlètes, tu le sais, je t'en ai déjà parlé. J'ai même failli te téléphoner, pensant que tu reviendrais peut-être d'une de tes tournées nocturnes à cette heure-ci.

Nous avons discuté l'autre jour de la misogynie, combien elle était partout présente.

Tu m'as fait remarquer que le mépris des femmes est un des sentiments les plus universellement partagés, et ce, non seulement par les hommes mais aussi par nous, les femmes.

J'observe, j'écoute et il semble que ce soit vrai. J'entends plusieurs femmes se défendre d'en être.

Les versions nouvelles, sophistiquées, camouflées, servies à la moderne : « Moi, c'est drôle, je m'entends mieux avec les hommes », teintées de mépris à l'égard de notre féminitude quotidienne, dont il faut se délivrer comme du mal, moi je ne trouve pas ça drôle surtout que je retrouve dans ces voix des intonations familières.

Tu m'as rappelé l'époque où tes meilleurs amis étaient des hommes. Je m'en suis souvenue, moi aussi, du temps où je sortais avec ma gang de gars. Le temps où je voulais être une personne avant toute chose et surtout pas une fille. C'était niaiseux, une fille, les gars le disaient et je riais avec eux. Les filles, les autres évidemment. Celles qui regardaient monter l'échelle dans leur bas de nylon et qui l'arrêtaient avec du « cutex », celles qui parleraient bientôt des petits et des couches parce qu'elles se seraient fait prendre... à être des femmes, comme moi plus tard d'ailleurs.

J'avais presque réussi à faire un homme de moi, tu le sais, je te l'ai conté des tonnes de fois J'y croyais, pensant même que la chanson de Charlebois, UN GARS BEN ORDINAIRE, avait été écrite pour moi. C'est vrai, je devais être une femme hors de l'ordinaire, mais je faisais un garçon bien ordinaire et c'était triste.

En 1971, j'ai acheté mon premier livre féministe, SISTERHOOD IS POWERFUL, écrit par un collectif de femmes américaines. J'avais inscrit mon nom en page de garde : Sister Hélène Defoy, été 1971.

Viviane n'était pas encore née.

C'était beau. J'en parle avec l'émotion d'un vétéran de la dernière guerre. Oui, la guerre des sexes a eu lieu. On a versé dans le WOMAN IS BEAUTIFUL en même temps que les noirs, les indiens et les petits pays. Oui, c'était beau, excitant enfin d'être des femmes.

Ça fait dix ans qu'on se parle, qu'on se jase, qu'on n'est plus des folles, chacune dans notre camisole. Je regarde autour, je vois des super-femmes. On a dénoncé notre double journée de travail et je me demande encore des fois si on n'était pas en train de la quadrupler en voulant tout faire, tout être à la fois... belles mais pas des têtes de linottes, encore ingénieures en alimentation saine, en santé, et mécaniciennes de surcroît quand l'auto part pas ou que la chaîne de bicycle débarque. Ce n'est évidemment pas ça la cause de mon tourment me disant que, sans être sorties du bois, on a au moins commencé à regarder le loup en pleine face. Mais cette nuit le loup m'a fait un drôle de sourire et m'a dit quelque chose comme :

— Le plus méchant des deux n'est pas celui qu'on pense.

— Qui s'qui l'a Marie Stella, palette-de-chocolat, ai-je tout de suite rétorqué pour sauver ma face. Mais je sais que la réponse est faible.

Je me demande, avec un peu d'horreur, jusqu'à quel point, nous les femmes, et moi ce soir, n'avons pas assimilé l'idée de l'image inférieure et dégradante de la femme, être second. Idée qui fut habilement transmise de père en fils, mais aussi peut-être de mère en fille.

Bon, le jour le lève et je sais que je vais pouvoir dormir un peu tout à l'heure bordée par la voix de Joël Le Bigot. Ne suis-je qu'une pauvre femme? Moque-toi pas trop de moi, je t'entends déjà ricaner.

● ● ●

Dans le photo-roman, pendant ce temps, Jacques Douglas a démasqué le vrai coupable qui n'était nul autre que Diego, futur mari de Carole. La dernière photo de l'épisode amoureux laisse encore croire aux âmes de bonne volonté que tout finit bien.

— Les cheveux au vent, le regard affectueux de Jacques Douglas...

Carole retrouve enfin son sourire...

FIN

● ● ●

Viviane qui a encore faim — une figue ne fait pas un repas — se lève pour aller se préparer une salade de pois chiches et boire un pepsi. Plus tard elle appellerait Louise.

* Dialogues tirés pour le vrai de : *Les aventures de Jacques Douglas* chez Lancio Edizioni.

** DRIGNE : conformément aux normes de l'Office de la langue française en vigueur depuis le 31 décembre 1980. Francisons nos onomatopées. Ex. : dites maintenant « Ail, ail, ail, maman j'ai mal ».

Femmes Professionnelles

BOTTIN DES FEMMES
PROFESSIONNELLES ET COMMERÇANTES

Henriette Deydier • Le Bottin des Femmes (1980) Inc.
38, Chemin des Vingt
Saint-Basile-le-Grand
J0L 1S0

(514) 653-4722

---

michèle morin

3959 ST-HUBERT, MTL.
H2L 4A6 (514) 521-4216

VÊTEMENTS DE CUIR

Tél.: 679-7466
Sur rendez-vous

PHYSIOTHERAPIE
Méthode Mézières - Réflexothérapie

Port de mer, app. A0317
101 Place Ch. Lemoyne, Longueuil

Thérèse Ménard
Physiothérapeute, M.C.P.P.Q.

Hélène Bélanger, d.c.
Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTRÉAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

ADMINISTRATION A.F.R. inc.
LOUISE CHAINEY
Impôts, Tenue de livres

3466 St-Denis Montréal Tél.: 844-8432

Micheline Ouellette, b.a. ll. l.
Notaire et Conseiller juridique

2006, RUE PLESSIS #1
MONTRÉAL, QUÉ. - 521-8922

BUR. LAVAL
(514) 688-1044

BUR. C.C.P.E.
1497 EST, BOUL. ST-JOSEPH
MONTRÉAL H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

"Une femme à l'écoute des Femmes"

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT



le P.R.N.: pour «runner les nurses» ?



BOYCOTTONS LE PRN

Si par malheur vous avez à mettre les pieds dans un hôpital, vous pourrez voir les infirmières arborer un macaron anti-P.R.N. Depuis le 20 janvier 1981, les trois fédérations de syndicats d'infirmières [1] ont lancé une campagne de boycottage conjointe pour faire échec à cette méthode de gestion et à son implantation imminente dans tous les centres hospitaliers du Québec.



Le P.R.N., de son vrai nom Projet de recherches en nursing, est un « système d'information pour la gestion des soins infirmiers », c'est-à-dire une entreprise de rationalisation de la production des soins hospitaliers selon les plus purs principes du taylorisme et du travail à la chaîne.

Ce système prétend réduire ce qu'on appelle le « gaspillage », dans l'intérêt bien sûr du brave contribuable. Or, la rentabilisation, qu'il s'agisse de la production industrielle avec la chaîne de montage, ou des soins hospitaliers, signifie toujours la même chose : **tirer des employé-e-s une productivité maximale au moindre coût.**

La gestion scientifique, appuyée sur l'informatique, vise en fait à neutraliser le plus possible l'impact de certains facteurs qui donnent la migraine à nos administrateurs d'institutions de santé. Pour Charles Tilquin, concepteur du P.R.N. :

> « Notre problème se pose dans un environnement politico-social très particulier (...) où il est sans cesse question de l'escalade constante des coûts de la santé, des coupures budgétaires dans les hôpitaux, du *niveau trop élevé des salaires* [2] » (souligné par L.V.R.).

[1] La Fédération québécoise des infirmières et infirmiers ; Les infirmières et infirmiers unis et la Fédération des syndicats professionnels des infirmières et infirmiers du Québec.

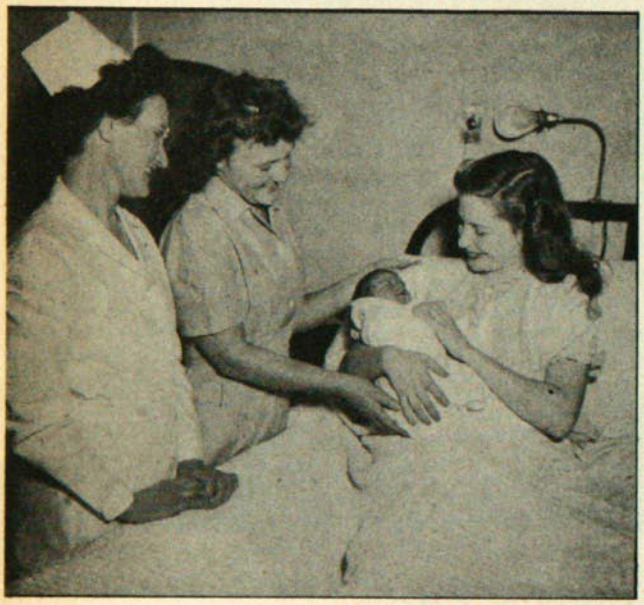
[2] Tilquin, Charles *et al.*, *Le système P.R.N. 76.*

La rançon du « progrès »

Il n'y a pas très longtemps que nos administrateurs hospitaliers vivent de telles angoisses. Ils doivent d'ailleurs regretter le bon vieux temps, quand ils pouvaient compter sur le travail presque gratuit des étudiantes en nursing et des religieuses. La déconfessionalisation des hôpitaux depuis 1969-1970 et l'enseignement du nursing en cégep ont bien changé les choses, et les coûts des soins infirmiers ont diablement augmenté...

Ginette Gosselin, présidente de la Fédération québécoise des infirmières et infirmiers, nous expliquait qu'avant 1969, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, sur l'ensemble des 500 infirmières, 300 étaient des étudiantes en nursing ; logées, nourries et instruites, elles touchaient la somme symbolique même pour l'époque de $ 21 par mois. Environ 160 infirmières agréées par l'Ordre y travaillaient pour un salaire mensuel d'environ $ 400 brut et le reste du personnel infirmier se composait de religieuses. Le nombre d'infirmières licenciées que l'hôpital devait maintenir restait cependant stable malgré les graduations successives d'étudiantes, parce que « les filles se mariaient plus jeunes et qu'elles arrêtaient de pratiquer dès leur mariage ou leur première grossesse, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui ». Il est à remarquer que ce quota de 500 infirmières est toujours le même à l'Hôtel-Dieu en ce moment.





Documents d'archives

Le P.R.N. : pro-rata nursing ?

Il n'est donc pas étonnant que l'Association des hôpitaux de la province de Québec (A.H.P.Q.) fasse appel, dès *1970*, aux « scientifiques de la gestion » pour rationaliser le fonctionnement hospitalier. Cette année-là, on met sur pied le premier projet de mesure et de quantification des soins à partir d'une classification des malades et de leurs besoins. L'hôpital Ste-Justine pour enfants de Montréal est choisi comme établissement pilote. On baptise cette première de projet « Irodom ».

En 1974, le projet de recherche en nursing (P.R.N. 74) systématise les résultats d'Irodom et élabore des catégories de classification des malades applicables à tous les patients et à toutes les unités de soins. On implante ce projet dans tous les centres pédiatriques de Montréal.

Finalement, on améliore encore le système pour qu'il soit applicable partout et pour tous les patients hospitalisés 24 heures et plus, excepté pour les salles d'urgence, les blocs opératoires et obstétricaux. Ça donne le P.R.N. 76 implanté à l'heure actuelle dans 12 centres hospitaliers du Québec et en voie de l'être dans plus de 80 autres établissements.

En quoi consiste donc ce fameux système ? Il s'agit de *minuter* la durée *moyenne* de chaque acte infirmier auprès d'un-e patient-e *moyen-ne*, de déterminer le nombre total de minutes de soins nécessaires aux patients d'une unité et de diviser ensuite ce total par le nombre de minutes-infirmières par quart de travail et on obtient... le minimum d'infirmières nécessaires à la tâche... à condition qu'il ne se produise aucun imprévu pendant le quart de travail et que les infirmières donnent un rendement à 100 % tout le temps. Ce système comporte quatre volets.

1) Évaluation des besoins

Il s'agit d'abord d'évaluer, de façon *quantitative*, les besoins en soins infirmiers de chaque bénéficiaire. Les promoteurs du P.R.N. ont établi une liste de 154 actes-nursing qui correspondent chacun à un certain nombre de points. Chaque point représente cinq minutes de travail.

Exemple : prélèvement sanguin ; 3 fois et moins = 2 points (10mn)
4 à 8 fois = 6 points (30mn)
9 fois et plus = 13 points (65mn)

2) Classification

Une fois l'évaluation terminée et le plan de soins dressé pour chacun des bénéficaires, on range ce dernier dans l'une des six classes prévues à cet effet. Les moins exigeants se retrouvent dans la classe 1 (1 à 25 points) et ainsi de suite jusqu'à la classe 6 qui compte 152 points et plus. Aucune classe n'est prévue, par exemple, pour le malade qui aurait des besoins de l'ordre de 200 points. Dans ce cas, c'est l'infirmière en poste et ses coéquipières qui devront absorber le surplus de tâches.

3) Évaluation du personnel

Le nombre de salarié-es est ensuite établi en fonction du nombre de bénéficiaires et des classes qu'ils occupent. On a prévu des tables bien précises. Dans une unité de soins de 25 lits par exemple, où vous trouverez 17 bénéficiaires de classe 1, 6 bénéficiaires de classe 2 et 2 de classe 3, vous aurez droit à la présence de 6,2 salarié-e-s De ce nombre, il faut soustraire l'infirmière-chef, la préposée et la réceptionniste dont le travail n'est certainement pas d'exécuter des actes de nursing. Il reste donc, dans les *faits*, 3,2 infirmières de chevet pour répondre aux besoins de ces 25 bénéficiaires.

4) Dernière composante du système P.R.N.

Déterminer le nombre de salarié-e-s qui constitueront l'équipe de base et augmenter le personnel de l'équipe volante. Et bien sûr, élargir les listes de disponibilité.

Nota bene : l'évaluation des besoins est faite par les infirmières ; la classification des patients, l'évaluation du personnel requis et la détermination de l'équipe de base sont du ressort du personnel-cadre de la direction des soins en nursing. Toutes les données sont informatisées.

P.R.N. : Pour rentabiliser le nursing ?

Monique Paré est infirmière depuis 17 ans, Thérèse Gagné depuis 13 ans. Elles travaillent toutes deux à Ste-Justine. « Entre la recrudescence des soins d'urgence, des soins intensifs, des périodes d'hospitalisation écourtées et la réduction des effectifs, on doit fonctionner au maximum tout le temps. L'hôpital n'offre plus d'infirmières personnelles.

Les patients doivent faire appel à des agences d'infirmières privées qu'ils doivent payer, et c'est particulièrement dur pour les mourants. On doit demander aux parents de rester continuellement à leur chevet. Nous, on n'a pas le temps... »

Le système de pointage ne tient aucun compte de tous les facteurs inhérents au nursing : admissions d'urgence, transferts des patients d'une unité à l'autre, crises, aggravations, effets secondaires et finalement décès. France Quenneville, qui travaille de nuit à l'Hôtel-Dieu, relate que « c'est la nuit qu'on voit le plus de complications post-opératoires et cardiaques sans compter les complications psychologiques dues à la maladie et à l'hospitalisation. C'est le soir que l'angoisse monte, la peur du noir, la dépression... » Il est très difficile d'obtenir du personnel supplémentaires pour pallier aux imprévus et aux charges addi-

tionnelles, il faut en prouver le besoin, et comme les infirmières-chefs n'ont pas intérêt à dépasser « leurs » budgets, on en entend de bien bonnes. Il s'est trouvé des surveillantes pour répondre que « les mourants n'avaient plus besoin de soins », ou bien « laisse faire, c'est un chronique ».

Les infirmières volantes

Les promoteurs du P.R.N. sont on ne peut plus clairs :

« Une solution radicale (...) pourrait être d'opter pour des équipes de base réduites à zéro, de rassembler tout le personnel infirmier dans une équipe volante. Cela équivaudrait en fait à biffer des conventions collectives les clauses de non-mobilité du personnel de l'équipe de base. Cette solution n'est attrayante (sic) qu'à première vue *car même dans une perspective exclusivement économique, on peut faire mieux avec des équipes de base de taille réduite qu'avec pas d'équipes de base du tout : la productivité du personnel de l'équipe volante est en effet moins grande que celle des membres de l'équipe de base principalement pour des raisons de moins bonne connaissance des lieux, des malades et des techniques spécialisées*[3] ». (souligné par L.V.R.)

D'après les conventions collectives, les équipes volantes et les listes de disponibilité servent à couvrir les postes temporairement dépourvus de leur titulaire (maladies, vacances, congés de maternité). Quand on sait que les équipes volantes constituent 33 % du personnel infirmier à Ste-Justine, on peut deviner qu'une convention collective, ça se détourne... La mobilité du personnel désavantage et les bénéficiaires et les infirmières dans leur ensemble. « Les patients se plaignent du changement constant des infirmières, il faut qu'ils ou elles racontent leur vie à chaque fois. »

Les contacts restent techniques et superficiels : « vous venez juste pour me piquer. » Les infirmières de l'équipe de base doivent orienter les infirmières « volantes » et ces dernières sont constamment envoyées d'une unité à l'autre.

Résultats : « On finit par réagir très mal. Ou bien on devient agressive, ou bien on devient abrutie. Le côté humain de la soignante est absent dans ce système. » Chez les patient-e-s, les effets sont identiques : « ils deviennent agressifs, ne coopèrent pas ou se retirent dans un mutisme complet. » On pourrait remplir **la vie en rose** au complet avec les témoignages des infirmières que nous avons rencontrées. Certains partisans du P.R.N. prétendent, pour avoir observé des travailleurs-euses en usine, que ce système peut réduire de beaucoup la marge des erreurs au travail à cause du niveau de stress constant que vivent les infirmières. Voyez-vous, le stress augmenterait la vigilance ! D'après les infirmières, les erreurs proviennent de la surcharge de travail, des cadences à maintenir et du stress généralisé plutôt que d'un manque de vigilance.

Entre la vocation et la job

Finalement les infirmières se retrouvent coincées entre leur sens des responsabilités, l'intérêt qu'elles portent à leur métier et les conditions de travail imposées qui réduisent ce qu'elles font à une job comme les autres. Et les patrons le savent bien.

« Ils nous forcent à travailler avec nos pieds. C'est grâce à nous qu'il n'y a pas plus de dégâts. Quand ta surcharge de travail, c'est du monde, c'est pas pareil... »

La déshumanisation des soins : $T^{\circ} = \sum_{i=1}^{n} a_i B_i = \sum_{i=1}^{n} s_i a_i + \sum_{i=1}^{n} \varepsilon_i c_i D$

Cette petite équation représente le temps requis pour les soins dans une unité en 24 heures. Les infirmières et les patient-e-s ne sont pourtant pas les seuls à avoir remarqué la déshumanisation des soins. À Ste-Justine par exemple, l'administration a mis sur pied un *Comité d'humanisation des soins*, où siègent psychiatres et travailleuses sociales dont le premier geste a été d'engager une éducatrice spécialisée pour faire jouer les enfants parce que les infirmières ne peuvent plus le faire comme auparavant. Kafka n'a rien inventé...

« On ne veut plus de ce système-là »

Dans les 12 hôpitaux où le P.R.N. est déjà fonctionnel, le boycottage consiste d'une part à refuser de remplir les fiches d'évaluation des besoins et d'autre part à informer le public sur ce système et à expliquer les raisons du boycottage.

On connaît la campagne de dénigrement des luttes syndicales dans les services hospitaliers et la menace qui pèse sur le droit de grève dans le secteur public. Les grands médias ne manquent pas une occasion pour faire mousser le climat de peur et pour crier à la prise d'otages. La lutte des infirmières syndiquées contre le P.R.N. fait converger les intérêts des travailleuses des hôpitaux avec ceux des bénéficiaires des soins et c'est une des raisons pour lesquelles elle revêt une telle importance. De plus, c'est le moment ou jamais de lancer le boycottage parce que le P.R.N. n'est pas encore très implanté. En effet, puisque ce système ne peut fonctionner que si l'on recueille des données informatisées, le refus de coopérer compromet sa mise sur pied. Plus il est implanté depuis longtemps et plus l'administration d'un hôpital dispose de données et peut donc faire fonctionner le P.R.N. sans la coopération du personnel infirmier. Mais il est très important pour celles qui travaillent déjà sous ce système de refuser de collaborer davantage :

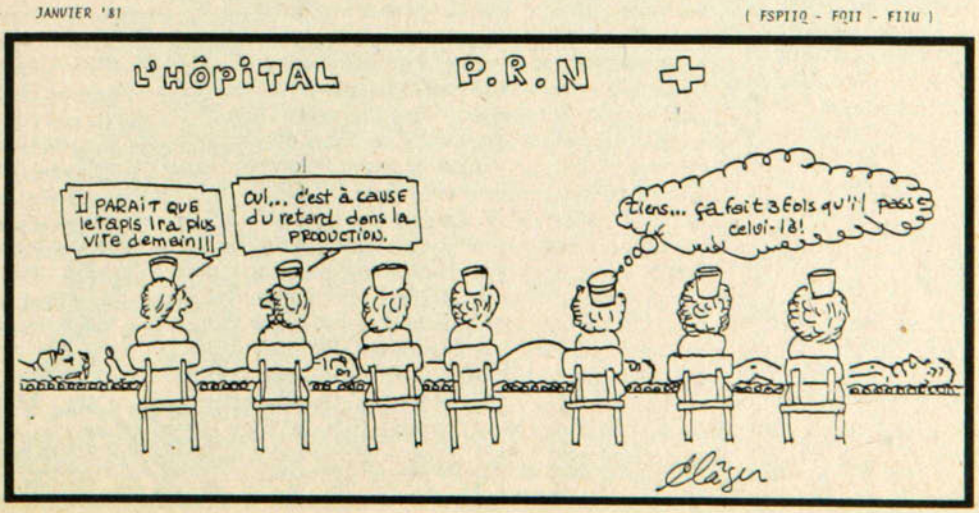
« C'est fini, on n'en veut plus de ce système-là... Il n'y aura pas de fin au boycottage[4]... »

Lise Moisan
avec la collaboration de Claudine Vivier

---

[3] *Idem.*

[4] Pour plus d'informations, vous pouvez appeler la F.Q.I.I. au 842-5255.





La vie en prose

« C'est ainsi qu'un jour de janvier 1976, j'eus envie d'écrire un **vrai** roman. Qui parlerait de la *vraie* vie. Quelques semaines plus tard, je tombai, en faisant des farces, sur la « vie en vers » parce que j'étais tannée d'écrire des poèmes. De la vie en vert, à la vie en rose, à la vie en prose, il n'y avait qu'un pas. J'avais un titre. »

Yolande Villemaire Astéroïde 823.

Il était dit que la première chronique de livre de **la vie en rose** devait parler de **la vie en prose** ; de l'une à l'autre, en effet, il n'y a qu'un p. Outre cette coïncidence sonore qui en fait comme une nécessité, il y a aussi une autre coïncidence, celle-là dans le temps, car c'est Yolande Villemaire qui a écrit la première nouvelle du premier numéro de **la vie en rose** il y a de cela exactement un an, probablement séduite à cette époque à l'idée que d'autres, par d'autres détours et pour des raisons différentes sans doute, aient songé aussi à utiliser cette expression pour nommer leur revue. Ceci pour l'anecdote. Mais il serait tentant d'y voir plus qu'un simple hasard fortuit et de se livrer, à la manière de Yolande Villemaire, au jeu du dépistage des multiples sens qu'un signe, une expression, peut révéler. Et il n'y a pas de doute, le rose occupe une place particulière dans notre imaginaire par les temps qui courent. Il est redevenu très parlant. Je pense entre autres à Be Van der Heide, alias Rosa Pink, et à son événement rose à la galerie Powerhouse. Mais l'espace manque ici pour retracer tous les itinéraires de ce rose.

La vie en prose donc, sur laquelle je me suis garrochée littéralement dès sa sortie en librairie, parce que la lecture que j'avais faite de la nouvelle **Ah ! Que la neige a neigé** avait agi sur moi comme un apéritif, que j'avais été déconcertée par toutes ces Lotte, Solange, Zabelle, Yvelle, Vava et les autres, et toutes ces multiples petites histoires qu'elles se racontaient, et que je m'étais demandé alors ce que tout cela signifiait au-delà de l'anecdote et s'il n'y avait pas autre chose là qu'un simple prétexte pour introduire la jasette dite féminine dans l'écriture. Ce que j'avais d'abord vu, parce que c'est toujours les évidences que l'on voit d'abord. Mais les évidences sont suspectes.

La vie en prose, un livre que j'ai lu avec un très grand plaisir, qui ne m'a pas laissée le quitter avant que la dernière page soit tournée, et qui est resté longtemps ensuite. Un livre ouvert et généreux comme je n'en avais pas lu depuis longtemps, un livre qui n'a pas la langue dans sa poche, qui joue sur tous les registres, des plus quotidiens jusqu'aux sacrés, les mots magiques, ceux qui auraient peut-être des pouvoirs ; un livre qui s'embarque avec lucidité dans la passion des mots, et qui en reconnaît le danger, car « ce qui se pose là comme dilemme effrayant c'est la question des mots et des choses » et qui a priorité sur qui ; où il est dit que « ce ne sont pas les mots qui font la sorcière », mais aussi que « la vie se métaphore d'elle-même » ; où il est dit aussi que « du réel jamais les mots ne sauront rendre compte », mais alors comment rendre compte du réel « lorsque l'on s'acharne à nommer l'innommable, avec ces piètres instruments que sont les mots » ? ; où il est question de ce réel qui est là lorsque se tait la machine à paroles, du son des choses, « de ce quelque chose dans le fond des choses ».

« Le temps passe et rien ne se parle.

Voilà. Mais le temps n'est rien et tout parle. »

Et voilà, réajustez votre dialectique car nous ne sommes plus dans l'univers du noir ou du blanc ici, ni dans celui du rouge ou du blanc, mais bien dans un lieu étrange, tremblant, réverbérant, membrane fragile entre les deux, l'univers du rose, est-il dit. Et ça parle dans ce livre, ça parle avec un humour constant, un humour tendre je dirais, un humour tendre et intelligent, qui crée la distance nécessaire là où le risque de prendre la fiction pour la réalité devient trop grand, là où il est risqué, par exemple, de prendre les « bonnes et braves héroïnes » pour du *vrai* monde. Et où en même temps on leur règle leur sort à celles-là, car dans le *vrai* monde on sait maintenant que le je est multiple, éclaté. Mais le sait-on ? Et c'est pour ça que ça prend un malin plaisir à se nommer, à se dénommer, à jouer à cache-cache avec les noms, si bien qu'on ne sait plus qui est qui, qui écrit, qui est écrit. C'en est fait de la « bonne et brave » unité psychologique des personnages des romans dits réalistes, et bien que certain de nos critiques littéraires en éprouve encore de la nostalgie, de ces romans qui « collent à la réalité » dit-il (coller ? des romans-glues ? Et quelle est la réalité qui « colle » à ces romans ?), il est justement question ici, dans **la vie en prose**, de la réalité, et des mots, et de la réalité des mots, et de la parole du réel. Et avec des points d'interrogation. Tant pis pour ceux qui aiment trop les certitudes avec des points d'ordre.

La vie en prose, Yolande Villemaire, éditions les Herbes rouges, 1980.

Monique Dumont

le ridicule ne tue pas: il publie*

Grâce à l'édition de *La certitude d'être mâle ?*, certains vétérans du ridiculissime *Orgasme au masculin* (« ça fait trop longtemps que vous, les femmes, menez le monde par le bout de la queue des hommes. ») reprennent du galon, tout en embauchant quelques recrues de choix !

Leur but, nous annonce la jaquette, est de « se distinguer (sick) des images (sick) de pouvoir et de violence, qui jusqu'alors, ont trop souvent (sick) servi à définir la masculinité ».

« La presse écrite et les médias télévisés (...) se sont emparés (...) du thème de la condition masculine » parce que « les journalistes n'ont fait que suivre l'actualité ! » ...Vaut mieux lire ça qu'être aveugle ! Qu'advint-il donc, en juin 79, lorsque Roger Lemelin, à *La Presse*, interdit la publication d'un espace publicitaire (déjà payé) reproduisant la déclaration publique de cent femmes en faveur de l'avortement libre et gratuit ? ...La jugeait-il rétro, non actuelle ?

« Après dix ans de féminisme actif à grande échelle et de luttes de la part des homosexuels, il était temps que les hétérosexuels se décident à prendre la parole », comme si, depuis quelques milliers d'années à peine il est vrai, ils ne l'avaient pas toujours contrôlée, cette parole.

« Le seul fait de se réunir entre hommes pour échanger sur la condition masculine constitue déjà un changement important dans les rapports entre les hommes. » Quelles tavernes oubliées ! Quelles assemblées législatives !

Les textes sont à ce point parcourus par l'obsession du système érection-pénétration qu'on lit « l'émergence d'une culture homosexuelle » qui « agit en profondeur sur les mentalités hétérosexuelles »...

« Les femmes ont peu d'humour... »

« Jamais (l'homme) ne pourra rejoindre la passivité et l'abandon du féminin, sauf dans la mort. » Et jamais le kangourou ne sera aussi niais que le niais qui a écrit cette phrase, sauf dans la mort itou, of course...

« Certes la pornographie nous permet d'apprendre de nouvelles techniques amoureuses ou encore de développer une sensualité. C'est une façon de colorer notre vie sexuelle ou d'agrémenter une certaine routine... »

Un vieux scout dont les nerfs craquent, et qui réclame un « Je t'aime durable » (sick), demande affolé : « Où est l'aliénation d'appartenir à quelqu'un ? »

Mais les cris du coeur les plus pathétiques sont ceux qui modulent : ce n'est pas les femmes que nous méprisons, c'est essentiellement nous-mêmes, en fait c'est la femme en nous !... ou encore : l'homme qui viole révèle son incapacité à s'exprimer !



Ce livre (un recueil de textes sans grande cohérence entre eux, et que le titre ne chapeaute pas une seconde) me semble, à l'exception peut-être d'« Hétérosexualité-homosexualité » (signé Jean Gagnon), vouloir doubler la parole féministe et la faire oublier, si possible... **

Bernard Tanguay

* *La certitude d'être mâle ?*, Jean Basile éditeur.

** Cette critique avait d'abord été rédigée pour la chronique de livres du *Temps Fou* (février 81) qui ne l'a pas retenue.

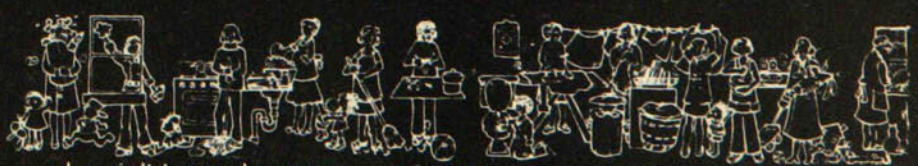


« Je suis lesbienne par choix social.
Je suis lesbienne par goût de liberté de crier ma splendeur, de m'épanouir en paix avec moi-même. »

Lettre d'amoure de femmes de Reina Ha-Milton

Illustrations de Marie-Hélène Robert

204 pages. Prix en librairie : 10 $ l'ex.
En commandant 3 exemplaires et plus aux éditions : 8 $ l'ex.



les éditions du remue-ménage

Casier postal 607 succursale C Montréal

SANTÉ

Accoucher, se faire accoucher ou se faire avoir ?



L'Association pour la santé publique du Québec parraine en ce moment des colloques régionaux, subventionnés par le ministère des Affaires sociales, sous le thème : « Accoucher ou se faire accoucher : l'humanisation des soins en périnatalité ». En période pré-électorale, quoi de plus sûr que la maternité ?

En effet, peu d'enjeux interpellent à la fois les groupes féministes et les groupes tenants de l'ordre patriarcal, qu'il s'agisse de nationalistes apeurés par la chute des naissances ou d'économistes pour qui les femmes non-reproductives sont des voleuses de jobs sur un marché du travail déjà surpeuplé. Tout le monde s'intéresse à la maternité.

Par une fin de semaine glaciale de décembre, je me rends à Sherbrooke pour assister à un de ces colloques. J'ai laissé mon enfant de 16 mois à la maison ; plusieurs parents du coin ont utilisé la garderie sur place. La soirée d'ouverture me révèle une audience largement féminine, parsemée d'un nombre inhabituel de ventres gonflés, de chemises ouvertes pour l'allaitement, de nourrissons d'âge varié, de roucoulements attendris et de couples se tenant par la main (avec ou sans bédaine et/ou bébé au sein) ainsi que quelques rares représentants de l'establishment médical.

Une meilleure surveillance de la femme enceinte, une série de mesures préventives, et depuis quelques années, une technologie de plus en plus développée tels l'échographie (exploration d'un organe par des ultrasons), l'amniocenthèse (ponction de l'utérus permettant de faire des études du liquide amniotique), le monitoring foetal, etc., ont couronné de succès les efforts du corps médical.

Bref, si l'application de la technologie manquait un peu de chaleur humaine, le jeu en valait la chandelle. Maintenant, les médecins sont probablement prêts à faire quelques concessions.

La Corporation fait peu de cas de deux facteurs, qui n'ont rien à voir avec leurs gadgets, mais qui selon moi expliquent le déclin de la mortalité maternelle et périnatale : premièrement, les réformes de la loi et la mise en place de services de contraception et d'avortement et, deuxièmement, la création d'un système universel d'assurance-maladie.

En 1969, la loi fédérale sur le contrôle des naissances a été libéralisée. Un an plus tard, l'État de New York a commencé à autoriser les avortements presque sur demande. Les Québécoises dont la santé était menacée par une grossesse ont pu l'éviter plus efficacement.

Le colloque débute par la projection d'un diaporama provoquant où une femme raconte à son amie enceinte comment elle a vécu sa grossesse et son accouchement entre les mains du système médical. D'après moi, ce diaporama est excellent. Critique, audacieux, à peine caricatural, la crudité de ses images nous ramène à la pornographie : il démontre clairement que la manière dont l'obstétrique moderne « traite » les femmes est en fait une agression vicieuse à leur sexe.

Mon atelier est plutôt serein puisque les représentants du système médical (obstétriciens et administrateurs) y brillent par leur absence. Le fait de ne pas avoir à nous confronter avec eux nous permet donc d'éprouver un fort sentiment de solidarité, de laisser libre cours à nos espoirs de changement. Mais toutes ces discussions excitantes sur la joie de donner la vie, la perspective d'un lit douillet, d'une chambre spécialement conçue, avec Florence Nightingale elle-même comme sage-femme... déclenchent aussi en moi l'envie d'avoir un autre bébé.

Le froid hivernal me ramène à la réalité : mon enfant se réveille encore la nuit, il n'y a aucune garderie dans mon entourage, je viens à peine de renouer avec la routine du travail et comme j'ai eu une césarienne, je ne suis pas candidate rêvée pour les merveilles de l'accouchement naturel. Je me suis laissée enjôler...

Le lendemain, des résolutions sont élaborées en atelier, puis votées en plénière. Bien que nous ayons peu de temps pour en débattre, les positions se tranchent assez clairement surtout lorsqu'il est question des sages-femmes et de l'accouchement à la maison. La majorité de l'assistance est en faveur de changements, modérés ou radicaux. Les résolutions se succèdent les unes aux autres et tout le monde retourne chez soi, plutôt satisfait/e, avec l'impression d'avoir accompli quelque chose.

Mais c'est toujours le corps médical qui contrôle les services obstétriques. Si le colloque m'avait permis d'en douter, un document que j'ai reçu par la poste plusieurs semaines plus tard s'est chargé de me le rappeler. **Mieux accoucher, mieux naître**, produit par la Corporation des médecins du Québec, est une excellente opération de relations publiques conçue pour une large diffusion dans les cabinets de médecins. C'est aussi une attaque et une menace tant pour les femmes que pour les professionnels/les qui remettent en question le statu quo en matière d'obstétrique. Fait intéressant, la brochure ne fait aucune allusion aux colloques.

La principale assertion de **Mieux accoucher, mieux naître** est qu'on doit à la science médicale le déclin des taux de mortalité maternelle et périnatale.

Ainsi d'ailleurs que les femmes qui ont choisi de ne pas porter un enfant et qui auraient peut-être négligé leur santé lors d'une grossesse non-désirée. Les décès liés aux avortements n'étaient pas rares. Comme tous les autres décès associés à la grossesse, ils étaient autrefois inclus dans les taux de mortalité maternelle.

La mise sur pied d'un régime universel d'assurance-santé en 1970 a permis à toutes les femmes de bénéficier des services sanitaires dès le début de leur grossesse. Les problèmes de santé ont pu être dépistés et traités de façon précoce et leurs effets dévastateurs ont pu être enrayés sans interventions à grand déploiement.

La Corporation laisse entendre que les critiques faites à l'obstétrique sont essentiellement d'ordre psychologique et non physique.

> *Certes, l'expérience d'une grossesse et d'une naissance peut être pour la mère et le couple une réalisation des plus enrichissantes sur le plan humain. Elle le sera cependant d'autant plus que la mère et l'enfant en sortiront en bonne santé.*

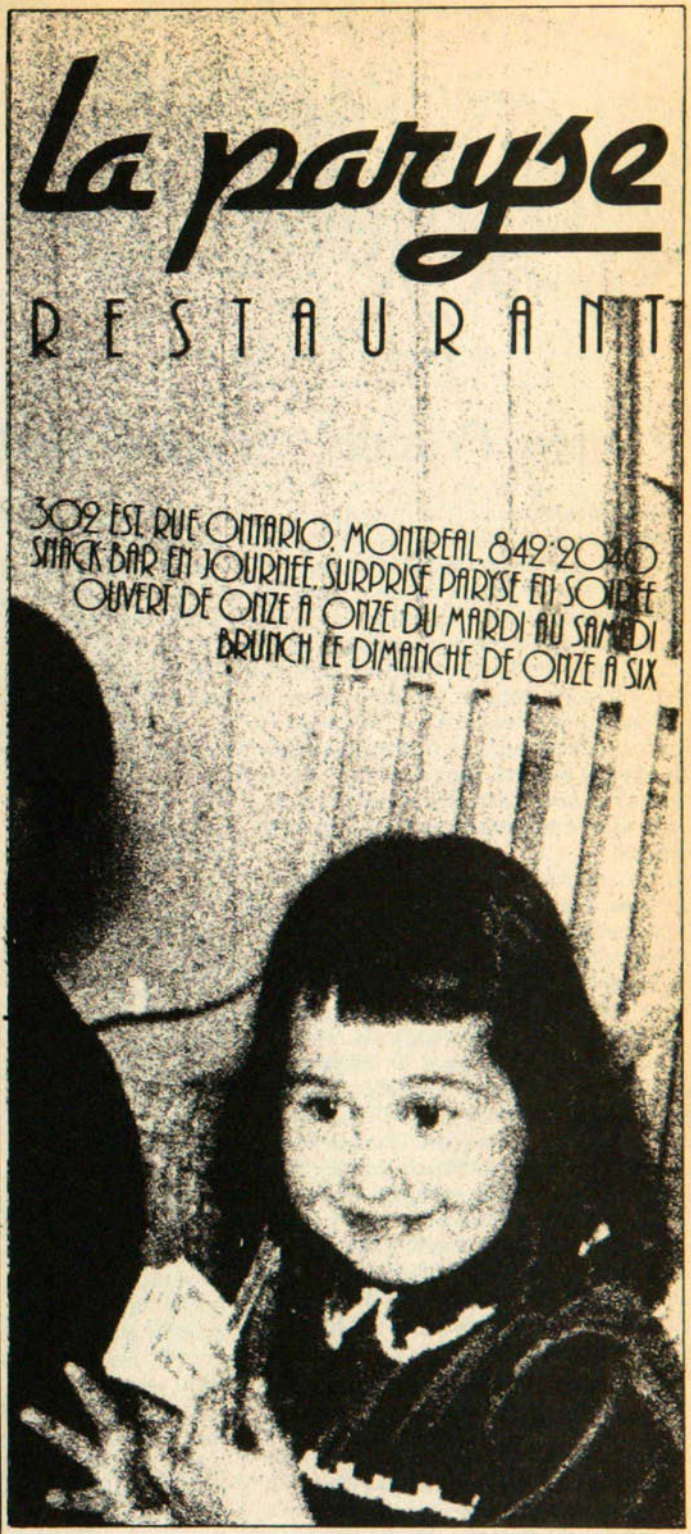
Mais l'histoire de l'obstétrique regorge d'exemples où l'intervention médicale a été plus dangereuse que son absence. La fièvre puerpérale en est un exemple classique (l'hôpital est encore un lieu privilégié pour attraper une infection) mais on pourrait allonger la liste : l'utilisation de forceps moyens ou hauts, l'usage de médicaments durant la grossesse (la thalidomide, le DES [1]) et une forte sédation pendant le travail. Comment s'étonner alors que les femmes se méfient de cette technologie dont les médecins sont si fiers ! Pour la plupart des participants/tes du colloque, le temps est venu de recourir aux sages-femmes. La Corporation n'en est pas certaine. Elle incite les médecins à *collaborer activement à la formation et à la préparation du personnel appelé à assurer une présence durant le travail et l'accouchement. Par contre, elle avertit le gouvernement d'agir avec prudence afin d'éviter le morcellement des soins obstétricaux par un excès de professionalisation.*

De nos jours, la femme voit un médecin de famille ou un gynécologue pour le contrôle des naissances ; celui-ci pourra ou ne pourra pas lui donner de l'information sur la préparation à la grossesse. Ce même médecin ou un autre confirme sa grossesse mais pourra ou non lui offrir des soins prénataux, et il y a autant de chance qu'il ne soit pas à son accouchement, qu'il y soit. La femme voit une infirmière pour les cours prénataux, une autre peut-être à la clinique d'obstétrique, plusieurs autres pendant son travail et son accouchement, et deux autres équipes encore à la maternité et à la pouponnière. Une fois chez elle, elle recevra la visite d'une infirmière du DSC (département de santé communautaire) ou du CLSC : selon le cas, celle-ci travaillera ou non à la clinique d'immunisation. Et n'oublions pas le pédiatre !

S'il y avait des sages-femmes responsables à la fois des services normaux liés à la sexualité, à la reproduction et aux soins normaux du bébé, cela nous permettrait de nous éloigner de cette super-spécialisation. Même si une sage-femme ne pouvait remplacer à elle seule tout le personnel énuméré, un goupe de sages-femmes travaillant en collaboration le pourrait certainement. Il est vrai que ces colloques permettent aux groupes qui désirent des changements en matière de services périnataux de rencontrer plus facilement les femmes qui se posent des questions similaires. Mais il faudra plus que des respirations profondes et des exercices de relaxation pour surmonter les difficultés du travail qui nous attend.

Donna Cherniak

[1] DES : médicament prescrit pour éviter les fausses couches ou comme pilule du lendemain.



glissez-vous entre nos pages

disques



Hagen, Prucnal, Séguin/Bersianik

Nina Hagen band
Columbia 12 X P 303

Je suis victime du préjugé qui veut que l'anglais soit la langue du rock'n roll. Je m'imagine mal du rock japonais ou russe. Je ne connais pas de bon rock'n roll suisse ou norvégien et je boycotte systématiquement le rock français. Heureusement, la curiosité m'a poussée à sortir de mes ornières. Une chanteuse allemande, punk. Un disque de promotion contenant quatre succès et se vendant bon marché. Je me suis laissée tenter et j'ai découvert Nina Hagen.

Née en Allemagne de l'Est de parents artistes, elle y vit jusqu'à l'âge de 19 ans. Puis son beau-père, Wolf Bierman, auteur-compositeur engagé, est expulsé à l'ouest et la famille le suit. À Londres, elle joue avec différents groupes de musiciens punk-rock, dont un groupe de femmes, *The Slits* (Les Fentes). À Hambourg, Berlin-Ouest, Amsterdam, elle se vautre dans les plaisirs interdits à l'est. Six ans plus tard, elle est connue en Europe et très populaire en France. Mais sa popularité ne touche que certains milieux, ceux qui la comprennent et l'aiment et ceux qui la considèrent comme un phénomène si unique qu'il mérite de l'intérêt. Les autres sont scandalisés, apeurés ou simplement déconcertés... « Dissidente de tous les systèmes » dit-on d'elle.

Sa musique : une synthèse de reggae, de rock, de punk. Sa voix, véritable tempête, utilise tous les registres de la voix humaine. Nina Hagen passe du chant tyrolien au cri de révolte, entame un chant d'opéra, invente des sons difficiles à reproduire pour qui ne parle pas allemand. Les arrangements sont électriques, électroniques, mais tout y est : piano, guitare, synthétiseur. L'effet de ces arrangements est, malgré tout, d'une sobriété étonnante.

Nina Hagen, sa musique, sa voix, ce que l'on perçoit de sa personnalité : c'est tellement différent de ce que l'on connaît que la première fois, on se surprend à être choquée. Si on écoute à nouveau, le choc cède la place à la surprise puis à l'intérêt. Vient une émotion et on commence à saisir la beauté de cette musique.

La musique est un moyen d'expression. Les jeunesses punk, rasta, new-wave et autres s'expriment mais tant qu'on y verra violence et révolte gratuites, décadence, bruits énervants, on pourra avoir la conscience tranquille de ne pas s'y intéresser. Mais quand la musique devient un art et que sa beauté se définit à travers la violence et la révolte, c'est tout simplement angoissant. On ne peut plus l'ignorer.

***

Anna Prucnal
RCA PL 37345
RCA 37288

D'une manière toute autre, Anna Prucnal est aussi une dissidente. Polonaise d'origine, elle chante surtout en français des chansons de la résistance, du Brecht, du Villon, du Pasolini, et entre autre, une très belle chanson russe, « Souliko », qui était, ironiquement, la préférée de Joseph Staline. Elle chante aussi avec un accent touchant la nostalgie de ses « Vingt ans ». Avant d'être populaire, elle chantait de l'opéra. Et elle utilise toujours sa voix de mezzo-soprano tout en se moquant gentiment du « grand art ». Par exemple, elle se râcle la gorge avant de changer de tonalité et prend son public à témoin dans les moments dramatiques. L'accompagnement musical est fort simple. Un piano parfois discret, parfois tapageur, soutient habilement les textes.

Les disques d'Anna Prucnal ne sont pas renversants du point de vue musical. Mais pour peu qu'on se sente concernée par son choix de textes, ils suscitent une qualité d'émotion rare.

***



Richard Séguin
Trace et contraste
paroles de Louky Bersianik
Acapella Beaubec AC117

Le Devoir, publiait quelques mois avant la sortie du disque de Richard Séguin, une entrevue avec lui et Louky Bersianik[1]. Louky Bersianik, romancière, poète féministe, se fait la parolière d'un jeune musicien-chanteur. J'ai trouvé l'idée séduisante. Heureusement, nous étions prévenues : « Ceux qui s'attendent à ce que ce disque apporte des solutions à la crise qui divise les hommes et les femmes seront peut-être déçus[2] ». Je ne m'attendais pas à tant, et pour cause.

Le thème général est l'émotion amoureuse. Il est question d'amour fou, éthéré. Dans cette veine, on trouve des textes intéressants comme **Chanson pour durer toujours**, ou **Le bout du fil**. Deux autres textes dénoncent plus explicitement le sexisme. **Oh Mayou** : *J'te vois marcher dans la ville/ en l'année deux mille.../ ni potiche ni boniche/ mais géante et exigeante...* — et **Tit-Homme** : *Mais il n'y aura plus personne/ Tit-Homme/ sous ton chapeau/ si tu deviens macho...* On vient de mettre le doigt sur la plaie, mais ce n'est pas très compromettant pour un adulte de rejeter dans l'avenir, en l'occurrence sur ses enfants, ses espoirs d'un monde meilleur.

De plus, ces textes perdent le peu d'impact qu'ils ont une fois mis en musique et chantés. Mis à part le fait qu'on discerne mal les paroles parce que Séguin les mâche, on a l'impression qu'il s'agit tout le temps de la même mélodie. Et c'est désagréable lorsqu'on trouve au départ cette mélodie ennuyante.

Celles qui aiment Richard Séguin ne seront sans doute pas déçues. Les autres, qui n'ont jamais été touchées par sa musique, ne le seront guère davantage, même avec les textes de Bersianik. Et d'un point de vue féministe, ceux-ci laissent songeuse...

Mais Louky Bersianik le précisait elle-même dans l'entrevue du *Devoir* : elle n'a fait que mettre en mots ce que Richard Séguin ressentait et voulait exprimer. Quand donc le maternage prendra-t-il fin ?

Marie-Louise Doré

---

[1] *Le Devoir*, cahier Culture & Société, 13 déc. 1980.

[2] *Idem.*

N.B. Pour qui s'intéresse à la polémique, rappelons que dans le courrier des lecteurs du *Devoir*, 3 janvier 1981, L. Bersianik répond à N. Petrowski et lui reproche quelques erreurs d'interprétation.



THÉÂTRE

C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles, de Marie Laberge

Mise en scène par Lorraine Pintal ; musique originale de Pierre Moreau, scénographie de Pierre Labonté, assisté de Jean Paquette, costumes de Michel-André Thibault, assisté de Claude Roberge ; assistance à la mise en scène et direction de production, Pierre Saint-Amand ; avec Christiane Raymond, Michel Daigle, Monique Spaziani, Luce Guilbeault et la voix de Louise Saint-Pierre ; une production de l'Atelier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, jouée en janvier 81 à la Salle Fred Barry.

Marie Laberge, comédienne, metteure en scène et auteure de trente ans, vit à Québec. Elle a déjà signé six textes dramatiques où la condition des femmes est mise en lumière de façon intelligente, claire et sensible. J'ai eu le plaisir de voir *Profession, je l'aime*, joué à Montréal en 1979 ; *Ils étaient venus pour*, présenté en lecture publique en 1980 par le Centre d'essai des auteurs dramatiques ; *Avec l'hiver qui s'en vient*, joué par la Commune à Marie de Québec, l'automne dernier.

Sa dernière création, dont le titre indique à la fois le lieu et le temps de l'action, jaillit d'un désir de présenter des personnages de femmes qui rejettent *l'règne du temps égrené entre la misère pis nos marées, pis les lavages, pis les silences pis les chapelets.*

Avant la guerre, c'est la crise économique : tout le monde est pauvre, sauf les riches, bien entendu. La peur du lendemain, partout présente, est utilisée à plein par le pouvoir.

Les femmes qui doivent gagner leur vie font les tâches les plus *ménagères* et ont les plus bas revenus : Rosalie, pour ses quelque 72 heures de travail par semaine comme servante, gagne $ 12,00 par mois...

Sur cet arrière-fond, le personnage de Marianna se détache peu à peu jusqu'à sa révolte finale. Au début, c'est la ménagère accomplie. Quand Honoré, l'homme engagé des riches voisins, visiblement amoureux, la complimente sur ses *talents naturels*, elle réplique :

— On a pas ça écrit dans l'sang, vous savez, ça s'apprend, pis des fois, c'est long. (...) Y a pas grand chose qu'on sait faire de même sur l'allant d'la naissance : chanter p'tête, pis rire... Marianna, jeune veuve, n'a pour seuls biens que la maison qu'elle habite et ses deux mains pour travailler. Pour gagner sa vie elle lave le linge sale des familles aisées. Toute seule, elle tient la buanderie locale.

Travailleuse autonome, sans mari, sans enfants, elle se sent libre et veut le rester : *Chus ben contente de pouvoir choisir de ma vie asteure. (...) J'vas m'fier sus c'que j'connais.* L'amour d'Honoré a beau être sincère, touchant même, elle a déjà connu ça le *devoir conjugal*, le boss permanent, sans salaire...

Elle prend le temps de lire, de s'intéresser à tout. La politique?

— *P'tête ben qu'ça s'rait plusse sus l'bon sens si on s'en mêlait* (nous autres, les femmes, si on avait le droit de vote au provincial par exemple)...

Elle désire agrandir son champ de vision sur le monde et achète un appareil de radio. C'est un événement, elle est la première du village à le faire ! Entre le poële, la table, la fenêtre sur le fleuve et la corde à linge, Marianna se sent de plus en plus à l'étroit : — *J'ai ben une envie qui démord pas d'm'en aller d'icitte.* Ailleurs, comment ça s'passe ? Rosalie la met en garde : *C'est dangereux...*

Prend rien qu'Montréal, paraîtrait qu'y a d'la traite des blanches. Mais là, sont-elles plus en sécurité quand un patron peut violer sa jeune servante et faire courir le bruit qu'elle s'est enfuie avec un homme en apportant de l'argent en plus ? La pauvre Rosalie, meurtrie dans son corps et surtout dans son âme, se réfugie chez Marianna. Celle-ci la soigne, la réconforte et décide que puisque ce milieu fermé, mesquin, figé, les exploite sans les protéger pour autant, aussi bien aller voir ailleurs. Est-ce que c'est possible de **vivre** autrement, de ne plus se contenter de subir cette vie qu'on n'a qu'une fois et qui ne revient pas ?

Honoré voudrait bien faire quelque chose pour aider les deux jeunes femmes, pour les retenir. Il ne comprend pas que Marianna cherche autre chose.

Quand elle lui lit le passage de Maria Chapdelaine :

— *Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés (...) pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs coeurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devrons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer*, Honoré, ému, dit : — *C'est beau, han !*

Elle le regarde, surprise :

— *Vous trouvez ?* Puis, elle éclate, la sage, la raisonnable Marianna :

— *Pas moé ! Chus tannée du passé, Honoré, chus tannée de t'nir le flambeau pis de trimer pour des croyances que j'ai pas : j'pense que queque chose meurt, moé, j'pense que nous aut' les femmes, on meurt dans l'silence pis l'ordinaire. (...) P'tête ben que c'est pareil ailleurs... mais au moins je l'saurai parce que je l'aurai vu.*

Elles partiront, défiant la peur qui colle à la peau, la grisaille, *l'ennuyance.*

— *On a eu d'l'endurance à date pour la misère pis les avés, on n'aura ben pour s'patenter d'quoi sans s'fére pilasser.*

Pis j'ai espérance que ça prendra pas trois cents ans.

Seule une femme pouvait ainsi remettre en question le puissant mythe que la littérature masculine nous sert depuis toujours à toutes les sauces. Ouf, ça fait du bien ! Merci Marianna, merci Marie Laberge. C'est un spectacle à voir aussi pour toutes les qualités de la représentation, dont je n'ai pas parlé et que je vous laisse le plaisir de découvrir.

Louise Nantel

CINÉMA



CINÉ-CRI

Pour inaugurer cette chronique de cinéma, un brin de décorum s'impose. Annonçons les couleurs : l'auteure adore aller aux vues, qu'elles soient d'art et d'essai, commerciales, nouvelle vague, documentaires, intimistes, d'animation, hollywoodiennes, artisanales. Elle écume les pages « Culture et Société » ou « Arts et... », toujours à l'affût du dernier Truc de Machin qui a fait l'Inoubliable Chose. Elle s'est épouvantée et attendrie devant **The Elephant Man**, s'est mouchée pour les **Ordinary People**, a ri jaune au **Plus beau jour de ma vie**, de Diane Létourneau, dont on annonce la sortie pour ce printemps. (À ne pas rater, ainsi que **Histoire de femmes** de Sophie Bissonnette, Joyce Rock et Martin Duckworth.)

La diffusion de notre cinéma national est un sujet délicat, qui lui tient à coeur et fait monter son timbre vocal de 1 ou 2 degrés. Entre autres, elle s'étonne et s'inquiète du plaisir que prennent certains milieux et médias à constater que ledit cinéma ne va pas bien, selon certains critères plus que douteux. Après tout, cela ne serait qu'une industrie de plus qui accuse un déficit, il n'y a pas là de quoi se réjouir ou ricaner. C'est peut-être une réminiscence du temps héroïque où elle était guide, mais elle préférerait que les gens que ça intéresse vraiment se penchent sur le problème et essaient de trouver ensemble des solutions. Elle suggère timidement que la presse écrite et électronique, encombrée par une actualité cinématographique prestigieuse et étrangère, n'est pas sans rapport avec la désaffection du public québécois pour les productions locales.

Mais des chiffres et données révélateurs, publiés par *La Presse* (samedi 3 janvier 1981), lui apprennent que les critiques officiels contredisent la réalité des salles obscures : en 1980, les films québécois ont remporté des succès d'opinion, et même financiers, toutes proportions gardées.

Elle questionne donc la crédibilité d'un tel esprit de « critique » qui porte des jugements de valeur sur la qualité d'un film, sans jamais relativiser ni s'impliquer personnellement. Le « je » dans une sentence lapidaire lui semblerait souhaitable plutôt que l'entreprise de démolition en règle, qui donne au public soutenant l'opinion contraire l'impression qu'il est bien bête. Elle connaît la force de persuasion de la chose écrite (c'est pas pour rien qu'elle écrit elle-même).

Mais elle trouve qu'il faut y aller avec des nuances quand il s'agit de « créativité » (excusez le presque cliché), sinon on risque de se retrouver dans la position du monsieur qui, en dénigrant un spectacle, terminait sur cette envolée :

« Le public a aimé ça, et il est bien le seul ! » Si le ridicule ne tue pas, du moins a-t-il fait tomber dans l'oubli l'auteur de cette bourde.

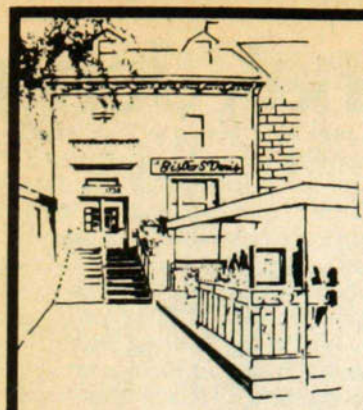
Cinéphiles de tous les goûts, à bientôt.

Chantal Sauriol

A surveiller :

* **A vos risques et périls** de Jean Gagné et Serge Gagné
* **Vacances royales** de Gabriel Auer (France)
* **Chaperons rouges** de Helen Doyle et Hélène Bourgault
* **Strass Cafe** de Léa Pool
* **Les grands enfants** de Paul Tana
* **Corridors** de Robert Favreau et Guy Dufaux
* **Pris au piège** de Robert Favreau et Guy Dufaux
* **Une classe sans école** des Productions du lundi matin

À VOS RISQUES ET PÉRILS au cinéma PARALLÈLE, 3682 rue St-Laurent, le 1er mars à 15h00.
UNE HISTOIRE DE FEMMES au TRITORIUM du cegep du Vieux-Montréal, 255 Ontario est, les 22, 23, 25 mars et les 3, 4, 5, 6, 7, 8, avril à 19h30 et 21h30.
GENÈSE D'UN REPAS au TRITORIUM, les 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 avril, à 21h30.
PRIS AU PIÈGE au cinéma PARALLÈLE, les 4, 5, 6 mai, à 21h30.
FOUS À DÉLIER au cinéma PARALLÈLE, les 12 et 16 mai à 20h00.



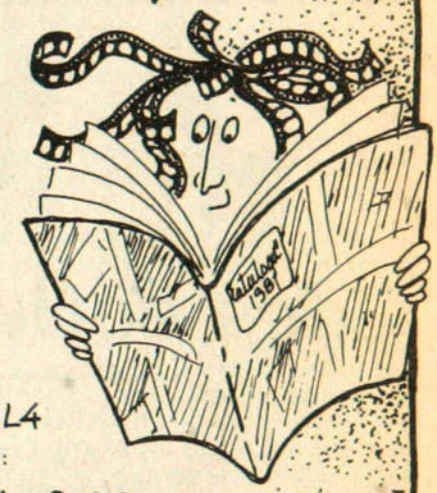
LE BISTRO
ST. DENIS
BAR · RESTAURANT

vos hôtes:
JEAN-PIERRE
JEAN-VICTOR

1738 rue St.Denis, Montréal, Qué. H2X 3K4
tél. (514) 842-3717

La fin du monde

L'édition 1981
du Catalogue de films
distribués par Les
films du Crépuscule



Pour
l'obtenir...
écrire à:
Les Films du
Crépuscule
4503 St-Denis
suite 1
Montréal H2J 2L4
ou téléphoner à:
(514) 849-2477

Les
Productions Prisma présentent

un film de
Diane Létourneau

Le plus beau jour
de ma vie...

au **TRITORIUM**, 255 Ontario est,
les 1 - 2 - 3 - 4 - 6 - 7 - 15 - 16 - 17 **MARS**
à 19h30 et 21h30

distribué par: **CINÉMA LIBRE**, 4872 rue Papineau, 526-0473

French, d'Eaubonne, Cardinal, Jong:



des écrivaines qu'on s'arrache

On assiste à Montréal, depuis peu, à un véritable défilé d'écrivaines féministes venues, pour la plupart, de France et d'Amérique, pour promouvoir leurs livres ou simplement leurs idées. Et, à chaque fois, c'est un peu la fête. On les entoure, on les promène, on leur réserve le Ritz-Carlton, les meilleurs auditoriums, les premières pages des sections Arts et Culture et quantité d'émissions à la radio et à la télévision. Le succès a rattrapé ces romancières ou théoriciennes pour qui les lectrices (et les lecteurs) se comptent maintenant par milliers. Il n'est plus possible de les ignorer : elles sont maintenant devenues « quelqu'un ».

LA VIE EN ROSE a rencontré quatre de ces écrivaines qui, malgré leurs différences, sont à la culture des femmes ce que sont les toasts au matin : Marilyn French, Françoise d'Eaubonne, Marie Cardinal et Erica Jong.

Marilyn French : Les femmes et les enfants d'abord

Il y a de ces livres qui nous marquent, nous bouleversent, qui changent nos vies parce qu'ils disent mieux que nul autre, et mieux que nous-mêmes, qui nous sommes. Le premier roman de Marilyn French, *Toilettes pour femmes* (malgré son titre ridicule et une mauvaise traduction) est de cette trempe. Si on hésite à le qualifier de « chef-d'oeuvre », c'est que, jusqu'à très récemment, le sujet de ce livre tenait du tabou, de l'illégitime, de l'inintéressant. French parle de la vie des femmes dans ce qu'elle a d'ennuyeux, d'épuisant, de servile et, par moment, d'intéressant et de créateur. Ni plus ni moins qu'une mise en scène épique de ce que Françoise d'Eaubonne appelle « le malheur d'être femme ».

J'ai adoré ce livre. Depuis que je l'ai lu, j'ose en parler comme le meilleur roman de la décennie, peut-être même du siècle, et certainement le meilleur roman féministe publié à date. Quoiqu'il en soit, ce livre est un véritable phénomène : il a été traduit en 15 langues et s'est vendu à 50 millions d'exemplaires depuis 76. Marilyn French était bien partie pour me séduire.

Elle entre et donne immédiatement une impression de force et de dignité. Grande, bien bâtie, les yeux tristes et un port de reine. Une femme qui n'a pas dû faire beaucoup de folies dans sa vie, une universitaire jusqu'au bout des ongles. Pourtant, on sent chez elle une colère à peine contenue qui contraste avec tant de bienséance.

Marilyn French a effectivement confondu, choqué même, bien du monde lors de son passage à Montréal. Les journalistes ont pu la juger froide, beaucoup de féministes venues entendre sa conférence se sont tortillées sur leur chaise en écoutant les bons mots de la fin : « La maison du monde est sale... Sortons et, armées de tous les moyens que nous avons, allons faire le ménage dans la maison du monde ». La métaphore n'aurait pu être plus mal choisie.

Je ne m'offusque pas outre mesure parce qu'il est clair que ses propos visent essentiellement une réutilisation et une revalorisation du « women's work ». La confusion découle peut-être du fait qu'elle véhicule son discours politique dans un langage très littéraire (tout compte fait, je préfère ça à des entretiens sur les affres de l'écriture). Mais elle tient aussi au fait qu'une présentation relativement rigoureuse sur la « schizophrénie morale » de cette société où les hommes sont identifiés au pouvoir et les femmes à la vertu, elle en arrive à une constatation beaucoup plus vague. Selon French, « nous devons entrer dans ce monde masculin — hideusement hiérarchique, compétitif, ritualiste,

répressif et souvent absurde — avec l'intention de le changer, de le forcer à réapprendre à être humain. Nous devons affirmer sans honte *nos* valeurs que le monde masculin méprise en niant le fait qu'il ne pourrait pas vivre sans elle. »

Le message est un peu messianique mais ce n'est pas la première fois qu'on l'entend. Si Marilyn French a dérangé, c'est parce qu'on la sent trop. On sent son engouement pour les enfants. On sent son âme de mère nourricière. Du haut de ses 51 ans et de sa vie bien menée — études sérieuses, mariage, deux enfants, enseignement, divorce après 17 ans de vie commune — on la sent qui en veut « à mort » à une société mâle qui ne l'a pas reconnue, pas soutenue, qui a boudé sa puissance et son amour. Pourtant, personne ne semble avoir remarqué qu'elle dit de façon individualiste et littéraire ce que Françoise d'Eaubonne exprime de façon plus savante et plus militante.

Françoise d'Eaubonne : la femme aux ultimatums

J'avoue que le contraste entre la Française et l'Américaine est si frappant qu'il est difficile de les rapprocher. D'Eaubonne est une petite femme ronde et tassée. Elle porte un pantalon, un pull, une perruque qu'elle rajuste aussi simplement qu'une paire de lunettes, des bagues à chaque doigt et un air paysan. Elle est descendue de l'avion habillée en Esquimaude, paraît-il. Une personne éminemment joviale, décontractée, engageante. On se demande où est la grand'sec, l'esprit cynique qui intitule ses livres *Y a-t-il encore des hommes ?*, ou encore *Le féminisme ou la mort*. Déjà en 1953, elle écrivait : « Les femmes devraient brûler leurs taudis au lieu de passer leur temps à les ranger stupidement [1]. »

Vieille combattante et théoricienne féministe, Françoise d'Eaubonne n'a pas vécu la vie rangée de Marilyn French mais elle parvient au même constat fondamental : « les femmes sont à la base même des valeurs les plus immédiates de la Vie » . Pour elle, les femmes se rangent du côté du principe du plaisir, ce qui comporte la beauté, l'Éros, la promesse de bonheur, alors que les hommes sont voués au principe de rendement. Aux femmes, donc, de créer une « mutation dans l'histoire » qui s'impose comme « l'exigence numéro un du monde moderne ».

Fini le temps des révolutions, ça n'a rien donné. Pour d'Eaubonne, les chambardements de régimes ne changent pas grand-chose au problème premier : le phallocratisme, ce règne de la suprématie mâle, né il y a 5000 ans alors que les hommes s'appropriaient tout ce qui était du domaine des femmes — les fruits de la terre et les fruits de leur ventre. Depuis, ce monde masculin s'est avéré agressif, exploitateur, destructif. Pis encore : nous risquons toutes et tous d'en crever. Voilà comment le « combat féministe et le combat écologique » sont imbriqués l'un dans l'autre.

Mais d'où viennent toutes ces qualités féminines ? Au fait, de répondre d'Eaubonne, que « toute femme a intériorisé les jugements que les mâles ont porté sur elle à travers les siècles ». Accusée devant les hommes, elle a besoin de se justifier. « C'est ce qui lui fait chercher si passionément la beauté, l'amour, le mystère, les enfants... » Bref, d'Eaubonne s'entend avec French pour dire que les femmes sont ce que leur rôle social les force à devenir : plus gentilles, plus humaines, plus chaleureuses que les hommes.

Mais le rôle « féminin » comporte aussi la soumission, la passivité, la crainte, réflexes que le mouvement féministe récuse depuis plus de 10 ans. Dans un élan jusqu'alors insoupçonné, les femmes se sont levées en grand nombre, se sont exprimées, se sont organisées, se sont mises en colère. L'envers de la soumission et de la passivité. Si nous faisons sauter les aspects négatifs de notre image traditionnelle, pourquoi ses aspects positifs nous colleraient-ils à la peau ? D'Eaubonne dit elle-même que «l'amour, la beauté, les enfants ne sont pas des biens aussi naturellement désirables que la puissance ou la possession à l'homme mais autant d'alibis, de bons points, de témoignages favorables à la défense [2]. » Si nous mettons un terme au conflit — ce que d'Eaubonne prévoit quand elle parle d'une « gestion égalitaire d'un monde à renaître » — si nous éliminons les conditions mêmes qui nous ont déterminées, alors que devenons-nous ? Restons-nous les mêmes dans un monde « meilleur » ou changeons-nous en concordance avec un monde nouveau ?

Je pose ces questions parce qu'il me semble que les femmes sont de plus en plus tiraillées entre l'amour et la colère, entre l'espoir et l'amertume. Encore pleines de dénonciations qui nous ont révélées à nous-mêmes, qui nous ont légué une certaine marge de manoeuvre, nous nous sentons bousculées par le sentiment d'urgence qui imprègne de plus en plus le discours de certaines féministes. *Le monde est en péril, dépêchons-nous de le sauver car nous seules s'attardons aux qualités de la vie...* C'est y aller un peu vite et à coup de félicitations alors que la reconnaissance que nous avons acquise est toujours minime. En même temps, nous savons qu'il faut continuer, qu'il faudra bien, un jour, aboutir au seuil de nos rêves. Mais les rêves, pour l'instant, demeurent flous. Ils ont davantage l'allure de l'utopie que d'alternatives concrètes et véritables.

Marie Cardinal : quand on a le sang chaud

« Nous en revenons au vague qui me satisfait et en dehors duquel je ne crois pas que nous puissions avoir une véritable existence [3]. » Marie Cardinal, elle, ne se préoccupe pas du manque de clarté ou de ce que doit être l'avenir. Elle est farouchement contre la manie des hommes de tout codifier, de limiter, de contrôler. L'histoire et la science ne l'intéressent pas, les partis politiques l'emmerdent. Elle veut vivre d'abord et avant tout. Une femme qui fait 20 débats en 8 jours, qui visite usines, librairies et écoles, qui se rend au Québec au moins une fois par année depuis 21 ans (pays qu'elle aime, dit-elle, parce que les gens y sont farouches et fiers et un peu perdus). Sa vivacité, sa volubilité, sa présence imposante confirment sa « gourmandise » pour l'existence. Qui ne connaît pas son histoire de femme névrosée, malade, qui après 7 ans de psychanalyse, l'écriture et le féminisme aidant, s'est refait une vie à neuf ?

J'ai rarement vu femme plus affirmative ou déboussolante. Quand elle affirma, au cours d'une rencontre dans un cégep de Montréal, que la clitoridectomie et les talons haut c'est du pareil au même, les femmes dans l'assemblée n'ont pas seulement grimacé, elles sont tombées en bas de leurs chaises. Certes, Marie Cardinal n'a pas peur des boutades. Chez elle, la passion chevauche la désinvolture et elle peut tout aussi bien pleurer en vous rencontrant que vous envoyer promener. Elle ne semble jamais oublier une des grandes découvertes de sa thérapie : que ses pires défauts sont ses meilleures qualités. Elle ne se préoccupe pas de l'effet qu'elle peut faire : elle parle, elle vocifère, elle déambule au gré de sa fantaisie.

« L'art », dit-elle, « est la seule façon de parler aux gens. » Écrivaine d'abord, elle m'engueulerait prodigieusement d'avoir accolé un « e » au bout de son titre. Pour elle, c'est « créer une nouvelle aliénation » que de créer un langage des femmes. « Ce serait un langage à employer entre nous. Je ne suis pas assez féministe pour que ça m'intéresse. Moi, le pouvoir aux femmes, je n'ai rien à en foutre. Ce que je veux, c'est l'égalité, la justice, le partage. » Pourtant, elle me dira qu'une fois l'emploi du mot « écrivain » accordé aux femmes, il faudra inventer des mots pour désigner les « domaines féminins » qui sont « laissés vides dans notre langue ». Marie Cardinal, Moussia pour les intimes, ne recule pas devant les contradictions.

Elle a commencé à écrire par réaction à la banalité de son existence, au « scandale que c'est d'être femme ». Elle continue pour dire la même chose mais de façon « plus évoluée ». Comme bien d'autres écrivaines, elle prétend n'écrire que pour elle-même (comment font-elles donc toutes pour oublier si facilement l'éditeur qui les attend dans 6 mois ?) tout en espérant prêter des mots aux femmes qui n'ont pas les mots pour dire ce qu'elles savent. « Car leur intelligence profonde vient du sang, de la merde, du lait, de la morve, de la terre, de la sueur, de la

[1] Françoise d'Eaubonne, *Le quadrille des matamores*.

[2] Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*.

[3] Marie Cardinal, *Autrement dit*.

chair, des jus, de la fièvre. Elles ne savent pas exprimer ce qui va de tout cela au bonheur, à la liberté, à la justice, dont elles ont pourtant un savoir essentiel. » Mais, comme dirait Marilyn French, qui voudrait changer de place avec elles?

Marie Cardinal qui dit ne pas aimer les gens extraordinaires est, néanmoins, une extraordinaire conteuse. Il fallait la voir donner sa conférence sur Louise Michel où, pendant deux heures, plus de 100 personnes étaient pendues à ses lèvres. Ce soir-là, loin de nous la morve.

Erica Jong : pour des héroïnes « sexy »

Erica Jong ne ressemble pas à ses photos. Elle n'a pas l'air d'une jeune femme blonde, bouclée, enjouée, espiègle. Elle a l'air d'une femme professionnelle de 37 ans, plutôt pondérée mais pas du tout sévère. Elle me semble issue du libéralisme du « middle-America » où progressistes et modéré-e-s se côtoient amicalement, où l'on peut vivre avec son mari ou en commune, être poète ou femme d'affaires.

Jusqu'à très récemment, la réputation d'Erica Jong tenait principalement à une chose : ses romans parlent aisément de cul, de baise, de désir érotique mais du point du vue d'une femme toujours, et, le tout, avec beaucoup d'humour. « Les femmes, de dire l'auteure du *Complexe d'Icare* (1973), ne sont pas honnêtes par rapport à ce qu'elles vivent, elles ont trop peur. Si nous ne pouvons pas parler de nos désirs, de notre sexualité, nous ne sommes pas des personnes entières. »

Depuis la publication de son dernier roman, *Fanny ou la véridique histoire des aventures de Fanny Troussecottes-Jones* (1980), on s'est mis à louer son érudition et son talent désormais irréfutable. Reprenant le genre picaresque du 18e siècle, ce livre tente de répondre à la question : « Et si Tom Jones* était une femme? » Grande et noble ambition que le romancier anglais, Anthony Burgess, commentait ainsi : « On ne pouvait trouver plus parfait hermaphrodite qu'Erica Jong pour en faire une oeuvre accomplie. Je suis ravi d'appartenir au même sexe qu'elle. » J'espérais qu'Erica Jong allait trouver cette remarque aussi grossière que moi. Déception. Elle croît vraiment qu'un « écrivain » puisse être un homme et une femme à la fois. Serait-ce le nouvel American dream?

Si Erica Jong me semble presque un archétype américain, c'est aussi parce que ses livres sont du « pure entertainment ». On les aime sans être bouleversée. On s'amuse, on se divertit, on regarde avec sympathie ses héroïnes tenter de démêler leur vie. Ce qu'on retient : que les femmes sont d'aussi bonnes protagonistes que les hommes. Pour Jong, c'est un moyen de « féminiser la société » ce qui correspond, d'ailleurs, à sa vision féministe.

Membre de NOW (National Organization of Women), Erica Jong croit que la lutte féministe se jouera à deux niveaux : droit au contrôle de la reproduction et accession de femmes candidates aux élections. « Nous avons fait l'erreur de sous-estimer le mouvement Pro-Vie aux États-Unis et nous voilà en perte de pouvoir. Si les femmes réussissent à se faire élire, on peut s'attendre à régresser davantage puisque ce sont les femmes de droite qu'on élira d'abord; elles apparaissent beaucoup moins menaçantes. »

Jong, elle, ne se sent pas très confortable face à la politique d'une femme comme Margaret Thatcher mais quand celle-ci déclare à qui veut bien l'entendre, « toute femme qui peut mener une maisonnée peut mener un gouvernement », elle l'adore.

Erica Jong est une femme réaliste, pragmatique, optimiste. La littérature, dans son cas, n'est pas un « outil radical » mais, plutôt, un reflet de là où nous sommes : 10 % du chemin de fait et 90 % à faire.

* * *

D'un hôtel luxueux à un café encombré, il m'arrive de penser qu'il est ridicule de courir des « noms », ridicule de se précipiter auprès de ces vedettes de l'écriture pour sonder leurs âmes et leurs vies. Curiosité malsaine ou simple besoin de connaître celles qui — veut, veut pas — parlent pour nous?

Francine Pelletier

* Tom Jomes est le héros d'un célèbre roman du 18e siècle. Ses grandes aventures, dont les escapades amoureuses ne sont pas les moindres, le firent passer dans la légende.

des femmes de longue patience






Qui sont nos héroïnes? Les femmes qui peuplent nos mémoires, nous stimulent, nous motivent, nous inspirent... En avons-nous, exceptées quelques figures mythologiques, quelques images fabuleuses et lointaines?

Le 9 mars 1981, Françoise Berd présentera, dans le cadre des lundis de l'histoire des femmes du Théâtre expérimental des femmes, une héroïne encore trop méconnue : « Marthe Blackburn, québécoise contemporaine et écrivaine-résistante ». Les héroïnes n'appartiennent pas toujours à la légende ou au roman d'aventure.

Françoise Berd a 57 ans, Marthe Blackburn en a 65. Deux femmes qui s'inscrivent dans l'autre génération, celle de ma mère, celle où les femmes qui ont oeuvré en dehors des choses permises sont vite comptées. Françoise Berd et Marthe Blackburn sont de cette poignée de courageuses. Elles constituent, par le fait même, un lien entre les grandes oubliées, celles qu'on a appelées folles, hystériques ou vilaines, ces femmes bel et bien mortes, ensevelies dans l'Histoire, et nous, la génération qui est parvenue à maturité en même temps que le féminisme et son militantisme, ses communautés de femmes et son désir d'une culture qu'on nommerait « autrement ». Leur position stratégique dans l'histoire des femmes peut sembler plus précaire qu'enviable. Pourtant, ces deux femmes se comptent chanceuses. Chanceuses de ne pas être nées plus tôt où rien n'était possible, chanceuses d'avoir rattrapé le temps par derrière. Le terme héroïne peut les gêner quoique, héroïnes du quotidien, héroïnes survivantes, elles le sont. Car le sens de notre continuité n'est pas un sens unique. Il se trouve en regardant devant comme en regardant derrière nous.

« Je vais encore parler de Marthe », explique Françoise, « parce que c'est elle qui a de l'importance dans ma vie ». Pourtant, Françoise Berd est une femme qui a fondé un théâtre, L'Égrégore en 1959, qui a travaillé avec Jean Vilar, Brecht, Grotowski, Peter Brook et, plus tard, Francis Mankiewitz, André Forcier, Ettore Scola et Robert Altman. Elle doit ces « exploits », dit-elle modestement, à ses 40-50 ans qui suffisaient pour la distinguer dans ces milieux. Mais c'est le monologue de la ménopausée qu'elle interpréta dans *La Nef des sorcières*[1] qui changea sa vie. Écrit par Marthe Blackburn, refusé préalablement par bon nombre de comédiennes que le thème du « retour de l'âge » gênait, ce monologue désormais célèbre a permis à Françoise Berd « d'exprimer le vécu des femmes de « sa » génération, prenant « sa » part de responsabilité, remettant les choses en place... » « J'étais jalouse de Marthe : elle avait écrit ce que j'avais toujours voulu dire. »

Marthe Blackburn a longtemps écrit ce qu'on voulait bien qu'elle écrive : adaptation, traduction, rédaction de toutes espèces. Ce n'est qu'à 50 ans — au moment où le mouvement féministe américain commencait à se faire sentir — qu'elle déballa tous ses secrets. « Ça fait d'ailleurs longtemps que j'observe le comportement des femmes — ce sont les femmes, d'ailleurs, qui m'ont surtout marquée — ça fait longtemps que je suis en travers de cette société... mais, à mon époque, on était des silencieuses. Depuis 15 ans, la cause des femmes me permet de tout dire. Je ne suis pas une féministe militante, je me verrais mal avec une bannière dans la rue, mais je crois à une conscience individuelle qui s'articule, qui se révèle. Plus les femmes parleront, plus nous deviendrons une force collective, plus nous parviendrons à un droit d'existence. » Ainsi, tous les scénarios des films d'Anne-Claire Poirier sont signés par elle : **les filles du roy** (1974), **le temps de l'avant** (1975), **mourir à tue-tête** (1979) et un dernier sur le vieillissement à paraître bientôt.

Mais à 65 ans, comment fait-elle pour ne pas se sentir isolée et pour espérer ? « Je suis devenue une sécurisée sociale, quelqu'un qui mérite un rabais sur ses tickets d'autobus. Je me dis que je vais me faire tuer par les jeunes tellement les vieux constituent un poids dans cette société. Comment vieillir et me faire accepter par vous autres ?... On me laisse inventer ma vieillesse et chercher ma mort. »

Mais vivre ses peines, vivre tout ce qui nous arrive sont des choses que les femmes comprennent mieux que les hommes. Parce qu'elles ont toujours eu des enfants, les femmes représentent une espèce de survie. Aujourd'hui, elles ont aussi des idées à faire survivre. « Quand ma fille unique est partie de la maison, mon mari me croyais très malheureuse. Mais c'est un honneur qu'elle me faisait en prenant sa vie en main ! J'avais créé une enfant libre. »

L'espoir est là dans la lutte des femmes qui « ne ressemble à rien d'autre, qui est irréversible malgré les femmes de 40 ans qui ont bien gagné leur poste mais qui sont devenues comme des hommes, et des femmes de mon âge, qui sont barrées, toujours en arrière de leurs principes. Ces femmes-là, je ne veux pas les déranger, je n'ai pas l'âme missionnaire. »

Si Marthe Blackburn a confiance c'est que les femmes représentent une valeur sûre, inexploitée. Et

> qu'une femme de 20 ans ouvre
> la bouche aujourd'hui
> ou qu'une femme de mon âge
> se délie la langue
> c'est du pareil au même,
> parce que toutes les deux
> on vient juste d'apprendre à
> parler
> (monologue de la ménopausée)

« Je ne ferai pas du jogging pour vivre jusqu'à 100 ans ; je fumerai mes cigarettes jusqu'au dernier jour. J'ai pas envie de traîner. Mais je retarderais la mort pour m'alimenter davantage du mouvement féministe, je vivrais 200 ans juste pour voir toutes mes soeurs exister. »

Francine Pelletier

[1] Pièce de théâtre créée le 5 mars 1976, au Théâtre du Nouveau Monde à Montréal.









une femme, deux femmes... beaucoup de voyeurs



Colloque sur le vécu érotique
des femmes homosexuelles,
intitulé
« Une femme, deux femmes » :
UQAM, 7 décembre 1980, Montréal

Quand de trop bonne heure un dimanche matin d'hiver, on s'arrache à son lit, on quitte un petit trou de campagne, rond, blanc, moelleux, pour se rendre en ville, se parquer dans un auditorium glacé de néons et d'innombrables sièges blancs, livrer corps et âme au morne rituel des colloques avec leur mot de bienvenue-conférence-période de questions-pause-atelier-pause-plénière, on a beau se faire offrir un cocktail à la fin de ces 7 heures à peine interrompues, on sait, au fond de son coeur, que les temps sont détraqués.

Nous espérons que vous vivrez cette journée tendrement[1], nous dit-on à l'accueil. Machiavélisme, beaucoup de naïveté ou une douce folie qui parle ? Ah, mon lit, si tu savais les sourires satisfaits des gens qui croient que nos vies se font, se mesurent, se règlent à coup de colloques et de belles épithètes.

Fières de l'enceinte académique qui les auréole, fières des petits micros qu'elles attachent et détachent inlassablement sur leur poitrine, fières de la belle assemblée mixte (environ 150 femmes et 50 hommes), les organisatrices, deux étudiantes en sexologie, nous livrent leurs objectifs comme des petits pains chauds : *favoriser la rencontre des femmes homosexuelles, permettre aux professionnels/les susceptibles de travailler avec celles-ci d'amorcer une réflexion sur le sujet et, finalement, créer un pont entre la population en général et les homosexuelles.* Et nous sautons pieds joints dans le cafouillis du monde des institutions avec leurs bonnes intentions, leur morale, leurs remèdes aux «*problèmes* ».

Ce colloque a très peu à voir avec le vécu érotique de quiconque[2]. Il est surtout un exercice pour les *intervenants/es* d'aujourd'hui et de demain, ceux et celles qui s'apprêtent à étudier, avec tout le sérieux du monde, les *composantes* de la société et qui songent à aller *sur le terrain* comme les Québécois rêvent d'aller en Floride. Il n'est pas surprenant que les bonnes âmes à vocation sociale soient de loin plus nombreuses que les *femmes homosexuelles*[3] qui n'ont certainement pas eu le goût de parler de leur *vécu érotique* devant des hommes et n'ont probablement pas beaucoup envie, non plus, de se raconter devant d'autres femmes qui prennent des notes pour leurs travaux d'école ou qui ont peine à dissimuler leur curiosité devant ces êtres étranges qui *ne sont pas vraiment malades, mais...*

La journée n'est qu'un long tribut à la confusion ahurissante qui s'installe lorsqu'on se mêle de choses qu'on ne comprend pas et qu'on cherche à désamorcer. Dans l'atelier où j'étais, on parle de féminisme comme s'il s'agissait d'un nouveau produit de beauté à inclure absolument dans sa panoplie de cosmétiques : un je-ne-sais-quoi qui rend *forte et belle*. Mais on rejette le radicalisme pour sa laideur forcenée, son acharnement maniaque. Parce que j'ose remettre en question la mixité tout à fait incongrue de ce colloque, j'ai droit aux condoléances acerbes d'une femme qui me souhaite d'échapper à l'asile où justement son amie — que le féminisme à outrance a rendue paranoïaque — s'est retrouvée. N'oublions pas que la société est composée d'hommes et de femmes (comme si ça s'oubliait) et travaillons donc *dans l'amour* (et nous voici reparties sur un « high » de tendresse). Ici, nous sommes de beaux individus/es épanouis/es. Ici, on n'aime pas les ghettos, les minorités, les étiquettes. On ne demande pas pourquoi tout cela existe ; on a simplement hâte à la réconciliation de chacun/e d'entre nous dans un grand élan de coeur synchronisé. On n'aspire qu'à notre normalité réunie, embellie, qui entonnera, au moment prévu, « C'est à ton tour... ».

Et n'est-ce pas ce qui se passe dans les coeurs, sinon dans les faits, quand, à la fin de ces 7 heures interminables, une des organisatrices résume ainsi sa journée : « C'est le plus beau jour de mon bac en sexologie » ? Louable exactitude.

Francine Pelletier

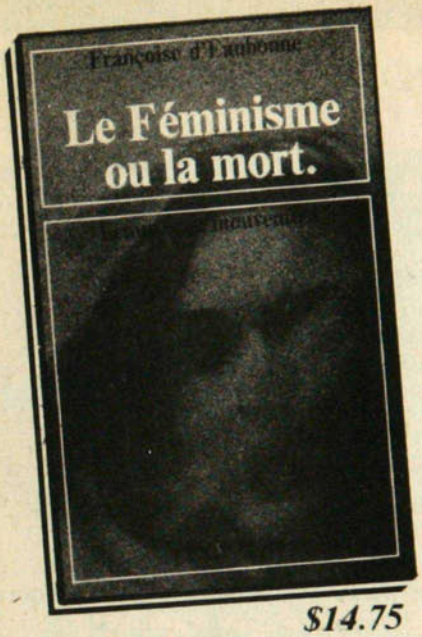
---

[1] Tous les propos en italiques sont cités de mémoire du colloque.

[2] Je n'ai évidemment pas tout vu, tout entendu. Mais ce qui est clair c'est que les moments forts se perdaient dans l'atmosphère guindée et le manque de clarté qui régnaient.

[3] À l'exception d'une conférencière, Reine Ha-Milton, et quelques intervenantes, le terme « lesbienne » était généralement verboten : beaucoup trop catégorique et politique pour cette belle assemblée.

FEMMES EN MOUVEMENT

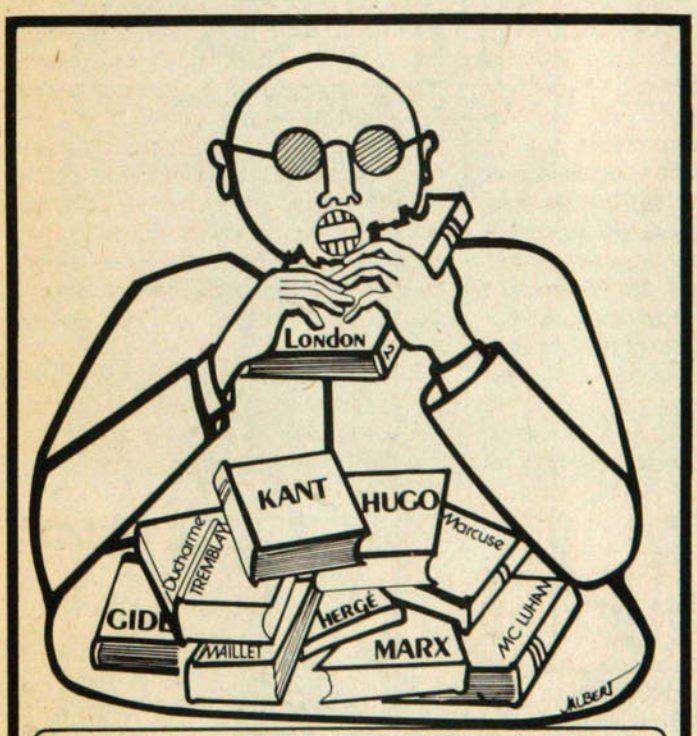


$14.75

Une seule alternative!

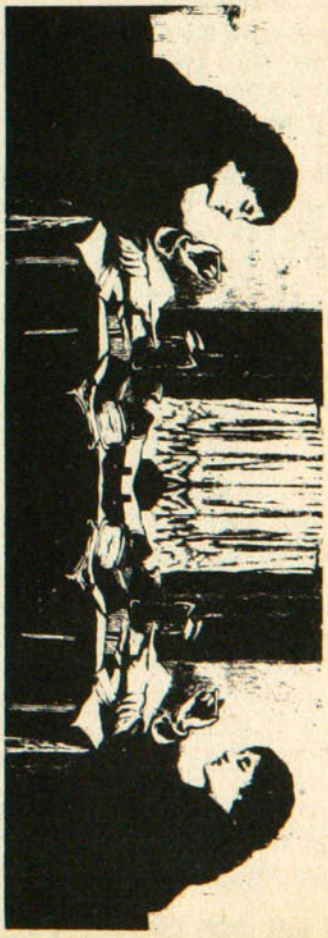
**«Le féminisme,
c'est l'humanité tout entière en crise
et c'est la mue de l'espèce;
c'est véritablement le monde
qui va changer de base».**

Pierre Horay, éditeur, diffusion Flammarion Ltée



LA LIBRAIRIE
d'OUTREMONT
Guy Lavigne, libraire 1284 ouest,rue Bernard tél.: 277-5119
Ouvert 7 jours par semaine.

la librairie des femmes inc
3954 St-Denis
843-6273



toute une librairie pour fouiner
un coin pour lire
expositions-rencontres

JAMBETVIES

par Andrée Brochu

Les ~~femmes~~ hommes montreront leurs jambes cet été

Le Devoir, lundi 26 janvier 1981

PARIS (AP) — ~~Les femmes~~ hommes montreront leurs jambes cet été, ont décidé presque tous les grands couturiers qui présentent depuis hier soir leur collection haute-couture.

Les jambes se découvriront parfois très haut au-dessus du genou, à partir de celui-ci et quelquefois seulement au mollet, à moins qu'elles ne se laissent deviner par des effets de transparence ou de fentes. Seul le soir verra l'ourlet descendre à la cheville.

La silhouette est souple et mouvante ou droite et fine. Les épaules retrouvent leur place et presque l
naturelle. La

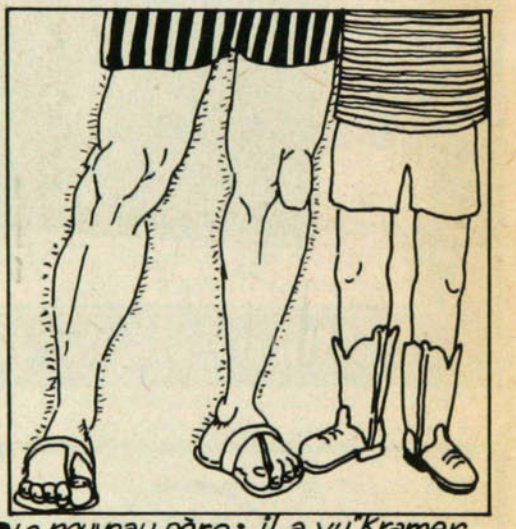
montées à froncés, à plis — petits et grands — ou encore gigot et retenues au poignet, courtes, ou même hublot.

Les cou
tes: rouge
bleu vif,
turquoise,
ou douces
pâle, et l
coup de bl
noir, des
fleurs, ou
Les ma
le jour.

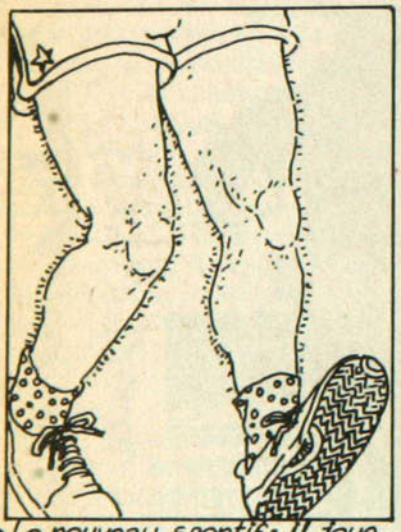
tung fendue sur le
richement brodée d
menterie formant ara
et ceinturée d'une c



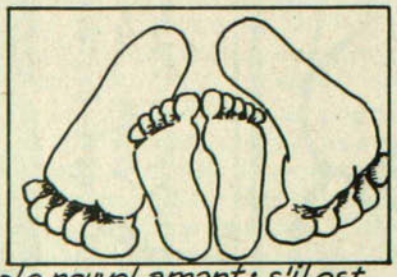
•Le nouveau P.D.G.: Il ne veut toujours pas de femme au conseil d'administration et s'il ne demande plus de café à sa secrétaire, c'est que son médecin l'a mis à la diète et au jogging.



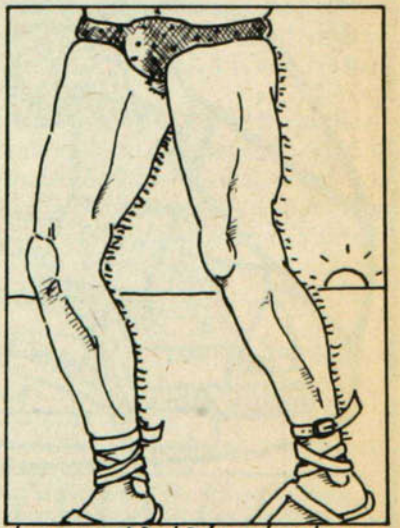
•Le nouveau père: Il a vu "Kramer vs Kramer" et tous les samedis de 2 à 4 hres il redécouvre sa paternité.



•Le nouveau sportif: Il joue au baseball, mais ça ne l'empêche pas d'aider sa blonde à faire la vaisselle



•Le nouvel amant: s'il est abonné à "Playboy" c'est pour les "monthly interviews" et s'il ne se retient plus pour dire à sa blonde: "ma belle plotte viens que je te fourre" c'est pour mieux l'érotiser.

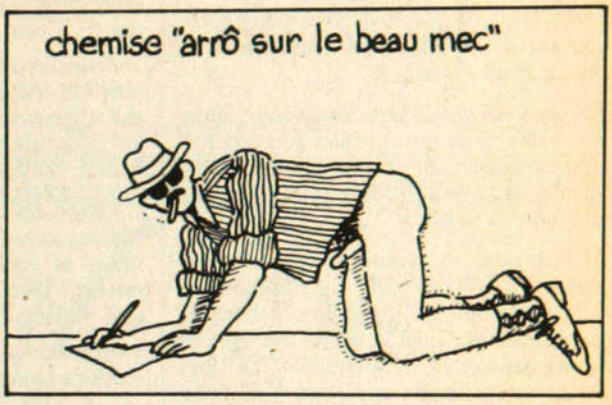


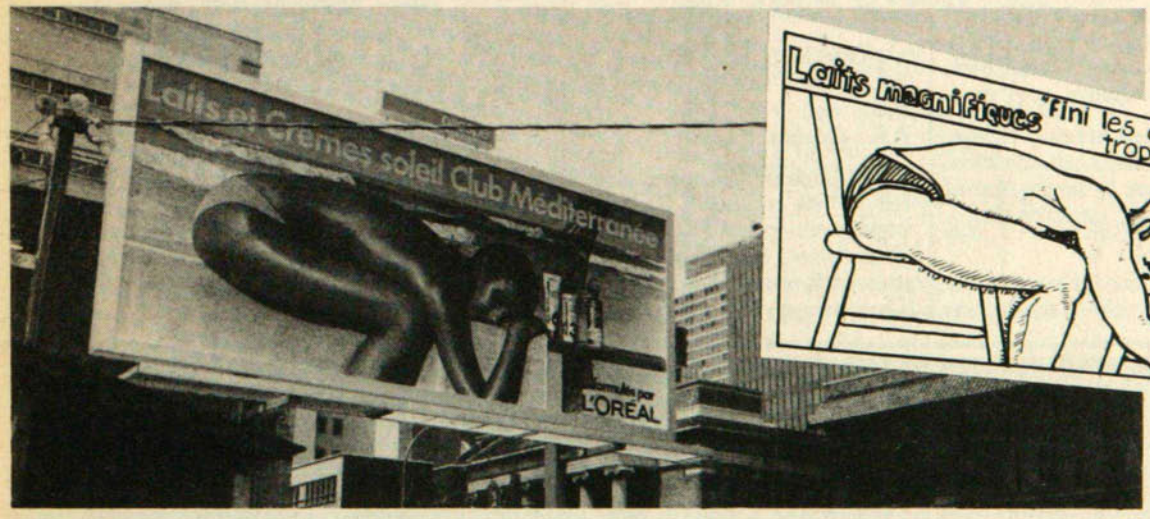
•Le nouvel éphèbe de plage: il ose le slip mini "prêt-à-bander" et la testicule suggestive. (devant de jambes rasées).

Les textes sont de Françoise Guénette



*publicité italienne pour un chemisier en tissu pratique. -Tiré de la revue "graphis-poster" 76 (publicité primée).







la pensée profonde d'un chef de file de la mode:

« La sensualité de l'avenir est liée à la machine, aux voyages spatiaux. Je m'imagine une femme qui serait une machine, une femme étincelante, électrique, avec des pantalons de plastique rouge et des seins parfaits, qui se met à scintiller quand on l'embrasse sur la bouche. Enfin, c'est mon rêve aujourd'hui, peut-être que dans six mois j'aurai changé d'avis. »

- FIORUCCI -

les petites annonces de la vie en rose

WANTED

Cherchons photos récentes ou anciennes d'Alexandrine Tinne, disparue depuis 195...? Bon prix. Fondation pour la reconnaissance d'A.T.

Homme mûr, journaliste de gauche, ch. nouvelle cause pour vieil observateur. J. Daniel, Paris (Ontario).

62 ans, séparé, 3 enfants bas âge, situation stable mais constitution délicate, fortune de famille, ch. jeune femme bilingue qui n'aime pas les Rolling Stones, afin de refonder un foyer. P.T.

Sociologue, je complète une thèse sur Alexandrine Tinne (1905-...?), la fameuse psycho-sociologue américaine à l'origine du mouvement tinne-ageriste des années 60, disparue en Afrique vers 1957. Quiconque pourrait me fournir des renseignements supplémentaires serait récompensé (a/s de **la vie en rose**). Jacques Legros, Montréal.

J.H. b.ss ts rapp. ch. J.F. 20-25 pr compl. mots. A.M.

Féministe en renom ch. podiums, tribunes, entrevues pour y développer le thème : « L'impossible pouvoir/mot des femmes ». Nicole B.

« Alexandrine, où es-tu? Je t'ai cherchée partout... Si tu vois ce mot, rejoins-moi au métro Sherbrooke, sortie est, mercredi le 11, vers midi... James, qui t'aime.

Ch. secrétaire sourde-muette, rapide, pour taper sans rire manuscrit confidentiel. Toute parenté avec la famille Malouf rendrait la candidature inadmissible. J. Drapeau.

Cherchons plus de détails sur Alexandrine Tinne. Cette féministe américaine aurait peut-être rédigé à elle seule les 4000 lettres-témoignages du Rapport Hite. Écrire à **la vie en rose**. Collective Tinna, Montréal-Nord.

Avocat bien connu pour sa viscosité, ch. embryons blancs et catholiques à défendre. E. Colas, a/s Barreau du Québec.

Association d'éducation féminine ch. clairière tranquille pour assemblées générales, disponible un soir par mois. S'adresser à Marie-Michèle, sorcière. S.A.B.B.A., Salem, Laval.

Est-ce toi que j'ai croisé(e) sur la rue Maisonneuve, jeudi le 8 vers 2 heures, nu(e) et grelottant(e) sous ton trench ouvert? Depuis, les flash-backs m'assaillent. Rejoins-moi à LVR... Ébloui(e).

Amnésique, j'ai tout oublié sauf les initiales de mon nom. Qui peut m'aider? A.T.

ZOMMES NOUVEAUX

Homme nouveau, certain d'être mâle, ch. jeune femme à l'ancienne pour un « je t'aime durable ». M. Chabot.

Ch. mecs et mèques pour écrire en collaboration sur thème « règlement de compte ». Rencontre à l'aurore, derrière église St-Jacques. Temps rédaction : 8 jours. Dividendes assurées. Bruno B.

« Durable, je t'aime », où es-tu? Répond-moi vite, le temps, fou, court... B.B.
P.S. : Quels phoques?

Jeune père célibataire, 2 enfants, ch. femme de ménage, baby-sitter, avec bonnes notions de puériculture, de cuisine et de tricot, pour ébaucher relation gratuite mais valorisante. Photo demandée. S'adresser au journal, réf. no. 3781.

OH'BEN

Manuscrit à vendre : « Les confessions d'un macho repenti ». 283 pages. Illustrations de Girerd, préface de Gilles Carles. Guy Fournier.

Sperme à vendre. Qualité supérieure. Extrême onctuosité, croisement et croissance garantis, de préférence in vitro. Féministes s'abstenir. S'adresser discrètement à J.P.W. 1, piazza San Pietro, Roma, Italia.

Garderie populaire de Ste-Foy vendrait lots de balais entièrement neufs, à bon prix. Pour cause de fermeture. Denise Lazure, Ste-Foy.

D'HIVER

Mon mari a bien voulu remplacer mon abonnement à CROC par celui à **la vie en rose**. Est-ce que vous allez parler de moi? Mad. Henri Chapleault, femme du maire de Drummondville.

Mère, pourquoi nous as-tu abandonnées en un temps si difficile? Filles d'Isabelle.

La vie en rose, pour femmes « libérées »? Et nous alors? Je m'abonne quand même. Matricule 4202, Prison Tanguay (en instance de libération conditionnelle) N.D.L.R. Ne t'en fais pas, nous en sommes toutes là.

De retour du Congo, je découvre **la vie en rose**... Enfin! Je m'abonne avec enthousiasme, espérant vous rencontrer bientôt, heureuse que des jeunes remplacent les pionnières, et continuent le grand combat engagé il y a plus de 50 ans par des femmes comme moi. Sororellement, Alexandrine T.

un reel ben beau, ben triste
de *Jeanne-Mance Delisle*

Au cours de l'été 79, produite à Québec par le Théâtre du Bois de Coulonge, cette pièce a connu un très grand succès. La rare qualité du théâtre de Jeanne-Mance Delisle ne fait aucun doute.

«Un drame qu'on peut lire dans un journal à sensation, en première page, en gros titre : Un fou étrangle sa soeur, père en prison... Suit la description grotesque, avec photos à l'appui, d'un drame immensément pitoyable. Ce que le journal ne dira pas, c'est le magnétisme, le pathétisme et le désespoir des personnages de ce drame. Un jour, des comédiens pénétreront dans cette maison en ruine.»

Nos publications sont aussi en vente dans toutes les «bonnes» librairies. Demandez-les à votre libraire, s.v.p., s'il ne les a pas dans ses «stocks», il se fera un grand plaisir de les commander et vous nous rendrez un grand service. Nos livres seront sur les tablettes... Nos livres seront visibles... Un rêve!

les éditions de la pleine lune

3862, Henri-Julien, Montréal H2W 2K2

et les mots pour le dire
s'impriment clairement...

les presses solidaires inc.
2381 Ave Jeanne d'Arc
Montréal, Québec,
H1W 3V8
tél: 253-8331



LE **RESSAC** ENR.

Achat et Vente de livres et disques usagés

317 est, Ontario pres St-Denis 844-4541



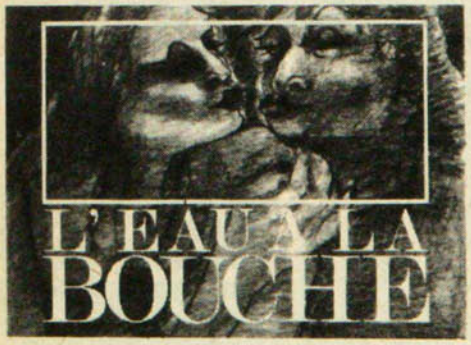
TÊTE EN FLEUR
coiffure
4071, rue Montana près de Duluth
Montréal 527-1976

librairie
CAMPUS
729-3300
3762 rue MASSON
MONTRÉAL
QUÉBEC H1X1S6
la librairie

Le Café Hibou
Chez Merlin

expositions — films — spectacles
rencontres — bonne bouffe
fin de semaine ouvert jusqu'à 6 A.M.

83 est, ST-ZOTIQUE, MTL **270-5255**



Bistro-bar 3615 boul. Saint-Laurent,
Montréal 843-3723

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE:
Bernard Hénault Inc.
2001, rue Université, Montréal, Qué. H3A 2A6
Tél.: (514) 849-3569

OUVRAGES SUR LA SITUATION DE LA FEMME

Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec.
CSF du Québec, 1975 **$2.50**

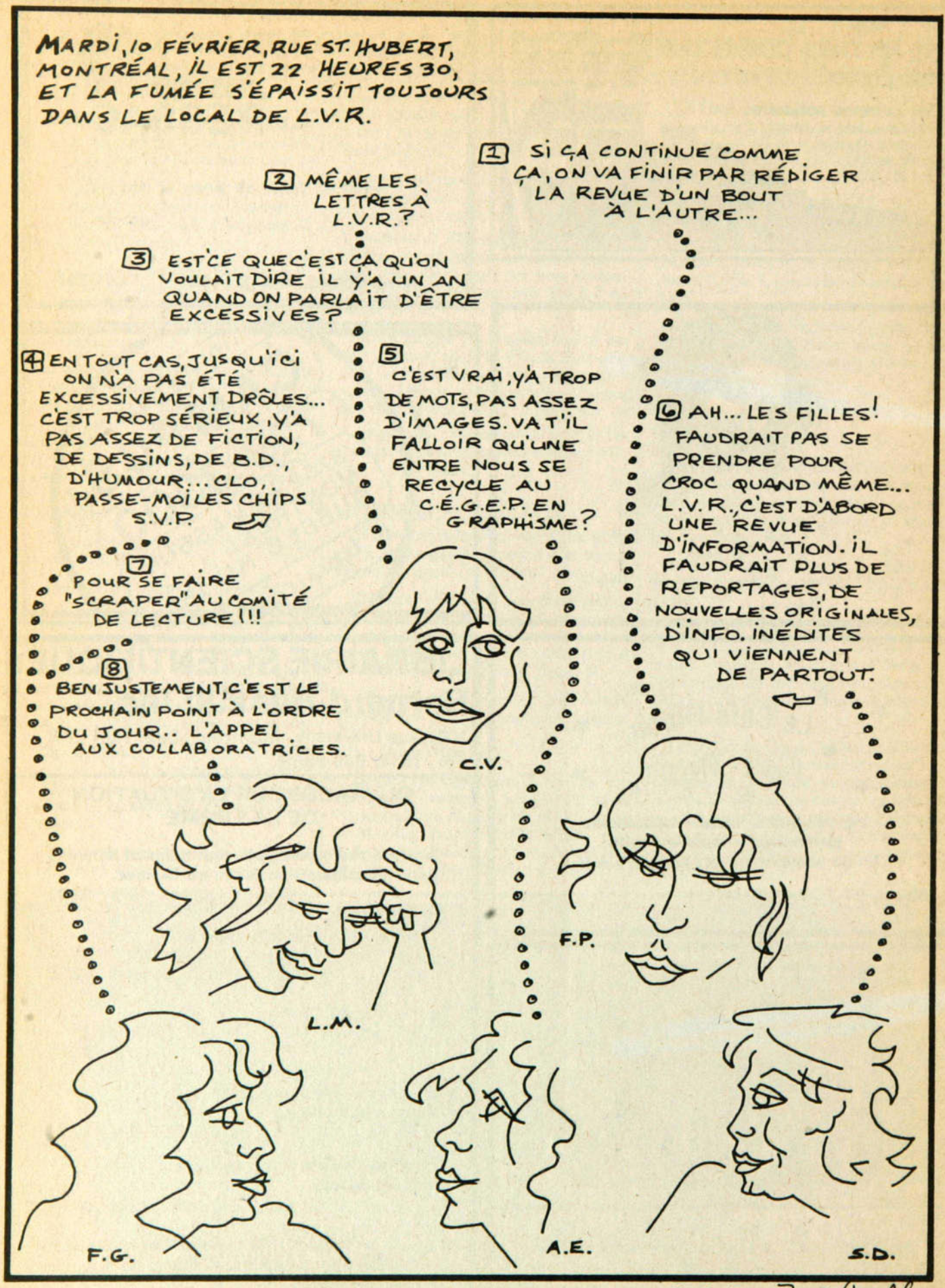
Dix ans plus tard. Ten years later.
Commission Royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada **$2.95**

La femme au Québec
Marcel BARTHE et Marcelle DOLMENT, 1973 **$3.00**

La femme et le syndicalisme. Women and unions.
Julie WHITE, 1980 **$2.95**

Pour les Québécoises: égalité et indépendance.
CSF du Québec, 1978 **$3.95**

Le viol; l'intimidation par la violence quotidienne qui maintient toutes les femmes en état de peur.
Suzanne BROWNMILLER, 1975 **$7.95**


MARDI, 10 FÉVRIER, RUE ST. HUBERT, MONTRÉAL, IL EST 22 HEURES 30, ET LA FUMÉE S'ÉPAISSIT TOUJOURS DANS LE LOCAL DE L.V.R.
1 SI ÇA CONTINUE COMME ÇA, ON VA FINIR PAR RÉDIGER LA REVUE D'UN BOUT À L'AUTRE...
2 MÊME LES LETTRES À L.V.R.?
3 EST-CE QUE C'EST ÇA QU'ON VOULAIT DIRE IL Y'A UN AN QUAND ON PARLAIT D'ÊTRE EXCESSIVES?
4 EN TOUT CAS, JUSQU'ICI ON N'A PAS ÉTÉ EXCESSIVEMENT DRÔLES... C'EST TROP SÉRIEUX, Y'A PAS ASSEZ DE FICTION, DE DESSINS, DE B.D., D'HUMOUR... CLO, PASSE-MOI LES CHIPS S.V.P.
5 C'EST VRAI, Y'A TROP DE MOTS, PAS ASSEZ D'IMAGES. VA T'IL FALLOIR QU'UNE ENTRE NOUS SE RECYCLE AU C.É.G.E.P. EN GRAPHISME?
6 AH... LES FILLES! FAUDRAIT PAS SE PRENDRE POUR CROC QUAND MÊME... L.V.R., C'EST D'ABORD UNE REVUE D'INFORMATION. IL FAUDRAIT PLUS DE REPORTAGES, DE NOUVELLES ORIGINALES, D'INFO. INÉDITES QUI VIENNENT DE PARTOUT.
7 POUR SE FAIRE "SCRAPER" AU COMITÉ DE LECTURE!!!
8 BEN JUSTEMENT, C'EST LE PROCHAIN POINT À L'ORDRE DU JOUR.. L'APPEL AUX COLLABORATRICES.
C.V.
F.P.
L.M.
F.G.
A.E.
S.D.
maureen Mathwell

ACROPOLE



446 pages, $15.95
En vente partout

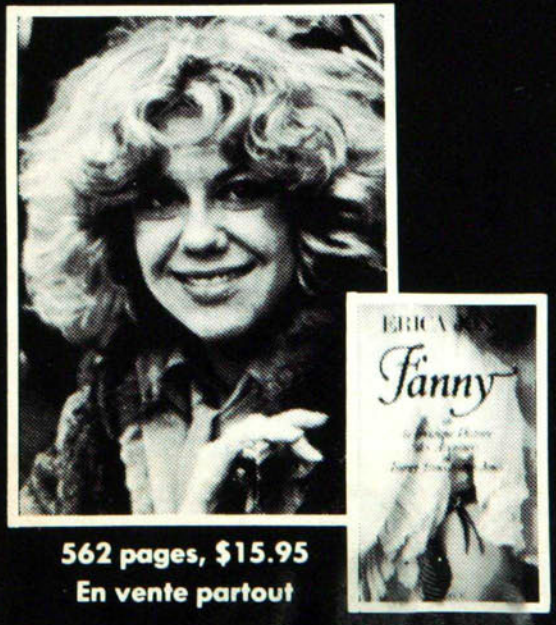
MARILYN FRENCH
les bons sentiments

«Marilyn French parle avec empathie des femmes de sa génération, sans les épargner ni les canoniser. Son livre, avec fougue et vitalité, dit les rapports amoureux des hommes et des femmes de 40/50 ans avec des accents éclatants de sincérité et de lucidité.» **LE DEVOIR**

«Un écrivain puissant», à la manière américaine et drôlement perspicace.» **LA PRESSE**

«L'auteur a fait monter son sujet d'un cran... Elle atteint à l'universalité. On est ici plongé dans la difficulté d'être «avec» un autre.» **LE SOLEIL**

«Un roman convulsé de rires, de sanglots, de conflits, plein du désir de décoller soi-même. Pavé de bons sentiments, comme notre coeur à tous.» **LE MONDE**



562 pages, $15.95
En vente partout

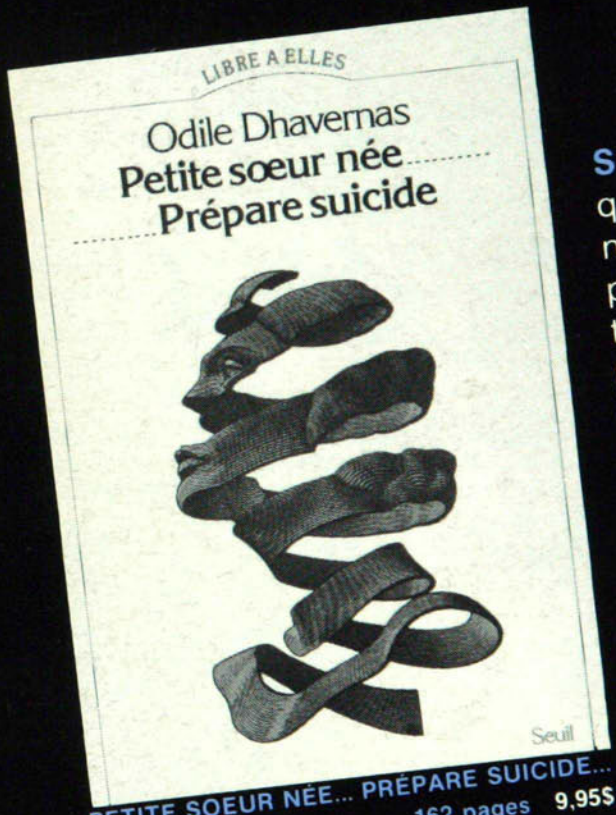
ERICA JONG
FANNY
ou la Véridique Histoire des Aventures de Fanny Troussecottes-Jones

De main de maître, Erica Jong fait revivre le XVIIIe siècle avec ses sorcières, ses sages-femmes, ses bordels et ses pirates, dans la chronique délicieusement crue des aventures autour du monde d'une jeune fille «libérée».

Une documentation fouillée, un humour suave, un souffle de passion et de poésie. On n'a jamais vu de roman - ni de femme? - tout à fait aussi irrésistible que Fanny Troussecottes-Jones.

L'EXPRESS — «Une FANNY monumentale, dont le brio et l'érudition désarment toute critique.»

UNE VOIX ATTACHANTE



PETITE SOEUR NÉE... PRÉPARE SUICIDE...
Odile Dhavernas 162 pages **9,95$**

«**PETITE SOEUR NÉE. PRÉPARE SUICIDE**»: ce faire-part télégraphique adressé au frère aîné de la narratrice qui jurait sur sa vie ne plus vouloir de soeur, est un essai-témoignage unique, parce qu'en partie autobiographique, et universel, parce qu'il parle de la vie des femmes.

Ce livre qui prend ses racines dans la vie quotidienne d'Odile Dhavernas se développe grâce à son expérience d'avocate et à sa connaissance de la lutte des femmes.

Livre difficile à classer (roman? autobiographie? nouvelle?), au climat attachant, à la fois fragile et dur, «Petite soeur née. Prépare suicide» est une contribution importante, pour qu'une fois dressé l'acte d'accusation du patriarcat, hommes et femmes sachent comment vivre, travailler, lutter, dormir encore ensemble.

ODILE DHAVERNAS
avocate et enseignante. a effectué des recherches sur la condition juridique des femmes et sa signification politique, en France et au Québec. Elle a publié un essai, «Droits des femmes, pouvoir des hommes».



SEUIL

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE